N° 263 — Tome LXXIII 1er Juin 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, GASTON DANVILLE,
JACQUES DAURELLE, LOUIS DUMUR, GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
MARIUS-ARY LEBLOND, TRISTAN LECLÈRE, JEAN MARNOLD,
HENRI MAZEL, DOCTEUR ALBERT PRIEUR, RACHILDE,
CÉCILE SAUVAGE, LÉON SÉCHÉ, LAURENT TAILHADE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

Nº 263 — 1er Juin 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 12, avenue du Bois de Boulogne, à Paris

DIRECTEUR : ÉDOUARD DUJARDIN. RÉDACTEUR EN CHEF : REMY DE GOURMONT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn, Lucien Corpechot & A. van Gennep.

Sommaire du n° 53 (15 Mai 1908).

Les Études de littérature comparée et la poésie au moyen-âge, par M. G. Huet.

La Pluralité des modes et la théorie générale de la musique, modulation et chromatisme (avec plusieurs exemples) (*fin*), par M. Xavier Perreau.

Nouvelles découvertes papyrologiques, Annales de Kratippos et Comédies de Ménandre, par M. A.-J. Reinach.

Notes et Analyses :

- La Correspondance de Stendhal, par Remy de Gourmont.
- Molliard : *Action morphogénique de quelques substances organiques sur les Végétaux supérieurs*, par M. A. Joxe.
- Comment est jugé Napoléon 1er en 1908, par Louis Klecker.

Livres Nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

France, un numéro....	2 fr. »	Union postale, un numéro..	2 fr. 25
— un an........	20 fr. »	— un an.......	22 fr. »
— six mois......	11 fr. »	— six mois....	12 fr. »

Envoi d'un spécimen sur toute demande accompagnée d'un timbre de 25 centimes.

LES PREMIÈRES IDÉES
DE CHATEAUBRIAND

Je ne viens pas mettre en cause la foi ni la bonne foi de Chateaubriand. Sainte-Beuve a raillé sa « religion de musée », mais Sainte-Beuve, qui ne s'en doute pas, a l'esprit tout protestant ; il était mal préparé à comprendre le plaisir d'un poète à orner de fleurs la chapelle ruinée des souvenirs d'enfance. Peu nous importe la sincérité intérieure de Chateaubriand ; sa sincérité visible n'est pas discutable. En publiant *le Génie*, il prenait une attitude dont il n'eut jamais l'air de se lasser. Cela nous suffit. Et pourquoi n'aurait-il pas écrit chez sa tendre amie, Mme de Beaumont, ce fameux chapitre sur la virginité qui faisait tant rire Mme de Staël ? Et pourquoi n'aurait-il pas profité des bonnes fortunes que sa gloire aussitôt lui amena par la main ? Et pourquoi, allant à un magique rendez-vous d'amour, dans les jardins de l'Alhambra, n'aurait-il pas fait le tour par Jérusalem, puisqu'il se plaisait aux voyages? La principale objection contre la pleine bonne foi de Chateaubriand dans *le Génie*, c'est qu'il laissa brusquement, pour s'y adonner, *l'Essai sur les Révolutions* (1). Mais on se convertit comme on meurt, à tout âge, et c'est généralement par un de ces coups soudains qui ne laissent place à aucune délibération (2). Les changements de personnalité,dont quel-

(1) Dont le tome II même, a-t-il dit plus tard, était écrit.

(2) On sait que pour Chateaubriand le coup soudain fut la mort de sa mère. La raison, et surtout en de certaines natures, n'est guère que la servante de la sensibilité.

ques malades sont frappés, se produisent ainsi : une douleur brusque dans la tête et une nouvelle vie commence, dont le principal caractère est l'oubli complet de la phase précédente. Un besoin presse le nouveau converti; il faut qu'il avoue sa foi, qu'il la crie, qu'il la rédige : Chateaubriand en tira cinq volumes.

On peut s'amuser, sans y vouloir puiser aucun argument polémique, à feuilleter, avant de lire *le Génie*, *les Essais*. C'est un livre curieux d'ailleurs, et où on trouve quelques-unes des meilleures pages de Chateaubriand, un livre qui n'a pas vieilli, l'œuvre d'un Helvétius tout près de nous et singulièrement amélioré d'avoir souffert la révolution qu'il avait désirée. On y voit l'âme d'un jeune émigré fougueux. Les émigrés étaient voltairiens et détestaient les prêtres. Rousseau leur avait donné le goût de la nature; pour le reste, ils s'en rapportaient au *Dictionnaire philosophique*, estimant avec raison qu'au lieu de les contraindre à l'exil une révolution voltairienne les eût confirmés dans leur état. Chateaubriand, parmi une érudition vaste et très superficielle, ne pense pas autrement. Il sait que la Révolution vient de Jean-Jacques ; mais quoiqu'il la déplore, il en admire le promoteur, outre mesure même, donnant ainsi un bel exemple de dissociation des idées. D'ailleurs, déplore-t-il vraiment la Révolution ? Il n'y paraît pas toujours. Son attitude déjà est celle de l'homme détaché des contingences. Il voudrait vivre dans l'absolu. Il dépasse Rousseau de très loin : « On a beau se torturer, faire des phrases et du bel esprit, le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement (1). »

Il avait, comme a dit Vinet, vu les sauvages impunément, tant il est vrai que nous voyons, non par la réalité, mais l'image que nous nous faisons de la réalité : les crasseux Peaux-Rouges, avec qui il prétendait avoir vécu, mangé et dormi, ne l'avaient pas dégoûté de « l'homme naturel ». Il est vrai qu'il était Breton. Mais il faut qu'il les ait bien peu pratiqués, ces Indiens de l'Amérique du Nord, pour les avoir crus en état d'anarchie. Nul homme plus qu'un sauvage, et surtout un Peau-Rouge, ne fut lié par d'étroits commandements religieux

(1) *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, p. 618. L'édition toujours citée de *l'Essai* est celle donnée par Sainte-Beuve chez Garnier, avec les « Notes de l'exemplaire confidentiel » si curieuses et si décisives, et dont nous reparlerons.

et domestiques. L'homme de la nature est l'esclave de la nature, mais d'abord le serf de la coutume. La liberté augmente avec la civilisation et il n'y a de vraie liberté que dans la civilisation extrême. Rousseau était excusable, mais que Chateaubriand nous convie à retourner, pour jouir de la liberté, parmi les sauvages du Canada, cela démontre un rare entêtement dans la chimère et dans le préjugé des premières lectures.

Sainte-Beuve a ainsi résumé, d'après le *Résumé* même de l'auteur, *l'Essai* : « L'expérience sanglante que la France et le monde viennent de faire dans la Révolution n'est pas nouvelle; elle s'est opérée autrefois, la même presque à la lettre, dans les révolutions des anciens peuples, dans celles des Grecs et des Romains. Si l'on sait bien lire l'histoire ancienne dans ses moments principaux qui sont : 1° l'établissement des républiques en Grèce ; 2° la sujétion de ces républiques sous Philippe de Macédoine Alexandre ; 3° la chute des rois à Rome ; 4° la subversion du gouvernement populaire au profit des Césars ; 5° enfin, le renversement de l'Empire par les barbares ; si l'on étudie bien ces cinq grands moments, on possédera tous les éléments d'une comparaison qui atteindra à la rigueur d'une science. L'homme, faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse ; il circule dans un cercle dont il tâche en vain de sortir ; les faits même qui ne dépendent pas de lui, et qui semblent tenir au jeu de la fortune, se reproduisent incessamment dans ce qu'ils ont d'essentiel. » Et l'auteur en conclut contre le goût des innovations, persuadé, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil (1).

On trouvera beaucoup de vérité dans cette vue, mais à condition de prendre les révolutions comme des sortes de mues périodiques. En soi elles n'ont aucun intérêt; elles ne contiennent pas leur propre but ; elles travaillent pour une fin plus générale, qui est la conservation de l'énergie vitale. Quand une forme sociale se révèle incapable de conserver cette énergie, une révolution intervient qui crée une forme nouvelle, mieux adaptée, par sa nouveauté même, par sa jeunesse, à une fonction nécessaire et qui doit être permanente, sous peine, pour la vie humaine, de déchéance définitive. Tout n'est que biologie, et ce serait une erreur grave de considérer l'évolution des sociétés humaines d'un autre œil que l'évolution des autres sociétés anima-

(1) *Essai*, p. 15.

les. Toute révolution est donc bienfaisante par définition même. C'est un mal aigu qui secoue l'organisme en vue du rétablissement de l'équilibre qu'un mal chronique tendait à détruire. Si l'espèce humaine arrivait, selon l'expression célèbre, à « clore l'ère des révolutions », la dissolution serait proche, proche le moment du retour de l'espèce à l'état purement animal, proche, étant données sa faiblesse physique et sa faible adaptation naturelle, sa disparition quasi-totale. Loin donc de protester contre les révolutions et, comme s'exprime Chateaubriand, contre les innovations, il faut les accueillir comme des gestes hautement conservateurs. Qui dit révolution dit conservation des énergies vitales. Au sens actuel, l'esprit conservateur témoigne au contraire d'un appétit dépravé pour la décadence, pour la dégradation continue des forces.

L'idée de Chateaubriand est incomplète, mais juste dans sa première partie. Les révolutions anciennes ressemblèrent beaucoup aux révolutions les plus récentes. C'est ce qui lui permet, sans être trop ridicule, d'établir de constants parallèles entre Pisistrate et Robespierre, Lycurgue et Saint-Just, Harmodius et Marat. Cependant, il ne faut pas abuser de ces comparaisons ; les pousser jusqu'au détail est absurde, n'apprend rien et même fait sourire les hommes un peu renseignés et qui comprennent que les mêmes buts peuvent être atteints par des moyens différents : aucun personnage de la Révolution française n'est essentiel. Il paraît bien, d'ailleurs, que le but de Chateaubriand était beaucoup moins de rédiger une histoire générale des révolutions que de donner au public le résultat de ses réflexions sur la crise que subissait encore la France. *L'Essai* est, s'il en fut jamais, un ouvrage d'actualité. Le prospectus lancé en 1796, un an avant la mise en vente de l'ouvrage, en détermine bien le vrai caractère. Le voici :

ESSAI HISTORIQUE, POLITIQUE ET MORAL SUR LES RÉVOLUTIONS ANCIENNES ET MODERNES CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA RÉVOLUTION FRANÇAISE DE NOS JOURS, OU EXAMEN DE CES QUESTIONS :

I. Quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernements des hommes ; quel était alors l'état de la société et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent et les siècles qui les suivirent ?

II. Parmi ces révolutions, en est-il quelques-unes qui, par l'esprit,

les mœurs et les lumières des temps, puissent se comparer à la révolution actuelle de France?

III. Quelles sont les causes primitives de cette dernière révolution et celles qui en ont opéré le développement soudain?

IV. Quel est maintenant le gouvernement de la France: est-il fondé sur de vrais principes et peut-il subsister?

V. S'il subsiste, quel en sera l'effet sur les nations et les autres gouvernements de l'Europe?

VI. S'il est détruit, quelles en seront les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité?

— Le seul énoncé du titre de cet *Essai* suffit pour en faire apercevoir toute l'importance. C'est peut-être l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur les affaires présentes, si l'auteur, auquel il a coûté près de trois années d'études, a eu le bonheur de réussir dans la manière dont il l'a traité.

Les derniers livres de cet ouvrage (1), ne renfermant que de la politique, sont écrits en dialogue, à la manière de Platon, afin de répandre un peu de vie sur l'aridité de la matière. Au reste, l'auteur qui a visité différentes parties du globe et qui, par son titre d'*Essai*, a pu s'écarter çà et là sur sa route, s'est quelquefois permis d'insérer des morceaux de ses voyages et des digressions un peu étrangères afin de plaire aux différents goûts des lecteurs et de les délasser par la variété du style et des sujets...

La dernière phrase du Prospectus est peut-être ce qui est le mieux fait pour donner du livre une idée exacte. Les digressions, en effet, et comme dans tous les ouvrages de Chateaubriand, y tiennent la plus grande place. Sa manière, dès son premier livre, est de traiter de tout à propos de tout. Ce n'est pas une manière que je réprouve, bien au contraire. Elle n'est pas la marque d'un génie ordonné, mais elle dénote une grande richesse intellectuelle et le don, si rare de rassembler les idées en apparence les plus opposées et d'en montrer la connexité, qui échappe toujours au vulgaire. De tels esprits ne sont jamais fanatiques et c'est fort justement que Chateaubriand a pu écrire: « Je ne suis l'écrivain d'aucune secte et je conçois fort bien qu'il peut exister de très honnêtes gens avec des notions des choses différentes des miennes. Peut-être la vraie sagesse consiste-t-elle à être, non sans principes, mais sans opinions déterminées. »

(1) Ils n'ont point paru. Le tome premier et unique ne traite que les questions I et II du Prospectus.

C'est en se souvenant de cette déclaration que j'examinerai les opinions religieuses exprimées dans *l'Essai*. Cela ne diminuera pas sensiblement le contraste entre *l'Essai* et *le Génie*, mais cela le rendra peut-être moins brutal. Deux êtres opposés semblent avoir collaboré à *l'Essai*, un chrétien à la Jean-Jacques, un philosophe à la Helvétius. Que *le Génie* ait développé le premier et fait éclore un catholique, c'était logique, mais le second aurait pu se perpétuer et s'affirmer, cela eût été logique encore. Ici logique intellectuelle, et là, logique sentimentale. C'est la logique sentimentale qui devait l'emporter. Mais quel hasard ! Au moment même, en effet, où Chateaubriand recevait de Saint-Servan la lettre qui allait en faire l'auteur du *Génie*, il accentuait très délibérément par de curieuses et très libres notes marginales le caractère voltairien de *l'Essai* (1). Il écrivait donc à la veille même de sa conversion à la saint Paul, à propos du principe de Zénon, la Fatalité : « Voilà mon système, voilà ce que je crois. Oui, tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse, la vertu même, et comment croire qu'un Dieu intelligent nous conduit. Voyez les fripons en place, la fortune allant au scélérat, l'honnête homme volé, assassiné, méprisé. Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Epicure ; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres (2). »

Cette note, la première de ce genre rencontrée au cours des marginalia de *l'Essai sur les Révolutions*, montre bien que la pensée secrète de Chateaubriand, en 1798, ne s'incline nullement vers les croyances traditionnelles. Au contraire, toutes les notes ajoutées à ce moment témoignent d'un singulier renforcement d'incrédulité. C'est au point qu'ayant fait allu-

(1) Voici la note explicative de Sainte-Beuve, qui possédait alors cet exemplaire : « AVIS SPÉCIAL POUR NOTRE EDITION (1861). Sur un exemplaire de *l'Essai sur les Révolutions* (première édition, Londres, 1797), que nous avons sous les yeux, M. de Chateaubriand, qui était encore en Angleterre, avait fait de sa main des retranchements et corrections en vue d'une seconde édition, qu'il croyait prochaine. Mais bientôt, oubliant ce premier objet, il porta en marge, en plusieurs endroits de cet exemplaire, ses remarques personnelles et confidentielles, tant sur les hommes que sur les choses. Il y consigna le fond de ses croyances ou plutôt de ses incrédulités à cette date de 1798, antérieure de quelques mois à peine à la conception du *Génie du Christianisme*. Nous donnerons ces notes copiées sur l'autographe, au bas des pages auxquelles elles se rapportent... »

(2) *Essai*, p. 537.

sion aux « raisons victorieuses » par lesquelles « les Abadie, les Houteville, les Bergier, les Warburton » ont combattu les objections des philosophes modernes contre le christianisme, il écrit en se relisant : « Oui, qui ont débité des platitudes; mais j'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots (1). » Curieuse remarque et qui ne laisse pas, d'ailleurs, que de donner une bonne idée du public pour lequel, deux ou trois semaines plus tard, il va se mettre à compiler *le Génie du Christianisme.*

Il ne désire aucunement l'immortalité de l'âme : « Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme ; mais ensuite la raison m'empêche de l'admettre. D'ailleurs pourquoi désirerais-je l'immortalité? Il paraît qu'il y a des peines mentales totalement séparées du corps, comme la douleur que nous sentons à la perte d'un ami, etc. Or, si l'âme souffre par elle-même indépendamment du corps, il est à croire qu'elle pourra souffrir également dans une autre vie : conséquemment, l'autre monde ne vaut pas mieux que celui-ci. Ne désirons donc point survivre à nos cendres, mourons donc entiers, de peur de souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit nous corriger de la manie d'être. » Le raisonnement n'est pas très bon. Il est bien évident que les peines mentales ne sont pas moins que les autres des peines corporelles, puisque nous sentons et nous pensons avec notre système nerveux, lequel fait éminemment partie de notre corps. Mais ce sentiment de ne pas désirer la survie est noble. Chateaubriand était doué d'un bon esprit philosophique et il aurait pu devenir un des libérateurs du monde, tout aussi bien qu'il s'en fit un des trompeurs les plus dangereux pour les cœurs simples. Trompeur ! car, s'il éprouva dans la suite l'illusion de croire aux promesses de l'Eglise, désira-t-il vraiment à aucun moment de sa vie, lui, le grand solitaire, la triste promiscuité du paradis chrétien ?

Il ne faut pas lui demander des notions bien exactes sur l'histoire de la naissance, de la maturité et de la décadence du christianisme. Il parle d'abord de l'évangile dans un sentiment tout pareil à celui de Jean-Jacques, mais il finira par discuter la réalité et l'authenticité des évangiles. L'historien se veut impartial, mais le philosophe reparaît bientôt et se manifeste par la précision de ses objections contre la vérité religieuse.

(1) *Essai*, p. 593.

On citera la plus grande partie de ces courts chapitres. Ils n'ont rien perdu de leur valeur. Les objections des philosophes contre le christianisme sont de quatre sortes : 1° objections philosophiques proprement dites ; 2° objections historiques et critiques ; 3° objections contre le dogme; 4° objections contre la discipline.

« *Objections philosophiques*. La création est absurde. Quelle volonté peut tirer une parcelle de matière du néant ? Toutes les raisons imaginables ne renverseront jamais cet axiome commun : Rien ne se fait de rien. Mais les Ecritures même ne l'admettront pas, le néant : et l'*Esprit de Dieu reposait sur les eaux*. Voilà donc la matière coexistante avec l'esprit ; voilà donc un chaos.

« Dieu, dites-vous, a été l'architecte ? Ce n'est plus le système chrétien. Mais voyons si cela même peut être admis.

« Si Dieu a arrangé la matière, c'est un être impuissant et borné. Le chaos était la première forme, et de nécessité la meilleure, puisqu'elle est la forme naturelle, puisque les vices, les souffrances, les chagrins y dorment passifs. Qu'a fait Dieu ? Il a tout séparé, tout divorcé et en classant les maux il n'a fait qu'un monde vulnérable en toutes ses parties d'un univers engourdi et tranquille ; il a donné une âme à la douleur et rendu les peines sensibles. Il s'est donc mépris et son prétendu ordre est un affreux désordre.

« Mais nous abandonnons la majeure. Nous supposons, pour un moment, que tout est émané de Dieu. Ce Dieu, en créant l'homme, lui a dit : Tu ne pécheras point ou tu mourras ; et il avait prévu qu'il pècherait et qu'il mourrait... A-t-il prévu que je tomberais, que je serais à jamais malheureux ? Oui, indubitablement. Eh bien, votre Dieu n'est plus qu'un tyran horrible et absurde. Il donne aux hommes des passions plus fortes que leur raison, et il s'écrie : Je t'ai donné la raison... Qui t'obligeait à me tirer du néant ? Qui te forçait, être tout puissant, à faire un misérable ? Tu te crées des victimes et tu les insultes au milieu des tourments, etc. » Toute l'apostrophe est fort belle. Il conclut : « Je m'en tiens à ce que je ne puis comprendre Dieu ; et là-dessus je n'ai pas plus de motifs d'en croire Moïse que Platon, excepté que celui-ci raisonne mieux que celui-là. » A ce chapitre l'exemplaire confidentiel porte en note : « (*A-t-il prévu que je tomberais*, etc.) Cette objection

est insoluble et renverse de fond en comble le systéme chrétien. Au reste, personne n'y croit plus (1). » Il n'est donc pas possible de prendre ce chapitre et les suivants pour de simples résumés, tout objectifs, des raisonnements philosophiques contre le christianisme. Chateaubriand, qui, d'ailleurs y met beaucoup du sien, les prend parfaitement à son compte; et la note manuscrite les signe et les authentique.

Ses *objections historiques et critiques* sont tout à fait sur le plan moderne. Dans le système judéo-chrétien, dit-il, bien avant Renan, une chose n'est pas prédite parce qu'elle arrivera, mais elle arrive parce qu'elle est prédite. De cela les évangiles mêmes font preuve. Ils ont la naïveté de nous dire à chaque ligne : « Et Jésus fit cette chose, afin que la parole du prophète fût accomplie (2)... » Mais, continue-t-il, et on pense à Strauss, il y a bien plus : « C'est qu'il n'est pas du tout démontré qu'il exista jamais un homme appelé Jésus, qui se fit crucifier à Jérusalem. Quelles sont vos preuves de ce fait? Les Evangiles. Admettriez-vous, dans un procès, comme valides des papiers visiblement écrits par l'une des parties? Nous raisonnons ici comme si nous croyions à l'authenticité du Nouveau Testament (ce que nous sommes loin de faire, comme on le verra par la suite) (3). Loin de rien trouver dans l'histoire qui admette la vérité de l'existence du Christ, nous voyons, d'après les auteurs latins, qui parlent avec le dernier mépris de la secte naissante, que les Evangiles n'étaient pas même entendus à la lettre par les premiers chrétiens. C'étaient des espèces d'allégories, des mystères auxquels on se faisait initier comme à ceux d'Eleusis. » Outre les quatre évangiles, il y en avait une multitude d'autres, appelés maintenant apocryphes, mais qui ne le sont pas plus que ceux qui ont été conservés. On y remarque « tant de contradictions (contradictions que vous n'avez pu même faire disparaître des Evangiles que vous nous avez laissés), qu'il faut nécessairement en conclure que dans le principe l'histoire du Christ était un conte qu'on brodait selon son bon plaisir (4). » Vient ensuite un argument tiré

(1) *Essai*, p. 587.

(2) Voyez, entre autres, Mathieu, II, 17, 33; IV, 14, 15, 16; XXVI, 24, 54, 56; XXVII, 9,35 ; etc.

(3) Ici l'auteur, emporté par son sentiment, oublie son rôle de rapporteur, et avoue tout net son incrédulité.

(4) Selon les besoins de telle petite église ou congrégation nouvelle, dirait-on aujourd'hui, car il n'est pas dans le caractère juif de « broder » sans utilité. Il

des innombrables hérésies des premiers temps, preuve que les vérités évangéliques étaient alors bien incertaines; puis le chapitre s'achève sur ce morceau admirable, qu'on dirait d'un Voltaire devenu soudain lyrique, sans rien perdre de sa raison et de son esprit :

« Allons plus loin. Admettons la réalité de sa vie et l'authencité des Evangiles. De la simple lecture de ceux-ci résulte le renversement de la divinité de Jésus. Nous voyons que tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Jérusalem, les prêtres, les magistrats, enfin cette classe d'hommes que dans tous les temps on croit de préférence à la populace regardait le Christ comme un imposteur qui cherchait à se faire un parti. On lui demanda des miracles publics et il ne put en faire (1); mais il ressuscitait, il est vrai, des morts parmi la canaille. Dans ses réponses, il ne s'explique jamais clairement ; il parle obscurément, comme l'oracle de Delphes. Quant à sa résurrection, un peu de vin et d'argent aux gardes en explique tout le mystère. A qui apparut-il après sa sortie triomphante du tombeau ? A ses disciples, à des femmes crédules, à des gens qui avaient intérêt à prolonger l'imposture. Il ne se montra pas aux prêtres, au peuple, aux magistrats, qui le virent expirer et qui étaient bien sûrs qu'il n'était plus. Passons aux dogmes. »

Les deux chapitres des *Objections contre le dogme et contre la discipline* sont très brefs et très faibles aussi. Il n'y a guère à en retenir que le passage qui vise les protestants : « Il est ridicule d'être luthérien, calviniste, quacker, etc., de recevoir à quelques différences près l'absurdité du dogme et de rejeter la religion des sens, la seule qui convienne au peuple. Il n'est pas plus difficile de croire le tout qu'une partie, et lorsqu'on admet l'incarnation, il n'en coûte pas davantage d'adopter la présence réelle. » Ces chapitres sont clos par une contre-objection poétique et sentimentale. Si la religion est quelquefois utile aux malheureux, qu'importe qu'elle soit fausse ? « Qu'importe qu'elle soit une illusion, si cette illusion les soulage d'une partie du fardeau de l'existence ; si elle veille dans les lon-

s'agissait pour chaque communauté d'avoir un évangile particulier : signe de noblesse.

(1) Rappelons-nous ce joli mot d'un spectateur du supplice : « Si tu es fils de Dieu, descends de ta croix. » Mathieu, XXVII, 40.

gues nuits à son chevet solitaire et trempé de larmes; si enfin elle lui rend le dernier service de l'amitié, en fermant elle-même sa paupière, lorsque, seul et abandonné sur la couche du misérable, il s'évanouit dans la mort? » C'est sur cette même page que l'auteur écrivait, en une note secrète : «... J'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots (1). »

Après avoir considéré la religion abstraite, Chateaubriand passe à la religion concrète, qui se rend visible dans le prêtre. Le prêtre est partout le même; partout et dans tous les temps il a pratiqué la fourberie et l'imposture; partout, il a été persécuteur, aussi bien des sophistes grecs que des philosophes modernes. Mais des prêtres de l'antiquité aux prêtres d'aujourd'hui, il y a quelques différences, qu'il faut noter.

La plus importante est celle-ci : « Les prêtres des Grecs avaient un pouvoir considérable sur la masse du peuple; ils n'en exerçaient aucun sur les particuliers : les nôtres, au contraire, nous environnaient, nous assiégeaient. Ils nous prenaient au sortir du sein de nos mères, et ne nous quittaient plus qu'après nous avoir déposés dans la tombe. Il y a des hommes qui font le métier de vampires, qui vous sucent de l'argent, le sang et jusqu'à la pensée (2). » Ici un singulier petit tableau satirique où il semble montrer la complicité de la noblesse et du clergé à pressurer le peuple. Les uns font la parade et les autres visitent son escarcelle : « Lorsque je vois les différents personnages de la société, je me figure ces escrocs qui se rendent exprès sur les places publiques, bizarrement vêtus. Tandis que la foule hébétée se rassemble à considérer le bout de ruban rouge, bleu, noir, dont le pasquin est bariolé, celui-ci lui vide adroitement ses poches; et c'est toujours le plus chargé de décorations qui fait fortune (3). »

Finissons, dit-il au chapitre suivant, par quelques remarques générales.

« L'esprit dominant du sacerdoce doit être l'égoïsme. Le prêtre n'a que lui seul dans le monde; repoussé de la société, il se concentre ; et voyant que tous les hommes s'occupent de leurs intérêts, il cherche le sien. Sans femmes et sans

(1) *Essai*, p. 593.
(2) *Essai*, p. 595. Noter qu'il parle du christianisme et des prêtres comme de choses abolies : Ils nous prenaient... ils nous quittaient...
(3) *Essai*, p. 596.

enfants, il peut rarement être un bon citoyen, parce qu'il prend peu d'intérêt à l'Etat. Pour aimer sa patrie il faut avoir fait le tour de la chambre sur ses mains, comme Henri IV. Autre trait général du caractère des prêtres : le fanatisme. En cela ils ressemblent au reste du monde : chacun fait valoir le chaland dont il vit. Nous sommes assis dans la société comme les marchands dans leurs boutiques : l'un vend des lois, l'autre des abus, le troisième du mensonge, un quatrième de l'esclavage ; le plus honnête homme est celui qui ne falsifie point sa drogue et qui la débite toute pure, sans en déguiser l'amertume avec de la liberté, du patriotisme, de la religion. Enfin la haine doit dominer chez les prêtres, parce qu'ils forment un corps. Il n'est point de la nature du cœur humain de s'associer pour faire du bien ; c'est le grand danger des clubs et des confréries. Les hommes mettent en commun leurs haines et presque jamais leur amour. »

S'il entame ensuite l'éloge attendri du bon curé de campagne, c'est pour finir sur ce trait que, grâce à la persécution qu'a subie le bas clergé, aimé de ses ouailles, il est à présumer que le christianisme « durera quelques années de plus qu'il n'aurait fait dans le calme ». Il est condamné partout, sauf peut-être en Espagne, où la bassesse du sacerdoce n'a d'égale que l'abrutissement du peuple, sauf peut-être en Allemagne, pays éminemment religieux. En Italie, la fin du christianisme est très prochaine : « La multiplicité des sectes monastiques en Italie sert à y nourrir la superstition. Qui croirait qu'à la fin du XVIIIe siècle les nobles de Rome font encore des pèlerinages, pieds nus et la hart au cou, pour racheter le pardon d'un assassinat ? Mais comme les contraires existent toujours l'un près de l'autre, il suit de cette crédulité que les liens de la religion sont aussi plus près de se rompre. De tous les temps les Italiens furent divisés en deux sectes, l'une athée, l'autre superstitieuse ; voisins des abus et des vices de la cour de Rome, c'est nécessairement le résultat de leur position locale. La dégénération du caractère moral, plus avancée en Italie que dans le reste de l'Europe, y accélérera aussi la chute du christianisme (1). »

Les prédictions de Chateaubriand ne se sont réalisées ni en Italie, ni en France, ni nulle part, et lui-même, plus que tout

(1) *Essai*, p. 661.

autre, a contribué à leur donner un démenti mémorable. Aussi est-il assez piquant de le suivre dans le chapitre (1) où il se demande: *Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme?* La question, dit-il, est *presque* insoluble. Mais voilà un « presque » bien superflu, car la réponse de Chateaubriand n'est qu'une suite d'hypothèses qu'il a soin de détruire, à mesure qu'elles se présentent : « Le christianisme tombe de jour en jour, et cependant nous ne voyons pas qu'aucune secte cachée circule sourdement en Europe et envahisse l'ancienne religion : Jupiter ne saurait revivre; la doctrine de Swedenborg ou des illuminés ne deviendra point un culte dominant; un petit nombre peut prétendre aux inspirations, mais non la masse des individus; un culte moral, où l'on personnifierait seulement les vertus, comme la sagesse, la valeur, est absurde à supposer. La religion naturelle n'offre pas plus de probabilité; le sage peut la suivre, mais elle est trop au-dessus de la foule : un Dieu, une âme immortelle, des peines et des récompenses ramènent le peuple de nécessité à un culte composé; d'ailleurs, cette métaphysique ne sera jamais à sa portée. Peut-on supposer que quelque imposteur, quelque nouveau Mahomet, sorti d'Orient, s'avance la flamme et le fer à la main, et vienne forcer les chrétiens à fléchir le genou devant son idole? La poudre à canon nous à mis à l'abri de ce malheur (2). S'élèvera-t-il parmi nous, lorsque le christianisme sera tombé en un discrédit absolu, un homme qui se mette à prêcher un culte nouveau? Mais alors les nations seront trop indifférentes en matières religieuses et trop corrompues pour s'embarrasser des rêveries du nouvel envoyé, et sa doctrine mourrait dans le mépris, comme celle des illuminés de notre siècle. » Cependant, ajoute-t-il, « il faut une religion, ou tout périt ». Tout périra donc. Ensuite, une à une, les nations, retombées dans la barbarie, en émergeront de nouveau, selon l'ordre de leur chute dans les ténèbres « et reprendront leurs place sur le globe : ainsi de suite dans une révolution sans terme ». Il y aurait cependant une hypothèse à opposer à cette sorte de retour éternel, c'est celle où les nations, toutes

(1) *Essai*, p. 610.

(2) Dans une note écrite en 1826, Chateaubriand s'élève avec une vraie prévoyance politique contre ceux qui vendraient des armes aux barbares et entreprendraient de discipliner leurs armées.

éclairées, je me sers de ses propres mots, s'uniraient sous un même gouvernement, dans un état de bonheur inaltérable. Mais elle est peu probable, vu la faiblesse et la corruption des hommes.

L'Essai sur les Révolutions venait à peine de paraître. Chateaubriand avait à peine eu le temps d'y crayonner les quelques notes virulentes qui en accentuent si fortement l'incrédulité, qu'il se mettait au *Génie du christianisme.*

Magnifique palinodie ! Venant d'écrire : Personne n'y croit plus, il se met à dire : Je crois ! Et il étend en cinq volumes les pages de sentiment chrétien que son instinct littéraire lui avait fait, au milieu de belles négations, « écrire pour les sots ». Il en résulta tout le romantisme, cent ans d'esclavage religieux. Magnifique palinodie !

RÉMY DE GOURMONT.

LE SURHOMME CONTRE NIETZSCHE

Dans son bel article sur le *Bovarysme de l'histoire* (1), M. Jules de Gaultier, rappelant une étude que je publiais précédemment (2), incrimine mon appréciation de certaines parties de l'œuvre de Nietzsche et va jusqu'à m'imputer de méconnaître le véritable caractère de la pensée du philosophe du *Zarathoustra*. Je voudrais répondre, aussi brièvement que le sujet le comporte, à M. Jules de Gaultier, après quoi je ne doute pas que nous ne soyons à peu près d'accord, — je dis à peu près, car, à partir d'une certaine limite tracée par la diversité même des façons de comprendre la psychologie difficile de l'homme qu'était Nietzsche, les interprétations peuvent et doivent être différentes, suivant les prédispositions des commentateurs et selon ce qu'ils cherchent ou ne cherchent pas dans Nietzsche, où il y a tout et où les opinions les plus opposées peuvent trouver tour à tour d'admirables arguments.

Le débat se résume à ceci : Nietzsche est-il un révolutionnaire ou un classique ? prend-il parti pour le mouvement ou pour la fixation dans une forme une fois accomplie ? et pour employer un langage nietzschéen, est-ce un dionysien ou un apollinien ? — Ni l'un, ni l'autre, répond M. Jules de Gaultier, ou plutôt l'un et l'autre, car Nietzsche est avant tout un philosophe de la vie, et la vie apparaît comme un perpétuel compromis entre le mouvement et la fixation. Si Nietzsche cependant inclinait à favoriser l'un des deux termes de ce compromis, ce serait le mouvement, ainsi qu'en fait foi toute sa théorie du surhumain (3).

(1) « Mercure de France » du 16 avril.

(2) *Nietzsche et la culture*, « Mercure de France » du 1er février.

(3) « Il importe d'insister sur l'existence, dans la pensée de l'auteur des *Considérations inactuelles*, de cette notion de la réalité sociale comme d'un compromis entre le passé et le présent, car une telle constatation permet de répondre aux attaques de critiques trop enclins à trouver Nietzsche en désaccord avec lui-même et qui voudraient voir une contradiction dans l'ardeur avec laquelle, selon les circonstances, il s'est élevé tour à tour contre la tendance qui pousse les hommes à détruire le passé ou contre la tendance qui les pousse à l'éterniser. Nietzsche en effet a adopté tour à tour ces deux attitudes. Il s'est montré partisan des aristocraties qui, satisfaites de la réussite humaine qu'elles représentent, trouvant une joie

Dans mon article, j'avais au contraire estimé, tout en constatant la même dualité de tendances, que Nietzsche, au moins dans la partie que j'étudiais, la culture, était porté à favoriser la fixation, ce que j'appelais la culture passive au détriment de la culture active.

Je dois faire observer tout d'abord que je ne me suis nullement placé au même point de vue que M. Jules de Gaultier. Je n'ai pas écrit un article sur Nietzsche, mais sur la culture, où, à propos des *Considérations inactuelles*, je me proposais d'exposer quelques vues personnelles. Mon article n'était pas dirigé contre Nietzsche, mais contre ceux qui se servent des arguments les plus contestables puisés dans l'œuvre si complexe du philosophe allemand pour étayer des théories sur la culture dont j'ai essayé de démontrer l'inanité. Mon rôle n'était pas, comme celui que remplit si bien l'auteur du *Bovarysme* et de *Nietzsche et la réforme philosophique*, d'expliquer Nietzsche, de résoudre ses difficultés de pensée et de concilier ce qui paraît — ou ce qui est, nous le verrons plus loin — contradictoire. Loin de chercher à concilier Nietzsche avec lui-même, j'ai accentué consciemment ses contradictions et j'ai poussé à l'absurde ce que M. Jules de Gaultier appelle très justement ses « opinions circonstancielles », qui sont précisément celles qu'invoquent le plus volontiers les nouveaux théoriciens de la culture classique.

Du moment que M. Jules de Gaultier m'attire sur un terrain plus strictement philosophique et met en cause le véritable sens à donner à la pensée nietzschéenne, je ne fais nulle difficulté pour me ranger à son interprétation, qui, si elle n'est pas indiscutablement exacte au sens critique des textes, en constitue au moins la vérité supérieure. Je crois comme lui que la conception la plus générale de Nietzsche aboutit à de tout

parfaite dans la reproduction de leur propre type, sont uniquement préoccupées de le perpétuer, de l'affermir, de le faire durer... Il n'en est pas moins vrai que Nietzsche a soutenu, avec une conviction au moins égale et avec une insistance et une fréquence bien plus grandes, la nécessité du phénomène contraire.... Nul moins que Nietzsche ne saurait se contenter d'un état actuel, si beau soit-il. A la phobie du passé qui anime l'instinct révolutionnaire, on pourrait dire qu'il ajoute la phobie du temps présent. Tout le *Zarathoustra* respire cette frénésie qui lui fait sacrifier un bonheur présent à la joie supérieure de s'élever au-dessus de ce bonheur, qui, au-dessus de toute réalité actuelle, lui fait désirer une réalité plus haute... A supposer que fût réalisé par l'homme le surhomme, nul doute que Nietzsche n'enseignât le mépris du surhomme, qu'il ne s'attachât à entraîner cette plus haute humanité désormais réalisée vers une conception de nouveau supérieure d'elle-même. » Jules de Gaultier, *loc. cit.*

autres conséquences sociales, politiques, esthétiques que celles que la plupart des pseudo-nietzschéens et souvent Nietzsche lui-même en ont tirées, ce dernier circonstantiellement, je le veux bien, mais en de trop nombreux aphorismes et en des termes trop explicites pour laisser aucun doute sur sa pensée du moment. J'adopte, dis-je, d'autant plus volontiers la belle systématisation de M. Jules de Gaultier qu'elle résoud en effet à merveille et d'une façon tout à fait satisfaisante pour l'esprit la plupart des antinomies nietzschéennes. Mais il faut remarquer que cette systématisation est personnelle à M. Jules de Gaultier, qu'elle lui appartient, qu'elle ne figure nullement dans Nietzsche, qui, esprit antinomique, a vécu avec ses antinomies sans en être gêné, jusqu'à la plus haute, la grande antinomie métaphysique, celle entre la volonté de puissance et le retour éternel, que M. Jules de Gaultier, malgré toute son habileté, ne parviendra jamais à résoudre.

Que le départ soit délicat à faire entre les opinions circonstantielles de Nietzsche et ses idées maîtresses, c'est ce qui apparaîtra à tout lecteur sincère du philosophe du *Zarathoustra*. Ces opinions circonstantielles remplissent, en effet, les livres de Nietzsche; on les rencontre aussi fréquemment dans ses derniers ouvrages que dans les plus anciens, et Nietzsche paraît souvent leur accorder la même importance qu'à ce que nous considérons comme ses conceptions capitales. Un critique des plus avertis de Nietzsche, qui fut son ami et son premier révélateur, M. Georges Brandès, croit aussi aux « opinions circonstantielles », qu'il appelle ses « boutades ». Voici ce que m'écrivait à propos de ce même article l'éminent critique danois: «... D'après moi, vous faites quelque tort à Nietzsche. Il aimait le paradoxe; il n'était pas sérieusement pour la stagnation. Il voulait surtout irriter, taquiner ses compatriotes en refusant la « culture » à leur chauvinisme. Tout bon écrivain fait comme lui, dit des choses désagréables à ses compatriotes pour les forcer au progrès. Moi (qui ne me compare pas à lui), je n'ai fait que cela. C'est seulement quand on parle des siens à l'étranger qu'on les loue, et qu'il faut les louer. Vous prenez, d'après moi, ses boutades trop au pied de la lettre... »

C'est très bien, et je ne demande pas mieux que de considérer toutes ces inconséquences, qui me gâtent Nietzsche, comme

des « boutades ». Il n'empêche que leur nombre et le sérieux avec lequel elles sont énoncées laissent l'impression que, dans l'esprit de Nietzsche, elles étaient tout autre chose que des fantaisies ou des mouvements d'humeur, et que, pour ce qui concerne plus particulièrement la culture, elles en constituent à peu près l'unique théorie, théorie qui, comme je l'ai montré, aboutit à un idéal de stagnation et d'automatisme, en contradiction flagrante avec la conception du surhumain et de la volonté de puissance.

Que M. Jules de Gaultier parvienne en partie à concilier Nietzsche, cela n'implique pas que Nietzsche ne demeure contradictoire, puisque lui-même n'a pas éprouvé le besoin de se concilier. C'est qu'il y a deux Nietzsche : le philosophe et l'homme, ou, si l'on veut, le surhomme et le soushomme ; le premier, créateur génial de la volonté de puissance et, comme on l'a appelé, admirable professeur d'énergie ; le second, nanti d'un tempérament bilieux de réactionnaire, muni de haines féroces contre tout ce qui est nouveau (il ne s'est montré révolutionnaire qu'à l'égard de la morale chrétienne), infatigable *laudator temporis acti*, partisan de toutes les aristocraties déclinantes. Ces deux Nietzsche sont inconciliables, ou plutôt ils sont tellement différents que l'on ne doit pas chercher à les concilier. Ou c'est le mouvement, et alors Nietzsche devait aboutir à d'autres conclusions dans le domaine de la réalité contingente que celles auxquelles il se range, avoir d'autres préférences que celles qu'on le voit professer, en art, en littérature, en sociologie, en histoire ; ou c'est la stagnation, et alors comment peut-il être en même temps le puissant penseur du surhomme et de la volonté de puissance ? Comment peut-il aimer la *Kultur*, qui est le point d'équilibre de la *Bildung*, et mépriser la *Bildung*, qui est le mouvement vers la *Kultur ?* Mystère, et, répétons le mot, contradiction : contradiction entre le penseur et l'homme, entre l'intelligence et le tempérament, entre l'idée et le sentiment (1).

(1) Nous avons vu comment M. Jules de Gaultier opère la conciliation : les deux attitudes de Nietzsche représentent les deux tendances contraires, dont le compromis constitue la vie. Mais ici, nous ne sommes plus dans Nietzsche, nous sommes dans Jules de Gaultier. M. Georges Brandès, lui, ne concilie pas ; il sacrifie le second Nietzsche, qu'il traite de paradoxal, et quant à la conception métaphysique qui correspond à cette seconde attitude, le retour éternel, il est probable qu'il la considère comme une simple aberration. Je pense que M. Georges Brandès a raison et que c'est se montrer plus véritablement nietzschéen que d'abandonner la partie

Mais ce qui montre mieux que toute autre chose que Nietzsche était un esprit divisé contre lui-même, c'est la contradiction, celle-ci insoluble, qui existe entre la conception de la volonté de puissance et celle du retour éternel. Tant qu'on reste dans le domaine du relatif, tout peut à la rigueur s'arranger, mais une fois dans l'absolu, la contradiction apparaît foncière. Là, malgré tous les efforts, on aboutit bien à l'inconciliable, à l'antinomie irrémédiable. C'est ce qu'a parfaitement montré M. Georges Batault dans un intéressant travail intitulé *Nietzsche négateur de sa philosophie* (1), où, après avoir posé la question dans les termes suivants : « Ou bien les événements sont strictement déterminés, et le monde est régi par un système fataliste, alors pas de volonté ; ou bien il existe une volonté personnelle, agissante et consciente, alors pas de retour éternel », et avoir essayé de vaincre ce dilemme par les considérations les plus ingénieuses, il est obligé de conclure que les deux concepts s'excluent, que la contradiction existe et demeure irréductible (2).

Il faut donc choisir : il faut être pour ou contre la volonté de puissance, avec ses conséquences de devenir éternel dans *tous* les domaines, pour ou contre le retour éternel, avec également *toutes* ses conséquences. Est-il besoin de dire que le choix des vrais nietzschéens est fait ?

§

Reprenons le mauvais Nietzsche, le soushomme, puisque c'est de celui-ci surtout que je m'étais préoccupé dans mon article sur la culture. Il est certain que si ce Nietzsche-là avait été conséquent avec le philosophe du surhomme, il n'aurait pu professer, dans le domaine des contingences (politique, socio-

négative de Nietzsche pour mettre en pleine valeur la doctrine féconde de la volonté de puissance.

(1) *Archiv für systematische Philosophie*, Heft 4, Berlin, 1907.

(2) Je suggérerai cependant ceci à M. Jules de Gaultier, qui est naturellement fort gêné par le retour éternel. Ne pourrait-il considérer le retour éternel comme l'aboutissant métaphysique de la tendance à la fixation (ou principe d'arrêt) (*a*) et en faire ainsi le pendant logique du surhumain, qui est l'aboutissant métaphysique de la tendance au changement (ou principe d'accélération) ? Voilà qui expliquerait tout, dans l'interprétation de M. Jules de Gaultier, et qui s'accorderait parfaitement avec sa philosophie de juste milieu.

a) « Toute forme de la réalité est un compromis entre un principe d'accélération et un principe d'arrêt... Une réalité n'est possible qu'autant que ces deux pouvoirs s'exercent sans que l'un d'entre eux réussisse à triompher de l'autre. » Jules de Gaultier, *loc. cit.*

logie, art, littérature), les opinions qu'on le voit cultiver presque exclusivement. Mais ce Nietzsche n'est guère qu'un impulsif ; il est tout à ses haines ou à ses préférences. Il est privé du sens historique. Ce n'est pas un savant ; il n'a pas davantage l'esprit scientifique; il ne sait ce que c'est que le développement. Et pourtant toute la philosophie du vrai Nietzsche est une philosophie de développement. Il faut se surpasser, dit celui-ci, et celui-là méconnaît les états de l'humanité où elle s'est réellement surpassée. Il parle des esclaves et des maîtres, et il ne voit pas que quand les esclaves sont assez forts pour pouvoir se révolter contre les maîtres, c'est qu'ils se surpassent ; et dans tous les grands mouvements humains, par exemple dans le christianisme, qui fut une révolte des esclaves, il sera avec les anciens maîtres, devenus faibles et incapables, contre les nouvelles forces naissant à la vie de puissance.

Pour être conséquent avec lui-même, Nietzsche aurait dû se placer dans chaque moment historique en observateur désintéressé, en simple savant qui surveille une expérience, et donner raison aux éléments en train de devenir les plus puissants. Au lieu de cela, c'est presque toujours le contraire : il donne raison aux éléments qui se manifestent à ce moment les plus faibles et qui vont être surpassés. Au lieu de chercher la cause de ce fait : le surpassement, la victoire, la puissance, il le nie, le traite de désorganisateur, s'ingénie à le ruiner dans l'esprit de ses lecteurs. Il taxe le christianisme conquérant l'empire romain de venin infusant sa mortelle faiblesse dans les veines du colosse ; il taxera le romantisme de maladie. Il ne cherche pas pourquoi le christianisme a vaincu, ni si la cause n'en est pas justement la faiblesse du colosse. Il applique au christianisme des origines la critique qui ne devrait s'adresser qu'au christianisme actuel. De ce qu'il n'est pas permis aujourd'hui à un homme intelligent d'être chrétien, s'en suit-il qu'il faille mépriser ceux qui se faisaient chrétiens, aux premiers siècles ? Autant de moments historiques, autant de mesures. Un Nietzsche conséquent aurait exalté le premier christianisme, puis l'islamisme, puis le catholicisme, puis le protestantisme, puis le scepticisme, puis le matérialisme et enfin le positivisme scientifique. Au lieu de cela, il traite un saint Paul comme un pasteur protestant contemporain et ne voit pas que si ce dernier fait preuve d'une mentalité des

plus basses, le premier, quelque ruinée que soit aujourd'hui sa doctrine, n'en demeure pas moins un héros, un surhomme.

Que Nietzsche soit anti-évolutionniste, c'est ce que vient de nouveau de mettre en lumière le Dr Oscar Ewald, dans une suite de conférences tenues à Vienne au cercle de « l'Art et la Culture » sous le titre de *Nietzsche et son héritage* (*Nietzsche und sein Erbe*). Le Dr Ewald s'exprime à peu près ainsi (1) : « L'évolutionisme, dans sa façon de considérer le monde, ouvre la perspective d'un développement humain ; il glorifie avant tout l'énergie créatrice. En opposition à l'homme évolutioniste se trouve l'homme culturel (*Kulturmensch*), qui cherche l'éternel dans le changeant et veut passer du devenir éternel dans l'être éternel. Cette opposition entre l'homme évolutioniste et l'homme culturel s'exprime dans la philosophie de Nietzsche par l'opposition entre l'homme dionysien et l'homme apollinien. Tantôt Nietzsche accorde la valeur à l'action, tantôt au spectacle; tantôt il met le surhumain dans un effort heureux et réalistique vers l'avenir, tantôt dans une possibilité éternelle résidant depuis toujours dans l'homme même. Mais comme c'est à l'homme apollinien, pensant et contemplant, qu'appartient le domaine de la culture, tandis que l'évolutioniste, le dionysien ne sort pas de la simple « civilisation » (*Zivilisation*), la plus haute valeur est, à ce point de vue, accordée à l'apollinien, c'est-à-dire au principe de la culture. Le problème majeur de Nietzsche était, en effet, le problème de la culture, qui pour lui s'identifiait avec le problème du surhomme. La simple « civilisation » lui paraissait à peine assez bonne pour lui servir d'échelon. Voir en celle-ci une fin lui aurait semblé méprisable. Voilà pourquoi le surhomme est à chercher exclusivement dans la sphère de la subjectivité culturelle. » Le Dr Ewald conclut que l'évolutionisme n'a aucune place dans la doctrine de Nietzsche et que celui-ci, « au fond un ennemi de toute réalité », ne doit être considéré que comme « le philosophe de la plus riche intériorité (2) ».

(1) Je cite d'après le compte rendu de la *Neue freie Presse*.

(2) On voit que le Dr Ewald va plus loin que moi, puisque, au lieu de maintenir la dualité entre la culture, ou principe d'arrêt, et le surhomme, ou principe de mouvement, il opère la conciliation en identifiant le surhomme avec la culture, et cela au profit de cette dernière. Il est vrai que le Dr Ewald paraît considérer à un point de vue optimiste la culture, ce que je ne fais pas. On se rappelle, en effet, que l'objet de mon article était de démontrer que la persévérance dans une forme de culture (*Kultur*) une fois atteinte par un mouvement évolutif de civilisation (*Bildung*) était une cause de stagnation, puis de déchéance.

Certes, je ne méconnais pas l'utilité, la nécessité même des éléments retardateurs (conservateurs), mais à condition de les subordonner aux éléments actifs de la civilisation en mouvement, aux agents de nouvelles cultures, et de les tenir pour ce qu'ils sont : les éternels vaincus. A ce point de vue, tout vrai nietzschéen, tout bon philosophe du surhumain sera résolument contre eux. Il le sera d'autant plus qu'on peut remarquer dans l'histoire que l'évolution a tendance à aller trop lentement : je veux dire qu'une nation est généralement portée à retarder sur ce qui devrait être son développement naturel et qu'elle périt le plus souvent non pour avoir voulu aller trop vite, mais pour n'avoir pas su se plier assez rapidement aux nouvelles conditions de la puissance. En effet, presque tous les peuples sont destinés à être surpassés par d'autres à idées plus avancées ; presque tous les états sociaux doivent subir des révolutions, plutôt que les faire eux-mêmes. Le processus est généralement celui-ci : stagnation dans l'évolution, conduisant à la mainmise sur le pays par la portion qui se trouve au pouvoir au moment où la stagnation commence (Rome impériale, Byzance, monarchies bourboniennes, empire Ottoman, Russie, Chine) ; pouvoir plus ou moins absolu conduisant à l'affaiblissement de l'Etat et à son incapacité à résister aux puissances extérieures ; alors, de deux choses l'une, ou une révolution qui donne une nouvelle vitalité à l'Etat qui allait périr (France, Japon), ou progression de l'affaiblissement jusqu'à la mainmise par les puissances extérieures (Pologne, Turquie, et, il y a lieu de le craindre, Russie).

M. Jules de Gaultier cite l'apologue du chameau, du lion et de l'enfant (1). C'est du bon Nietzsche, en effet, comme d'ailleurs presque tout le *Zarathoustra*. Malheureusement, le lion ne dévore pas assez vite, et surtout pas assez souvent le chameau. Et que penser de ceux qui veulent perpétuellement relever à coups de bottes le piteux dromadaire pour lui remettre sur la bosse les vieux fardeaux et le forcer, tout épuisé, chancelant et ridicule, à accomplir encore quelques pas pour retomber un peu plus loin ? C'est pourtant le triste spectacle qu'a donné la France pendant tout le XIXe siècle et que sa classe la plus riche, la plus influente et qui se prétend la plus « cultivée » cherche à donner encore.

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra, les Trois métamorphoses*

Quant à l'exemple des Maori, cité également par M. Jules de Gaultier d'après le curieux roman de M. Max Anély (1), dois-je dire que j'en tire un tout autre enseignement que le séduisant penseur du *Bovarysme?* Les Maori ont dû succomber parce qu'ils étaient trop restés eux-mêmes jusqu'au moment où ils se sont trouvés en contact avec les puissances formées au dehors et qu'ils ne connaissaient pas. S'ils avaient évolué, il est probable qu'ils auraient été assez forts pour supporter le contact et composer le contre-poison qui leur aurait permis de résister au virus chrétien (2).

C'est le danger dont se sont aperçus à temps et auquel paraissent devoir définitivement échapper le Japon et la Chine, qui ont eu le courage de reprendre leur évolution arrêtée par une trop longue fixation dans un stade de culture, ce qui les met en mesure de résister victorieusement. La révolution ou la mort, tel est le dilemme qui se pose en pareil cas. Heureux alors les peuples qui peuvent encore faire des révolutions, quand ils ne sont pas assez raisonnables pour procéder — comme l'Allemagne depuis cent ans et l'Angleterre depuis deux siècles — à une évolution continuelle, méthodique et exempte de graves secousses!

Ces idées sont d'ailleurs en relation étroite avec les vues les plus récentes de la science. Les travaux de M. Quinton ont, en effet, bien mis en lumière qu'il n'y a qu'une chose fixe, le phénomène même de la vie. Mais les êtres vivants, pour maintenir ce phénomène fixe de la vie, doivent changer constamment, en même temps que se transforme le milieu. Si bien que M. Remy de Gourmont a pu écrire excellemment : « Loin d'enseigner la stagnation, la résignation, l'acceptation, M. Quinton conseille, au contraire, si l'on sait le comprendre, la révolte contre tout ce qui viendrait empêcher la vie et main-

(1) *Les Immémoriaux.*

(2) Voir également à ce sujet, dans le dernier numéro du Mercure, l'intéressant article de M. A. Van Gennep sur *Quelques cas de bovarysme collectif* et les détails qu'il donne sur les nègres de Libéria. Mon observation s'applique aussi bien à ces derniers. — Je ne veux pas discuter ici la théorie du christianisme-poison, souvent développée avec talent par M. Jules de Gaultier, par M. Remy de Gourmont et d'autres et que paraît adopter la nouvelle génération intellectuelle non inféodée au cléricalisme catholique ou protestant. Je dirai seulement que je ne puis m'y ranger que partiellement, ne croyant pas que le christianisme ait été un poison pour le monde occidental, au moins tant qu'il a gardé sa force de culture active. Il n'a pu l'être que lorsqu'il a perdu cette force pour passer à la période de culture passive, où, cessant d'être utile, il a commencé à devenir nuisible.

tenir ses plus hautes conditions de force et d'intensité. Ces idées se relient aux idées maîtresses de la philosophie de Nietzsche : il faut grandir ou déchoir. Il en est des individus et des peuples comme des espèces animales : ceux qui acceptent les conditions que leur fait le milieu traditionnel, ceux qui ne réagissent pas sont condamnés à la décadence : ce sont des invertébrés. Les caractères de l'organisme supérieur, au contraire, sont de réagir soit par une évolution profonde et continue, soit par une brusque révolution, contre la médiocrité du milieu où il vit et qui tend à le dominer et à l'amoindrir... On déclare volontiers, dans certains milieux, que les peuples d'avenir sont les peuples sages, endormis dans la tradition d'un ordre politique, d'un ordre religieux, d'un ordre moral : ces peuples sont au contraire des peuples en déchéance. Mais il y a pire : il y a les groupes politiques ou sociaux qui rêvent, non d'accomplir le génie du vertébré, qui est la lutte perpétuelle contre l'hostilité du milieu, mais de redevenir des invertébrés et de s'endormir doucement dans les vieilles traditions... La civilisation n'est qu'une suite d'insurrections... (1).

Poussant plus loin ces considérations, on pourrait dire que les véritables conservateurs ne sont pas ceux qui s'évertuent à maintenir ou à restaurer une culture caduque, mais ceux qui s'insurgent contre la sujétion à d'anciens modes de vie n'ayant plus leur raison d'être, c'est-à-dire ayant perdu ce qui leur conférait leur valeur vitale au moment où ils se constituèrent. Ces derniers innovent pour « conserver » la vie dans sa plus grande puissance ; les premiers, par leur refus de se transformer, s'écartent de plus en plus des meilleures conditions d'adaptation à un milieu changeant. A ce titre c'est bien la révolution, qui, dans le plus haut sens du mot, se trouve être conservatrice.

Allant plus loin encore, il ne serait pas impossible de penser que la loi de constance vitale a donné naissance à un phénomène qui, tout en la complétant, va peut-être la surpasser elle-même. Les moyens acquis par l'homme dans sa lutte contre l'hostilité croissante de l'ambiance sont peut-être supérieurs à ce qui aurait été strictement nécessaire pour le maintenir au degré de puissance vitale du milieu originel. Bien des faits induisent,

(1) *Promenades philosophiques, II : L'insurrection du vertébré*, un vol., « Mercure de France », 1908.

en effet, à faire croire que la vitalité de l'espèce humaine est aujourd'hui plus grande qu'autrefois (1). La constance serait débordée et se muerait en progrès. La philosophie du surhomme prendrait alors, scientifiquement, toute sa valeur. A bien plus forte raison apparaîtrait-elle comme contradictoire avec l'autre attitude de Nietzsche, l'attitude culturelle, celle du retour éternel.

LOUIS DUMUR.

(1) Dans l'hypothèse de M. Quinton, la raison de l'évolution est la nécessité de maintenir les conditions favorables à la vie, en face des circonstances ennemies créées par le milieu changeant. Dans cette lutte, un grand nombre d'espèces se voient vaincues et déclinent. D'autres se défendent efficacement. N'est-il pas permis de supposer, tout en restant dans l'esprit de la féconde hypothèse quintonienne, qu'il en est qui combattent plus qu'efficacement et qui non seulement réussissent à se maintenir, mais voient, par l'effet d'une heureuse évolution, leur puissance vitale s'accroître ?

POÈMES

—

LA NUIT DU PATRE

Tout le jour les troupeaux clocheteux ont goûté
Le serpolet, la ronce et l'herbe de l'été,
Sur la montagne vierge où l'olivier ramage
Pour endormir l'olive appendue au feuillage.
L'agneau de courte laine épuisant la brebis,
Sans dépasser d'un pied l'espace du pâtis
Dans la crainte du chien dont le croc étincelle,
Musard, a fait jaillir le jeu des sauterelles
Des bouquets argileux du thym ensoleillé.
Le pâtre d'un couteau de hêtre s'est taillé
Une langue de pain gris comme les cigales
Pour prendre son repas d'ail et de noix frugales.
Après, les doigts placés sur la flûte en fer-blanc,
Il a dit la journée et le bouc reniflant
Le sol, le roc poreux que le torrent irrigue,
Les chèvres dont les pis sont bleus comme des figues,
La châtaigne encor verte en sa touffe de crins,
Le chêne avec son gland, l'aube avec ses écrins,
L'âne au mufle graisseux, le nombre des sonnailles
Et le soleil coiffé d'un chapelet de pailles.
Il a dit le nid sec où glisse le lézard
Qui cloute de cristal son fourreau de brocart ;
Il a dit le silence et son âme exilée
Avec le bélier cher dont la corne est bouclée.
Puis, lentement, le soir lunaire est descendu;

Les moutons ont bêlé d'effroi, le cou tendu ;
L'essaim des feuilles s'est resserré sur les branches
Et le ciel a pleuré des flots d'étoiles blanches.
Alors, plein de langueur, le bétail s'est couché,
Chaque agneau dans le sein de sa mère niché ;
Et dans l'air, se mêlant aux effluves acides,
Montèrent à doux bruit les haleines placides.
Tout dort, l'arbre, le chien, la houlette, le mont,
Et tout rêve, la lune aussi bien que l'ânon.
Seul veille, enveloppé de bure puritaine,
Comme un petit neveu de Jean de La Fontaine,
Le pâtre enluminé devant le feu qui luit
Pour éloigner le loup et réchauffer la nuit.
Et l'homme songe : un mois qu'il est sur la montagne
Loin de son toit de brique et loin de sa compagne
Qui garde un fils enfant que l'on verra berger.
Les bêtes dès juin n'ont plus de quoi manger
Dans la plaine, et voilà ce qui fait qu'on transhume...
Ce soir, l'ombre est glacée et l'herbe humide fume
Autour du feu qui danse et dont le rythme a pris
La phalène éblouie et la chauve-souris.
Nulle vitre ne brille à la ferme isolée
Qui fournit le pain bis et la viande salée.
En bas, la ville est morte. Une pomme de pin
Tombe sur la rocaille et vibrante se plaint.
On voit sur le sentier qui surplombe l'abîme
Quatre chênes bronzés s'épouser de la cime.
Un corps long et pelu se glisse en un terrier
Et le calme retombe. A peine un vieux noyer
Qui grelotte et paraît réunir dans sa veine
Tout ce qui vit encor du faîte et de la plaine.
Il serait gai de voir le songe puéril
Du troupeau prendre forme et dérouler son fil ;
De voir l'âme du chien et celle de l'agnelle
Aligner sur le sol leur rêve d'écuelle,
De prés luisants, de menthe et de parfums musqués

Ou de ruisseaux qu'on va franchir les reins arqués.
Ces rêves innocents et ceux de tous les êtres,
Ceux des lièvres, des taons, des figuiers ou des hêtres,
Avec ceux des humains vers la lune d'argent
Montent, ascension du désir indigent
Auquel rien ne répond de l'espace économe
Sauf l'illusion d'or qui déverse son baume ;
Car les dieux savent bien les bonheurs qu'il nous faut
Et que le fruit qu'on touche en est déjà moins beau.
Or le pâtre par devers soi retient ces choses
Et balance l'apport des chardons et des roses.
Il sait qu'il faut peiner sans haine et sans regrets
Pour s'en aller un jour pourrir sous les cyprès
Comme une pomme flasque aux vergers de novembre.
Mais il aura chéri pourtant les sources d'ambre,
Les matins bourdonnant aux métiers des rayons ;
Il aura bien senti vivre sous ses haillons
Le sang brûlant de fièvre et l'honnête endurance.
Même il aura joui de son insuffisance ;
Il aura vu le soir de tendres pâmoisons
Resserrer sur son cœur amer les horizons.
Il aura d'un amour unique aimé sa dame
Et vu pousser le thym et l'hysope en son âme.
D'autres auront vécu pour la gloire et l'orgueil
Qui ne seront pas mieux couchés dans le cercueil.
Il sait que l'existence offre des retours brusques,
Que dès qu'octobre aura carminé les lambrusques,
On reviendra, semeurs de cloches, au logis
Où brillent alignés les instruments fourbis,
Où le linge rugueux embaume de lessive,
Où les raisins d'hiver se bercent aux solives
Avec les chapelets de raves et d'oignons,
Les bottes de tilleul, les chairs de champignons...
Le logis et le lit celé par les courtines,
L'enfant aux doigts poisseux du sucre des tartines,
La ménagère fraîche en son fichu de lin,

La fenêtre, le puits, la vigne, le jardin,
Que de rêves ce soir chevauchent à la lune
Qui sourit dans son voile long couleur de prune
Et veille, car le pâtre à son tour s'assoupit.
Pour lui, pour la houlette et le troupeau, répit.
Les contemplant de l'or d'un regard extatique,
Un grand-duc est assis comme un chat domestique
Sur un tronc vermoulu jeté par le torrent.
Tandis qu'unie à la vapeur que le sol rend
Et par le feu de bois levant ses flammes pures,
La sérénité met sur ces masses obscures,
Comme un signe éternel dont le mystère est grand,
L'auréole qui flotte aux toiles de Rembrandt.

1905.



LE JOUR

Levons-nous, le jour bleu colle son front aux vitres,
La note du coucou réveille le printemps,
Les rameaux folichons ont des gestes de pitres,
Les cloches de l'aurore agitent leurs battants.
La nuit laisse en fuyant sa pantoufle lunaire
Traîner dans l'air mouillé plein de sommeil encor
Et derrière les monts cachant sa face claire
Le soleil indécis darde trois flèches d'or.
Il monte. Notre ferme en est tout éblouie,
Les volets sont plus verts et le toit plus vermeil,
La crête des sapins dans la brume enfouie
S'avive de clarté. Voilà le plein soleil
Avec son blanc collier de franges barbelées,
Avec ses poudroiements de cristal dans les prés,
Avec ses flots nacrés, ses cascades brûlées,
Ses flûtes, ses oiseaux et ses chemins pourprés.
L'abeille tôt levée attendant sa venue,

Essayait d'animer les boutons engourdis,
Dérangeait l'ordre neuf de la rose ingénue,
Pressait de toutes parts les lilas interdits.
Dès qu'elle vit au ciel fuser la bonne gerbe,
Son gorgerin blondit, son aile miroita
Et tandis que les fleurs se découpaient dans l'herbe,
Sur un lis qui s'ouvrait son ivresse pointa.
Quel massacre badin de vierges cachetées,
La nonnain-violette en conserve un frisson,
Les corbeilles d'argent aux blancheurs dépitées
S'inquiètent du vent rural et sans façon.
Sur l'églantine fraîche aux saveurs paysannes
Voici que les frelons éthiopiens vont choir,
Les bambous en rumeurs entre-choquent leurs cannes,
Sur un brin d'amandier sifflote un merle noir.
Levons-nous. Notre chien lappe son écuelle,
Les chevaux affamés piaffent après le foin,
On entend barboter un refrain de vaisselle
Et des appels de coqs s'égosiller au loin.
Déjeunons sur le seuil de tartines miellées,
Dans nos verres en feu le soleil boit sa part,
Les arbres font danser leurs feuilles déroulées
Et teignent leurs bourgeons d'un petit point de fard.
C'est l'heure puérile où la margelle est rose,
Où la jeune campagne éclose au jour nouveau
Dans ses terrains béchés brille comme une alose,
Où l'araignée étend son lumineux réseau.
C'est l'heure où les lapins se grisent de rosée,
Où l'enfant matinal aux gestes potelés,
Agitant le soleil de sa tête frisée,
Rit, tenant à deux mains un pesant bol de lait.
La montagne se vêt de légères buées
Et semble perdre un peu de son austérité,
Les cyprès accusant leurs grâces fuselées
Dressent des cierges verts sur l'autel de l'été.
O rajeunissement du réveil, ô lumière,

Qui laves les noirceurs, les fanges, les chagrins,
Qui donnes des splendeurs au bourbier de l'ornière
Et mets une ombre d'or sur nos charniers humains ;
Jamais tant qu'en mon cœur,tu n'apparus si claire,
Si pure de candeur et de premiers émois,
Jour tendu sur le monde ennobli, beau suaire
Qui couvres notre vie ardente des doux mois.
Qu'importe que l'esprit n'ait que lueurs d'étoile,
Que nous ne sachions rien, glaneur, poète, roi,
Si la terre fleurit sous ton limpide voile
Et si notre néant s'ensevelit en toi.



A LA LUNE

Lune, je veux fixer le charme de tes heures,
Je veux dire comment ton cœur changeant paraît,
Soit que ton croissant net fauche sur nos demeures
La fumée exhalant son écheveau cendré,
Soit qu'éclose, fragile, au seuil du crépuscule,
Tandis que le soleil rame vers son déclin,
Tu passes peu à peu d'un transparent de tulle
Au tissage serré d'une étoffe de lin.
Lune, qui m'as toujours d'un œil tendre suivie ;
Lorsque petite fille au mutisme rêveur
Je poussais vers le ciel un soupir sur la vie,
Ta face me parlait dans sa grave lueur ;
Tu disais : « Je te vois, marche plus loin encore,
Les étoiles et moi nous t'écoutons des cieux,
Nous voulons que pour toi la nuit ait son aurore,
C'est pour veiller sur toi que s'ouvrent tous ces yeux. »
Que de secrets brûlants confessés sur tes lèvres !
Te souviens-tu, chagrins, terreurs, premiers émois,
Alors que le printemps aux gracieuses fièvres

T'entraînait comme un elfe aux rondes de ses mois.
Légère, tu venais sur les amandiers roses
Comme un bel oiseau d'or en boule pour dormir,
Le vent jouait avec des pétales de roses,
L'écume des ruisseaux avait l'air de fleurir.
Parfois, s'éternisant en un couchant d'opale,
Ton visage absorbé se regardait dans l'eau
Et ma main pour palper ton lumineux ovale
Plongeait dans la rivière et sentait fuir le flot.
Tu venais avec ton cortège de silence,
Avec l'ombre assoupie, avec les vers luisants ;
Ta forme s'accusait si fraîche d'innocence,
De paisible pensée et de jour reposant,
Que le doux rossignol, débordant d'harmonie,
Te saluait d'un cri limpide de cristal
Et que dans le recueillement de la prairie
Les grenouilles rinçaient leur appel nuptial.
Tu venais quand les bœufs retournent au village
Marchant à la lenteur sereine de ton pas ;
Des vols de papillons traversaient ton image
Et tu faisais l'instant secret, sensible et las.
Ta plénitude d'or propageait du suave,
Les feuillages vernis par ton flux ruisselant
Miroitaient comme après une averse qui lave
Et met sur la verdure un lustre neuf et blanc.
Parfois tu t'élevais sur l'eau comme une bulle,
Mouillant le flot obscur d'une onde de clartés,
Autour de toi naissait un essaim de globules
Que la brise poussait des roseaux écartés.
Parfois, le front griffé par des fleurs d'aubépines,
Tu tombais aux taillis qui clôturent un pré,
Ou bien, te dilatant sur des roches en ruines,
Tu jetais dans le noir un regard effaré.
Ces soirs-là, tu peuplais les recoins d'épouvantes,
Tes rayons promenaient leurs fantômes falots,
La voix du vent avait des paroles sifflantes,

De sinistres hochets agitaient leurs grelots,
Les portes des maisons ouvraient des gueules d'ombre.

Mais je t'aimais surtout, l'air ingénu, marchant
Sans bruit sur le tapis ondoyant d'un ciel sombre,
Nonne blanche attentive au chevet du couchant;
Je t'aimais conduisant l'étoile moutonnière,
Bergère bénévole aux pâtis de l'azur
Où çà et là paraît ainsi qu'une clairière
Dans sa virginité solitaire un coin pur.
Je t'aimais, frais soleil qui fais fleurir les astres,
Les cœurs silencieux et les belles de nuit.
J'aimais ton chaton roux qu'une auréole encastre
Et le sourire aigu de ton croissant réduit.
O toi dont je connais chaque métamorphose,
Cétoine de la nuit, cabochon diapré,
Bonbonnière d'émail, coffret de laque rose,
Gâteau doré, médaille, étang du parc ombré,
Pomme offrant ton symbole aux étreintes nocturnes,
Toi qui viens t'accouder aux courbes des coteaux
Et mener le convoi des heures taciturnes,
Céleste nénuphar ouvert aux eaux d'en haut,
Belle dont chaque pas sème des pierreries,
La mer comme un sanglot du monde va vers toi,
Les brumes des soupirs sont par toi recueillies,
Les lèvres de l'amour s'entr'ouvrent sous ton poids.
Dans ton ascension, promeneuse de rêve
Plus soucieuse de charmer que d'éblouir,
Tu te laisses fixer et l'âme se soulève
Imitant ton extase en mal d'approfondir.
Ah ! comme une toiture en paille, les chouettes
Qui s'appellent le soir dans les arbres fleuris,
Les crapauds des fossés, les grillons, les rainettes,
Les clapotis muets de la chauve-souris,
Les troupeaux reposant dans leurs tièdes nuitées,
Le lac dont le miroir offre un calme niveau,

Un murmure d'oiseaux au secret des futaies,
Une chute de feuille, un glougloutement d'eau,
Une haleine de rose assoupie à sa branche
Ont avec ta rondeur d'intimes parentés !
Comme le paysage épouse ta chair blanche,
Ta molle quiétude aux contours veloutés ;
Les lignes des lointains répondent à tes pauses,
La campagne se fond sous ton revêtement ;
Ainsi le peuplier prend lorsque tu t'y poses
Plus d'élégance sobre et de fuselement.

Tu viens à l'heure mauve, avec ton vermeil pâle,
Te mirer dans le seau, dans la bêche et le puits,
Tu glaces de lueur l'aurore d'un pétale,
La rigole te traîne en son petit conduit.
Dans l'assiette qu'on met par terre pour la chatte
Ton baiser nonchalant laisse une empreinte d'or ;
Tu coules sur le lait onctueux de la jatte,
Une mouche te prend un rayon à l'essor.
Les moustiques te font un hymne de leur danse
Qui monte et qui descend nombreuse sur le ciel,
Une abeille peut-être apercevant ta panse
Convoite en s'éloignant ce doux trésor de miel.
Assis sous un poirier dont la neige s'envole,
Le paysan jouit de l'instant sans savoir,
Mais les enfants joyeux qui rentrent de l'école,
Pris d'un étrange émoi, se taisent de te voir ;
Car tu mets dans les cœurs un plus chaste mystère
Que l'éclosion blanche et suave du lis,
La marche sur la route irisée est légère
Comme le bercement des rameaux assouplis,
Les brebis font tinter leurs cloches dans la note
Que rendrait en chantant ton limpide métal,
Les filles ont dans l'âme un bonheur qui sanglote,
Tant ta belle couleur élève d'idéal.

Lune, ton nom est doux comme la mer dormeuse,
Comme une motte de nuage à l'horizon,
Comme un calice ouvrant sa gloire paresseuse,
Comme une essence d'huile aux fleurs de la saison.
Tu montes dans le ciel comme un vol sans secousse,
Comme le glissement d'un cygne sur l'étang,
Comme ce duvet rond que l'air mobile pousse,
Lune, tête naïve et rose du printemps,
Tête de clown du rouge et des poudres fardée,
Tête de ménagère aux luisantes moiteurs,
Dont la bajoue étend sa largeur potelée,
Tête de vierge jaune et couverte de pleurs,
Tête de chérubin avec de courtes ailes,
Tête de sphinx, narquoise au bord de l'infini,
Pleine du haut savoir des choses éternelles
Et crâne ballottant son univers fini.
Lune, gorge polie et lourde de l'espace
D'où coule un lait d'argent sur le monde enfantin,
Baume d'apaisement sur l'humanité lasse,
Toi qui te vêts de blanc pour l'aube du matin,
Toi qui te promenant dans les jeunes allées
Où notre amour secret se rejoignait, le soir,
Connus le gazouillis de nos deux voix mêlées,
Quand les astres mouillés sur nous semblaient pleuvoir
Et que tu te cachais derrière la ramure
Pour faire peu de jour sur nos baisers peureux.
Jamais comme en ce temps je ne te vis si pure,
Le vallon retenait ton souffle dans son creux,
Nos lèvres, le buisson, l'ombre, la violette,
Se remplissaient d'émois, de murmures, d'odeurs
Sous le balancement qu'avait ta cassolette.

Et maintenant encor tu répands tes lueurs
Dans mon jardin d'été qui t'encense de roses,
Et plus sage, mon front se pose sur le tien ;
J'épie avec tes yeux les nombres grandioses

Et nous avons la nuit de profonds entretiens.
J'ai pris plus de beautés à boire ton haleine
Qu'à fondre dans mes doigts les perles du matin;
Tu m'appris le néant des hommes et des plaines
Et le petit chemin que fait notre destin.
C'est pourquoi, mon désir conforme à ton image,
Avec toi je me suis assise sur l'éther
Dans la sérénité que n'atteindra pas l'âge
Pour regarder rouler les planètes de l'air,
Et lorsque je descends frissonnant sur la terre
De hautes visions et d'épiques rumeurs,
C'est de toi que je fais ma lampe solitaire,
Topaze aérien, esprit révélateur
Qui s'abreuve et se baigne au lac de ma fenêtre.
Ah ! Qu'un soir, quand naîtra l'heure du rossignol
Et que, se détachant de sa tige, mon être
Dans un définitif élan prendra son vol,
Qu'à cette heure ce soit ta figure inspirée
Que mire mon dernier regard et que ce soit
Ton viatique clair de lumière nacrée
Que le bleu crépuscule élève devant moi.

CÉCILE SAUVAGE.

LE RÊVE DU BONHEUR

ROUSSEAU, BERNARDIN ET LE XIXe SIÈCLE

—

LE MONDE ET LA SCIENCE. LE CULTE DE LA PATRIE ET L'ÉLOGE DE L'AGRICULTURE

L'encyclopédie a été trop exclusivement regardée comme la substance et la somme du XVIIIe siècle. Cette spéculation philosophique fut elle-même inspirée en partie et complétée par une multiple et vaste investigation ethnologique, à la fois morale et sociale : le grand mouvement de découverte des terres sauvages qui absorbe la plus noble activité de ce siècle, le domine jusque dans sa philosophie et sa littérature. Parmi les auteurs les plus mondains, l'abbé Prévost, dont d'ailleurs la Manon meurt en Amérique, a écrit une *Histoire générale des Voyages* (1), qui fut un des ouvrages le plus lus de l'époque. Cette époque, deux dates la limitent : celles de *Robinson Crusoé* (1719), traduit aussitôt et dont le succès fut aussi considérable en France qu'en Angleterre, et de *Paul et Virginie* (1788). Entre ces deux livres essentiels, manuels d'éducation pour les deux grandes races occidentales, Rousseau publie ses discours et ses traités qui ne sont en quelque sorte que la métaphysique des nombreux récits de voyages dont il faisait sa lecture préférée (2).

(1) 1745-1770, en 21 vol. in-4°. Revu par La Harpe, 1780, en 23 vol.

(2) C'est ce que les critiques n'ont pas voulu considérer jusqu'ici, parce qu'ils écrivaient sur Rousseau d'un point de vue objectif avec l'obsession d'un jugement préconçu, notamment le plus récent, M. Pierre Lasserre, dans son *Romantisme français* (Edition du Mercure de France, 1907), à la fois si avisé et si subtilement partial à déformer les réalités les plus facilement objectivables, où les formules spécieuses, même éclatantes, abondent donc. Dans ce livre extrêmement utile, malgré son injustice à l'éducation de notre jeunesse littéraire, il n'étudie que ce que Rousseau et les Romantiques présentent de constitution maladive ; il faut considérer ce dont leurs âmes neurasthéniques disaient éprouver le besoin pour se reconstituer. Il n'est pas exact de dire : « Remontant avec une témérité inouïe par delà l'origine de toute institution jusqu'à la nature humaine primitive dont il croyait trouver le type en lui-même, Jean-Jacques, du haut de cet absolu, jugeait les sentiments, opinions et coutumes des hommes civilisés. Sous une telle perspective, toutes choses changent de qualité et de nom. Ce qui avait passé pour naturel apparaissait conventionnel et factice, l'état sauvage devenait une idylle. » Il est juste de parler d'idylle ; mais sans né-

Par l'intermédiaire de ses disciples français, anglais (1) ou allemands, le romantisme procède tout entier de Rousseau, du rousseauisme ou, pour parler comme au temps d'André Chénier, du naturisme. Le culte de la nature se substitue à la prédilection de la société polie, la méditation devant les paysages aux conversations dans les salons. La beauté n'est plus dans le faste des cérémonies et la solennité des discours, mais dans la mélancolie lyrique des sites romanesques, des rêveries solitaires, de la charité mystique, et bientôt dans l'humilité d'un socialisme tout agreste.

On peut suivre l'influence prépondérante de Rousseau dans la plupart des grandes œuvres du XIXe siècle : ainsi que Paul (2), René, Obermann, Olympio, Chatterton, Jocelyn, Frantz (3), François le Champi, le Médecin de Campagne, Frédéric Moreau, sont les fils discutables de ce Jean-Jacques qui pouvait bien mettre des enfants à l'hospice, car ils portaient sa ressemblance ineffaçable et ne devaient manquer d'être reconnus du public universel (4). Tous les romans pédagogiques semblent des transpositions de l'*Emile*, notamment *la Joie de vivre*, qui en est un spécimen naturaliste. Les Voyages en Icarie sont des suppléments populaires du *Contrat Social* autant que du *Télémaque*. Les peintres de l'Ecole de Barbizon ont tous senti Rousseau, s'il en est qui ne l'ont point lu. On illustrerait volontiers et décorativement une édition de Rousseau avec les reproduc-

gliger de se rappeler qu'elle était constamment présentée aux yeux des lecteurs de l'époque par les tableaux des Bougainville et des Cook et les illustrations admirables qu'on adjoignait en France à leurs œuvres dans des albums.

Sur Rousseau viennent d'être publiés, avec *le Romantisme français* de Pierre Lasserre, le *Rousseau* de M. Jules Lemaître, manifeste politique brillamment subjectif (C. Lévy éd.), auquel M. Georges Renard, professeur au Collège de France, répondit par *la Dernière croisade contre Jean-Jacques Rousseau* dans *la Grand Revue* du 10 avril 1907; M. Edouard Rod présenta excellemment les *Nouveaux aperçus sur Jean-Jacques Rousseau* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1907, les lecteurs du *Mercure* se souviennent enfin de l'article récent de M. Louis Dumur.

(1) Byron, qui a le plus agi sur les romantiques, a célébré avec un constant enthousiasme le génie de Rousseau notamment dans le troisième chant de *Childe Harold*. Cf. la thèse érudite de M. Estève, *Byron et le Romantisme français*, que vient d'éditer Hachette. — M. Lasserre écrit : « Rousseau est le Romantisme intégral. » M. Lemaître attribue exclusivement à Rousseau la fondation du romantisme individualiste sans voir que l'individualisme du Romantisme vient tout aussi bien de l'admiration de Bonaparte « sorti de peu », de tout le démocratisme de l'Empire et du culte de la liberté du XVIIIe siècle entier.

(2) De *Paul et Virginie*.

(3) Dans *la Coupe et les Lèvres*, d'Alfred de Musset.

(4) « J'avance hardiment que l'*Émile* a opéré une révolution complète dans l'Europe moderne et qu'il forme époque dans l'histoire des peuples. » Chateaubriand : *Essai sur les révolutions*.

tions des fresques de Puvis de Chavanes, *l'Eté* ou *l'Ave Picardia nutrix*. L'idéal esthétique socialiste (1) et l'idéal de bonheur du XIXe siècle se trouvent contenus dans Rousseau.

Mais encore l'influence de Rousseau, par cela même qu'elle a été considérable et s'est étendue sur la majorité des esprits, n'a pu manquer de devenir diffuse, ni même d'être faussée en bien des cas. On entend répéter communément, et confusément, que le propre de sa doctrine est de conseiller aux hommes le retour à la vie sauvage primitive (2). Rousseau a-t-il dit et voulu dire exactement cela ? Il importe de dégager et de préciser sa philosophie morale, de laquelle se sont nourris la pensée et les rêves d'un siècle, entre les autres humanitaire.

I

ROUSSEAU ET LE MONDE

Jean-Jacques est avant tout un rêveur, et il n'est point sans signification que les mots de « rêve » et de « rêveries » reviennent continuellement sous sa plume, qui conte ou qui discute. Son enfance flâna délicieusement aux pentes onduleuses ; sa jeunesse voyagea avec quelque insouciance de l'avenir dans les Gaules transalpine et cisalpine ; homme mûr, il souffrit d'être emprisonné dans les grandes villes, où la rumeur des gens étourdissait son imagination villageoise ; sa vieillesse ne sut trouver de distraction mélancolique que dans les « Rêveries d'un promeneur solitaire ». Son humeur de prisonnier et ses allures vagabondes de solitaire l'ont fait passer à tort pour un misanthrope : c'était seulement un homme inquiet et aigri qui s'attristait encore à retourner comme dans des insomnies ses songes ridiculisés par de faux amis. Jusqu'à l'époque la plus tourmentée de sa vie, où l'affolait le délire de la persécution, il se proclame non sans justesse *le plus sociable* et le plus aimant des hom-

(1) M. Faguet a étudié tout ce qui a passé de Rousseau dans le programme radical du XIXe siècle. *Grande Revue*, 1er nov. et 1er déc. 1897. — Rappelons comme définitif sur le côté socialisme la partie concernant Rousseau dans *le Socialisme au XVIIIe siècle*, d'A. Lichtenberger. Nous exposons ce qui a été développé comme rêverie sociale du bonheur par tous les artistes du XIXe siècle dans *l'Idéal du bonheur* qui paraîtra à la fin de l'année dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (Alcan éditeur).

(2) Sur l'influence de Rousseau, consulter particulièrement Emile Schmidt : *Richardson, Rousseau und Gœthe*, 1875. — Marc Monnier : *Jean-Jacques Rousseau jugé par les Genevois d'aujourdhui*, 1878. — Levy-Bruhl ; *L'Influence de Rousseau en Allemagne*, dans les « Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques ».

mes (1) : « J'aime *tous* les hommes... C'est parce que je les aime que je les fuis : je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas. » Et dans la même lettre à Malesherbes, où il professe sa philanthropie avec le désir éloquent d'être cru, il déclare courageusement quels sont ceux-là seuls qu'il déteste : « Je hais les grands ; je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse et tous leurs vices. »

Rien n'est plus net ni vrai. C'est ce qu'on appelle « le monde », le monde du xviiie siècle, qu'il abhorre, parce qu'il le redoute. Plus encore que la littérature en général, la conduite, les doctrines d'un grand homme, celles de ce philosophe qui devait révolutionner l'humanité s'expliquent par le milieu qui les détermina. On imagine aisément la stupeur et l'effarement d'un jeune suisse farouche et crédule tombant à Paris et débutant dans la société la plus impertinente. Le tout-Paris d'alors s'expose dans le « Bout du Banc », où les paradoxes contre Dieu et la pudeur s'enchevêtrent aux anecdotes grivoises dans un mêli-mêlo de concetti philosophiques. Les universitaires, dont la profession est d'écrire des thèses brillantes pour des soutenances solennelles comme des distributions de prix, ont admiré communément la philosophie et l'esprit des Encyclopédistes et de leurs « dames », célèbres épistolières : cela tient à ce qu'ils lisent par morceaux choisis leurs paradoxes et leurs correspondances ; mais les salons savants du xviiie siècle étaient aussi énervants que l'avaient pu être les séances des précieuses du xviie, que le seront ces comédies du Second Empire, dites étincelantes, où la finesse ni l'éloquence ne savent abdiquer une minute. Même chez d'Holbach les conversations intellectuelles échauffaient (2) ; et rien de plus étourdissant que la compagnie de Mme du Deffand réunissant chez elle de son aveu « des imbéciles qui ne débitent que des lieux communs, qui ne savent rien, qui ne sentent rien, quelques gens d'esprit pleins d'eux-mêmes, jaloux, envieux, méchants, qu'il faut haïr ou mépriser », parce qu'elle « aime mieux cela que d'être seule ». Sa misanthropie, dit M. Lucien Brunel, était

(1) *Rêveries*.

(2) Lire l'intéressant chapitre de M. Brunel, dans l'*Histoire de la littérature* de Petit de Julleville, sur les salons du xviiie siècle. — M. Jules Lemaître lui-même, dans son *Rousseau* (C. Lévy, 1907), définit, en lui appliquant le mot de snobisme, le milieu où arrive Rousseau ; c'est « le grand monde, s'il faut le dire, le plus voluptueux et le plus corrompu. »

plutôt irritée qu'apaisée par des crises d'affection impétueuse. Elle s'étourdissait par l'activité forcée que la conversation donne à l'esprit : « c'était une incurable malade », au milieu de dégénérés. Chez Lespinasse passionnée domine un esprit de coterie étroit, à motiver les épigrammes de Dorat, qui écrivit contre son salon la comédie *le Tartufe littéraire*. Une autre pecque, Mme Geoffrin, avait le prurit de réprimander, au point que Greuze voulut la peindre armée d'une férule. Duclos est celui qui, « dans un temps donné », peut montrer le plus d'esprit, et Raynal « répond comme un livre ». « Je veux, crie Diderot, que l'imagination soit un peu ébouriffée. » Extases et ironies, excès d'analyses et de subtilités, course au trait qu'assis au cercle de fauteuils on poursuit comme dans un jeu de furet : tous les mots sont profonds, ingénieux, épicés ; ils sont « épiés, soulignés, notés » ; on se moque avec admiration ; ce ne sont plus des personnes, ce sont des mots d'esprit : « on cite le trait avec la personne », dit sans moins d'étonnement une autre Suisse, Mme Necker. Bruyantes pantomimes dans ce monde d'abbés libertins et de philosophes malins, la plus livresque compagnie : on y répète des *lectures de société* où « celui qui lit est seul content, le reste ennuyé (1). » Les salons du temps, où les amies de d'Alembert et de Marmontel faisaient les élections académiques en se raillant de *Paul et Virginie*, ont gardé le nom de « Bureaux d'esprit ». Tels ainsi les voyait bien Jean-Jacques :

A ces gens oisifs dont Paris abonde, qui par désœuvrement se font les arbitres du beau qu'ils n'ont jamais senti, passent leur vie à s'occuper de musique sans l'aimer, de peinture sans s'y connaître, et prennent pour le goût des arts la vanité d'être encensé des flatteurs et de briller aux yeux des sots (2).

Et, tout entière, l'Europe elle-même, quel spectacle présentait-elle au montagnard qui, de sa vue perçante, la dominait des Alpes pacifiques ? l'Europe embrouillée de diplomatie de cardinaux et d'inextricables guerres de successions et de galanteries royales où les partis s'enchevêtraient comme dans des imbroglios de comédies machiavéliques, où les maréchaux de théâtre entraînaient aux camps les actrices, où l'on faisait cam-

(1) Mad. Necker.
(2) *Fragment biographique.*

pagne sur les plans de la Pompadour, où l'on s'amusait de honteuses défaites par des chansons sur les Soubise, où l'on traitait avec des bons mots: « Je fais la guerre en roi et non en marchand. »

L'Europe, tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, partout inondée de soldats, de comédiens, de filles publiques, de livres corrupteurss et de vices destructeurs, sentira tôt ou tard dans ses calamités le fruit *des nouvelles instructions*.

La société du XVIII[e] siècle, qui se croit supérieure, si spirituelle, si aimable, si intellectuelle, — si heureuse, ne saurait inspirer que du mépris au vrai philosophe et de la pitié au philanthrope. Elle s'aveugle de sa prétention. Le raffinement de la civilisation la pervertit en décadence. Rousseau dénonce cette décadence dans toutes ses œuvres et analyse dans ses divers discours et dialogues de quelle façon l'intelligence humaine s'est graduellement corrompue, les jugements se sont peu à peu viciés en préjugés : ce sont « les préjugés », « le progrès *mal entendu* des sociétés » qui font le malheur de l'humanité. Le mal vient de l'orgueil, de l'infatuation des civilisés qui, enivrés de leur supériorité, ont oublié leurs origines au lieu de s'y rattacher sans cesse dans le processus de leur évolution: et c'est une façon nouvelle d'expliquer le mythe d'Antée. Rousseau, qui est tenu pour paradoxal, a passé sa vie à moderniser les vérités les plus anciennes.

Entre tous, le préjugé de la richesse subjugue le monde qui, comme le dira Bernardin, substitue la morale financière à celle de l'Evangile. La fortune, dispensant du travail où se perfectionne le corps, empâte celui qui la possède, lui ôte avec l'activité, la souplesse, la santé, la force. Rousseau, comme plus tard son disciple George Sand dans ses nombreux romans, montre que le luxe est laid et engendre la laideur; les littératures et les arts, à leur tour, se corrompent dans les périodes de luxe et perdent avec la sobriété l'élégance et la svelte beauté. Rousseau est contre l'opulence par goût voluptueux même du plaisir qui ne s'achète pas (1), et qui n'est exquis que désintéressé : il faut savourer le plaisir pour le plaisir lui-même, pour ce qu'il a d'actif et non pour ce qu'il a de représentatif. Il n'en va pas autrement pour les villes que pour les individus :

(1) *Promenades.*

Le luxe nourrit 100 pauvres dans nos villes et en fait périr 100.000 dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes pour fournir à leurs superfluités est perdu pour la subsistance du laboureur ; et celui-ci n'a point d'habit précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité... Il faut des jus dans notre cuisine, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain (1).

Et enfin pour les Etats : la richesse, qui est une manière d'impérialisme, qui est l'impérialisme en puissance, porte en soi le germe de leur ruine ; et Rousseau proclame déjà ce que démontreront les économistes cent ans plus tard lorsqu'ils ont dénoncé les faiblesses, la vanité pernicieuse de l'impérialisme, en particulier M. Victor Bérard, avec ampleur, dans *l'Angleterre et l'Impérialisme* :

Je regarde les finances comme la graisse du corps politique, qui, s'engageant dans certains réseaux musculaires, surcharge le corps d'un embonpoint inutile et le rend plutôt lourd que fort. Je veux nourrir l'Etat d'un aliment plus salutaire, qui pourra se changer en fibres, en muscles, sans engorger les vaisseaux, qui donne de la vigueur et non de la grosseur aux membres et qui renforce le corps sans l'appesantir. (*Projet de constitution pour la Corse.*)

L'industrialisme, où les états les plus civilisés, jaloux d'accumuler les richesses, donnent à politique perdue, accroissant leur dette publique pour développer le chiffre de leurs affaires, est une aberration. Rousseau l'attaque avec la même chaleur que plus tard les Flaubert, les Bouilhet et les Leconte de Lisle, comme lui visionnaires de l'âge d'or (2). Les richesses minérales sont de fausses richesses auxquelles l'homme a recours quand, corrompu, il ne sait plus jouir des « vraies richesses », celles de la végétation : il va alors chercher au fond de la terre, aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels « qu'elle lui offrait d'elle-même quand *il savait en jouir* ».

Il s'enterre tout vivant... Là, des carrières, des gouffres, des for-

(1) Après Rousseau son disciple Bernardin, sapant la fortune dans son fondement moral même, déclare qu'il n'y a pas de moyens honnêtes de faire fortune.

(2) C'est ce thème qui a inspiré à Delacroix les pages éloquentes du *Journal* sur l'horreur des machines qui éloignait l'homme du sol, du labour, pages qu'il est curieux de rapprocher de passages presque identiques de Proudhon.

ges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée, et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface. (*Septième Promenade*.)

Voilà le thème même des romans socialistes de 1848, du *Péché de M. Antoine*, où s'inaugure une nouvelle esthétique diamétralement opposée à celle du XVIIe siècle, l'esthétique qui fonde la beauté sur la pauvreté, comme aussi le thème des méditations de la plupart des poètes et des peintres aux terres exotiques, sur les rives de Sorrente ou dans la forêt de Fontainebleau. Mais bien avant ces disciples éloignés, Bernardin, son disciple immédiat, apporte à la thèse de Rousseau quelques-uns de ses plus solides arguments, appuyés sur l'observation des mœurs des villes à l'époque, en faisant ressortir que le machinisme a ôté aux femmes presque tous les arts qui les faisaient vivre et les a condamnées à la prostitution.

Rousseau écrit également contre les sciences et les arts. Apercevons ici que surtout il s'inscrit contre les académies, « l'inutilité de ces beaux établissements », contre « leur bavardage » (1) et leur excessive érudition qui n'a d'autre but qu'elle-même et dont le poids écrase l'homme (2) et contre l'influence des bas-bleus sur les gens de lettres et de sciences (3). « L'art » est devenu la systématisation des talents et des plaisirs, on l'a codifié en maximes et préceptes qui entravent toute imagination et anémient la sensibilité, il n'est plus qu'« artifice », et la poésie du siècle, en particulier la tragédie, où il excepte seulement Voltaire, reste dans nos bibliothèques pour lui donner raison. L'art est aussi cosmétiqué que les modes et la beauté parisiennes (4). Et il est exclusivement aristocratique : il n'attaque point la littérature, mais son étroitesse, et

(1) Il attaque particulièrement les académiciens La Motte et Abbé Terrasson sur leurs querelles littéraires au sujet des Anciens et des Modernes.

(2) « Les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges, et très sûrement il y a plus d'erreur dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons. » *Emile*.

(3) « Les auteurs qui consultent les savants sur leurs ouvrages sont toujours sûrs d'être mal conseillés. » *Emile*, IV.

(4) Cf. *Julie*, p. 227.

nul n'a mieux désigné la » superfluité », l'inutilité pour la nation de notre théâtre classique : « Ne dirait-on pas (à propos de Racine) que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des rois?... Il y a dans Paris cinq ou six cent mille âmes dont il n'est jamais question sur la scène... Le peuple, toujours singe et imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier et devenir plus fous encore qu'eux en les imitant. » On le sait, cette manière de voir devait être reprise fréquemment et aggravée par maints inspecteurs d'académie, comme les Lamartine devaient s'approprier et développer son jugement sur La Fontaine.

Voyons encore que surtout il s'inscrit contre les erreurs et l'arrogance des beaux esprits et des beaux savants de son temps, pour la plupart gens du bel air dont l'autorité tend au despotisme : et notre XIXe siècle, le siècle de la Science entre tous, a dû confesser, avec Renan, qui avait cependant commencé par préconiser le gouvernement de l'aristocratie intellectuelle, que rien ne pouvait être plus dangereux : il deviendrait tôt le despotisme des académies dont un si grand nombre infirment déjà la valeur et l'infaillibilité, dont les abus d'autorité, imités de ceux de l'Eglise, appellent déjà leur Renan et l'auraient suscité, si le rôle tenu pendant l'Affaire Dreyfus ne leur avait concilié bien des intellectuels indépendants.

C'est de ce point de vue qu'il faut lire le célèbre *Discours sur les Sciences et les Arts*, et en prenant garde que ce qu'il appelle la Science est bien souvent ce que nous appelons métaphysique (1) : « le fruit défendu de la science (2). » C'est bien en donnant un tel sens à ce mot qu'il faut relire de telles lignes : « La science, toute belle, toute sublime qu'elle est, *n'est point faite pour l'homme*, il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passion dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage », que les lignes sui-

(1) Chateaubriand l'a bien interprété ainsi dans son *Essai sur les révolutions*, où il s'avère disciple scrupuleux de Rousseau quand il y attaque comme sophistes les Encyclopédistes et « cet esprit métaphysique inutile aux hommes, qui a perdu notre siècle ».

(2) Chamfort, lui, écrivait : « C'est une belle allégorie dans la Bible que cet arbre de la science du Bien et du Mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte de l'illusion amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche les hommes ? ».

vantes précisent encore : « L'étude de l'univers devrait élever l'homme à son créateur, je le sais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. *Le philosophe*, qui se flatte de pénétrer *dans les secrets* de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle.» Et le procès fait par Rousseau à « notre vaine curiosité » est assez exactement celui que les positivistes modernes, de Comte à Félix le Dantec, instruisent contre la métaphysique.

Ne serait-ce point en faveur de la science que Rousseau attaque la philosophie ? « Ne verra-ton jamais, dit-il, renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêlaient point *de philosophie*, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore, épris d'un ardent désir *de savoir*, entreprenaient les plus grand voyages uniquement pour s'instruire (1)?» Aujourd'hui on généralise sans avoir observé : c'est la métaphysique des gens de cabinet que les voyageurs comme Bernardin de Saint-Pierre ou Bory de Saint-Vincent se prendront vivement à railler. Le pieux auditeur de Jean-Jacques, Bernardin, qui a précisément fait ce que son maître conseillait aux philosophes de son temps en se prononçant dans les mêmes termes que lui contre « la science », précise dans quel sens il l'entreprenait : il attaque la science vaine, orgueilleuse, babillarde ; « il n'en est pas de même de la science de la nature; plus on étudie ses ouvrages, plus on trouve de raison de les admirer... Si j'ai combattu nos sciences naturelles, ce n'est que du côté *systématique*, je leur rends justice du côté de l'observation... Je ne connais rien de plus estimable après l'homme vertueux que l'homme savant... Les sciences ont fait la consolation de ma vie ». Il combat les systèmes : « Cette fureur de *généraliser* nous a fait produire dans tous les genres un nombre infini de maximes, de sentences et d'apanages qui se contredisent sans cesse. » C'est pourquoi « nos bibliothèques renferment aujourd'hui plus d'erreurs que de lumières. » Et il cite de curieuses erreurs de la science officielle : « Au XVIIe siècle, on expliquait tout par la philosophie corpusculaire... on ne parle seulement pas aujourd'hui d'une foule de savants et d'illustres que l'Europe comblait alors d'éloges... Nous disions le siècle

(1) Notes de *l'Inégalité*. — Il admire les vrais savants de son époque, entre tous Buffon, « un philosophe dont je cite souvent le livre et dont les grandes vues m'instruisent encore plus souvent ». *Emile*, II.

dernier que la terre était allongée aux pôles, aujourd'hui qu'elle est aplatie. » Que valent des savants qui sont avant tout des courtisans? « Lorsque les académies élisent leurs propres membres, elles deviennent des aristocraties très nuisibles à la république des sciences et des lettres. Comme on ne peut y être admis qu'en faisant la cour à ses chefs, il faut s'astreindre à leurs systèmes. » Il complète ses critiques de la science académique par une attaque véhémente contre la vénalité des hommes qui la représentent, vénalité qu'il a poursuivie dans toutes les professions et qui infecte le corps savant lui-même d'avant la Révolution. Au reste, s'il faut encore trouver des excuses à Rousseau et à Bernardin, on comprendra mieux leur attitude vis-à-vis la science et les savants en se rappelant ce qu'un Cuvier a dit contre les sciences du XVIII[e] siècle et les incrédulités pseudo-scientifiques des Encyclopédistes, tandis qu'un Théodore Fontane dénonçait « la banqueroute des superstitions scientifiques (1)».

Sans doute, d'après de nombreux textes, Rousseau semble s'avancer sur le même terrain que les philosophes catholiques de notre temps lorsqu'ils prêchent la faillite de la science : « La science s'étend et la foi s'anéantit ; nous sommes tous devenus docteurs et nous avons cessé d'être chrétiens. Sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. » Certes Rousseau est chrétien, mais il n'est point catholique, et c'est contre le catholicisme qu'il dirige, indirectement, sa théorie protestante contre l'orgueil scientifique, prévenant par la même occasion ses concitoyens d'éviter que le protestantisme tombe, par l'intermédiaire de la science académique, dans l'erreur catholique : l'orgueil, l'orgueil intellectuel (2).

Rousseau, qui ne s'insurge pas contre la science elle-même (3), et écrit l'éloge de la science universelle et com-

(1) Critiquant l'instruction forcée qui a créé un éclat de demi-lumières et le service militaire obligatoire qui a organisé les masses sauvages en bataillons socialistes, Fontane écrivait : « Rousseau avait raison qui, dès 1750, écrivait que ce n'est point par les arts et les sciences qu'on gouverne les hommes. »

(2) « Il est dans le fond, avant et après tout, un protestant chez qui le protestantisme a prématurément produit ses extrêmes conséquences. » (Jules Lemaître.) Carlyle, dans le pamphlet *Jésuitisme*, a fait valoir que Rousseau représente une forme nouvelle de protestantisme après Luther.

(3) De même, il semble, dans maints passages de *l'Inégalité* ou des *Rêveries et Dialogues*, n'avoir sur la médecine que les opinions contraires de l'auteur des *Mor-*

mune, veut que, pour s'élever, elle s'affranchisse des préjugés de temps et de lieu par lesquels les savants contemporains, courtisans des rois, l'affaiblissent souvent (1). Il se plaint que les études modernes tendent de plus en plus à spécialiser les hommes qui perdent ainsi leur humanité, c'est-à-dire l'intégralité et l'harmonie des facultés diverses. On fabrique des soldats, des savants, des prêtres ou des fonctionnaires, il n'y a plus d'hommes ; « nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, etc. : nous n'avons plus de citoyens. » Au milieu du XVIII[e] siècle anarchiste et cosmopolite, Rousseau est celui qui a réveillé ou plus justement créé à nouveau le sens du devoir civique, substratum d'humanisme, dont on avait perdu jusqu'à la notion, dont, tout au moins, « les Français avaient dénaturé l'idée » ; et en cela il s'atteste bien le maître des hommes et des foules de la Révolution française.

Nul, enfin, n'a contribué davantage à instaurer le sentiment de la patrie, à la définir, avec précision et force, à en montrer la beauté et la nécessité, avec puissance et variété, à la rendre sensible non seulement à la raison politique, mais au cœur et même aux sens, à la rendre donc visible, comme les allégories les plus populaires, en y synthétisant les instincts les plus naturels de devoir et les images les plus esthétiques du pays (2).

D'autres, après lui, élargiront cette synthèse en y faisant entrer les émotions intellectuelles et artistiques dont les auteurs de notre race ont enthousiasmé et comme dilaté notre âme : il reste avec Michelet — son disciple — celui qui a écrit les pages dont se peut nourrir le plus substantiellement le patriotisme français. Et il y a même, en une certaine mesure, du nationalisme dans son sentiment de la patrie, et ce seront seulement Victor Hugo et les hommes de 1848 qui reprendront l'esprit de la Convention pour donner au patriotisme français son expansion humanitaire et y inscrire au premier chef le devoir de libérer l'Europe. Patriotisme reste pour Jean-Jacques, qui est avant tout pédagogue, presque syno-

ticoles, mais ses diatribes s'exercent seulement contre les apothicaires de son temps.

(1) Son disciple Bernardin donnera à ce sujet une solide documentation.

(2) Rousseau réagit de la sorte contre l'antipatriotisme de l'auteur de *la Pucelle*. Son disciple Bernardin proposera un poème national sur Jeanne d'Arc.

nyme de civisme, d'éducation civique : il l'analyse lorsqu'il plaint par-dessus tout les enfants modernes de n'en recevoir aucune notion : « Ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille. » Le patriotisme est la substance de l'éducation et *de l'individualité* même, car, pour cet individualiste autant que plus tard pour les Maurice Barrès, l'individualité ne peut prendre conscience et se fortifier que dans le culte de l'état, du pays — auquel il donne généralement l'étendue d'une province (1), — dans le commerce respectueux de ses proches et la contemplation des paysages au milieu desquels il naquit. Il n'est pas homme celui qui n'est point patriote ; et c'est pourquoi Jean-Jacques méprise et plaint avec une si chaleureuse éloquence les sujets du roi Louis XV.

Bernardin, nourri de Rousseau et plus près que lui des années où la France aura à défendre contre les tyrannies étrangères son territoire, sa liberté de pensée et de politique sociale et son patrimoine moral, fut incité par l'intuition des nécessités prochaines à développer avec vigueur et ampleur ses leçons sur le patriotisme. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de publier le manuel de patriotisme où s'explicitent à l'expérience de l'officier français que fut Bernardin les idées patriarcales de Rousseau ; notons seulement qu'il a fait du sentiment patriotique, où l'âme prend sa plénitude et sa force d'expansion, une condition essentielle pour le goût du bonheur et la capacité d'en jouir. Aussi le patriotisme doit-il être à la base de l'éducation, Bernardin l'a montré dans des pages austères et lumineuses déroulées en fresques analogues au *Ludus pro patria* de Puvis de Chavannes :

Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerais à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerais une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts ; ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments ; ils apprendraient... à passer une rivière à la nage.

Rousseau nous ramène à l'antiquité pour nous apprendre le patriotisme ; par un second stade, Bernardin veut que, par

(1) « Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine », dit Rousseau ; — « en Lorraine », dit Barrès : c'est le provincialisme.

28

le patriotisme, nous sachions désormais nous admirer et goûter en réalité dans la France tout ce que les lettrés admirent dans la Grèce et sa littérature. L'hellénisme ne détourne pas le citoyen de prendre conscience des qualités de sa race, comme la dénoncera l'auteur du *Voyage à Sparte* (1906) : il est au contraire un stimulant et un professeur de patriotisme français. C'est encore lui qui suscite le provincialisme, l'admiration respective des pays de France et de leurs mœurs locales, le goût du terroir, le sens de la beauté particulière de la Normande ou de la Cauchoise. Le patriotisme s'affine et s'approfondit de poésie idylique : dans son patriotisme poétique, Bernardin fait la synthèse du civisme de Rousseau et du patriotisme villageois des Français de la Renaissance, Ronsard et du Bellay.

II

LES RÉFORMES

Selon l'évangile de Rousseau, pour rendre la dignité, la beauté et le bonheur aux Français, ses lecteurs, il faut la liberté, le communisme, la renaissance de l'agriculture, la vie dans la campagne.

Il est inutile d'exposer ici ses théories libertaires, il suffit de délimiter quelle liberté il réclame : « Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas. » (*Sixième Promenade.*) Le communisme lui semble indispensable au bonheur humain : « Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant les fossés, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; *vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne.* » A quoi Bernardin d'ajouter : « Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. » « La terre appartient non à celui qui s'en empare, mais à celui qui la cultive. » (*Vœux d'un solitaire.*) Et Rétif de la Bretonne de décrire des régimes d'utopie communiste. Ce n'est point un communisme indécis : « Tout homme a naturellement droit à tout ce qui lui est nécessaire, mais l'acte qui le rend propriétaire de quelque bien l'exclut de tout le reste. » (*Contrat social*, I, IX.) Dans de pareilles conditions, ce n'est pas le droit à la paresse, mais le droit au

travail, sans lequel il n'y a pas de joie. « Le travail du corps charme les soucis de l'âme ; il en fixe l'inquiétude naturelle ; il fait fleurir parmi les peuples la santé, le patriotisme, la religion et le bonheur. » Rousseau montre la beauté humaine, sociale, du travail, avec la foi même du Zola de *Travail*. Et son horreur de la métaphysique n'était-elle point culte de l'activité, ainsi qu'il apparaît dans ces lignes essentielles de Bernardin sur lui : « *J'avais lu dans ses immortels écrits que l'homme est fait pour travailler et non pour méditer.* » On verra chez Bernardin que ce communisme ne fut point pure théorie et abstraction, mais inspiré par la situation particulière de l'agriculture en France à une époque précise.

On a toujours insisté sur Rousseau libertaire et communiste ; il ne semble point qu'on ait fait ressortir à quel point il a préconisé non tant ce célèbre retour à la nature qu'on a toujours montré assez vague, fumeux et utopiste, mais le retour à l'agriculture qui, en en donnant une idée beaucoup plus nette, confère une valeur pratique de visée contemporaine à ce « retour à la nature ». Toujours sous l'inspiration des antiques (1), — ne lisant plus les écrivains de Rome avec la préoccupation d'un Bembo de restaurer le style cérémonieux, mais trouvant dans Tacite, dans Pline et dans Varron les citations les plus fructueuses sur la suprématie des Agriculteurs dans la grandeur de Rome, — il voudrait qu'à la Renaissance purement littéraire du XVIe siècle succédât une autre Renaissance, celle de l'Agriculture, où nos ancêtres savaient trouver le bonheur et la paix. « L'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. » Tout doit être subordonné à l'agriculture, pose-t-il dans son projet de constitution pour les Corses. Et, somme toute, dans ses discours, Rousseau n'a fait que reprendre à sa façon la fameuse querelle des Anciens et des Modernes dont le XVIIe siècle avait été agité, en lui donnant une envergure ethnologique et une portée sociale.

Retour à la nature, soit ; mais la nature, c'est d'une part les montagnes, et, d'autre part, les champs : les montagnes telles

(1) Parmi les modernes, en dehors de Fénelon, d'Urfé a fortement agi sur son enfance : *l'Astrée* prêcha à la façon de son époque le retour à la campagne et plut au siècle par les tableaux de la paix à la campagne après tant de guerres civiles : c'est un roman de bonheur.

qu'elles sont *de nos jours* et qu'il les décrit dans *Julie*, les champs tels qu'ils se présentent à ses yeux quand il traverse la France, négligés et à moitié abandonnés (1).

Rousseau ne propose nullement de rétrograder à la vie sauvage, mais de défricher les plaines en jachère. Si jusque dans sa vieillesse il détournait les paysans de Montmorency d'envoyer leurs enfants se corrompre à la ville, c'est par les mêmes conceptions sociales qui nous font reprocher aujourd'hui à l'école primaire et à l'armée de détacher les enfants de paysans de la profession de laboureurs et d'en faire des domestiques ou des déclassés, c'est par les mêmes visions qui suscitent contre *les Villes tentaculaires* les conférences d'un Vandervelde et les poèmes véhéments d'un Verhaeren.

Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine ; — ce sont les grandes cités qui épuisent un Etat et font sa faiblesse... c'est la campagne qui constitue le pays et c'est le peuple de la campagne qui compose la nation... — Un des exemples que les bons doivent donner aux autres est celui de la vie patriarcale et champêtre, la première vie de l'homme, la plus paisible, la plus naturelle et la plus douce à qui n'a pas le cœur corrompu. (*Emile.*)

Dans *l'Inégalité*, Rousseau fixe l'époque de la décadence des peuples au moment où « on méprisa l'agriculture ». « Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres, mais s'il n'y avait point de luxe il n'y aurait point de pauvres. Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture était en honneur, il n'y avait ni misère ni oisiveté, et il y avait beaucoup moins de vices. » Et non seulement au cours de *la Nouvelle Héloïse*, mais dans la préface où il a naturellement voulu mettre en vedette les idées qui le préoccupaient le plus et les plus combatives, il déplore en premier lieu que l'agriculture soit délaissée et les paysans attirés aux faubourgs. Quand on parle de l'hostilité de Rousseau pour les lettres et pour les arts, il faut y voir non une boutade de misanthrope, mais la préoccupation économi-

(1) C'est précisément ce que ne veut envisager M. Jules Lemaitre dans son plaidoyer enthousiaste contre Rousseau. Rousseau tenait un compte assez exact de la réalité de son temps. Notamment M. Lemaître écrit : « Rousseau ne s'avise pas que la corruption n'atteint que le monde très restreint où il vivait, que dix-huit millions de paysans ou d'artisans échappaient presque totalement à cette corruption» (éd. C. Levy, p. 84). Il s'en avisait, mais il tenait que ce petit monde était l'élite dirigeante et qu'il importait précisément de lui faire comprendre la valeur morale des paysans et artisans.

que d'un contemporain de Turgot : s'il invective les romans, c'est parce qu'ils ne semblent faits que pour rebuter les paysans de leur état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le leur rend méprisable.

Ces livres qui pourraient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires : voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne : voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le mariage des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

Le grand mal de l'époque, — de l'époque, car Rousseau n'est point un moraliste métaphysicien, mais avant tout, un observateur qui cherche les remèdes aux misères *qu'il voit* — c'est qu'on veut vivre dans les villes.

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyens, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes. Selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain : le peuple de la campagne est nul à leurs yeux ; à les entendre, on croirait qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners.

... Ainsi les préjugés et l'opinion, renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncellent, entassent les habitants de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche et désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations.

Et loin de mépriser radicalement toute littérature, il estime qu'il faut remédier au mal par des romans, mais par des romans qui se proposent de :

Ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale et simple ; les guérir des fantaisies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaisirs ; leur faire aimer la solitude et la paix ; les tenir à quelque distance les uns des autres ; et au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts.

Il ne convient point de parler à propos de Rousseau de son

amour de la nature et de sa méfiance de la société sans prendre connaissance que, pour lui, « la nature » ce sont les champs et que « la société » ce sont les grandes villes. « Mon objet, dit Saint-Preux allant à Paris,est de connaître l'homme... Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars et presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer *entassé par multitudes* dans les mêmes lieux, et je commencerai à juger *par là* des vrais effets de *la société*. »

L'éloge de l'agriculture, pour n'avoir point requis la verve des encyclopédistes, est toutefois le fondement de toutes les œuvres créatrices du XVIIIe siècle. Si,avec la majorité des écrivains de ce siècle, Bernardin admire autant que Rousseau et par-dessus tous « le divin Fénelon », c'est parce qu' « il a fait une révolution en Europe en apprenant à ses rois que leur gloire consistait dans le bonheur des hommes et le bonheur des hommes dans les travaux de l'agriculture ». Alors il s'écrie : « On doit délivrer de toute flétrissure l'agriculture, le plus noble des arts et le seul dont toutes les fonctions conviennent à la vertu. » Et son enthousiasme lui suggère une idée féconde, que la République a réalisée, mais dont elle n'a encore su tirer tout le bienfait, puisqu'elle place à ce poste ses ministrables les moins spécialisés, celle de la création d'un ministère de l'agriculture : la royauté n'y avait point songé alors qu'elle multipliait les charges ; la raison en était, selon lui,« dans le mépris qu'on fait en France des paysans », et il en énuméra avec science les dangers.

Envisageant alors ensemble la misère de la France et la pénurie de l'agriculture, il concentre toutes ses idées de réforme non point, comme les autres publicistes, en des projets de mesures urbaines politiques, mais en une conception de mesure agraire sociale. Dans l'état d'esprit même où se contiendront les législateurs de la Révolution,il restera en dehors des principes radicaux, de tout collectivisme codifié, et proposera seulement des mesures approximatives, une sorte de « loi du maximum » pour la propriété agricole : il ne demande nullement le partage égalitaire,mais la limitation de la trop grande propriété :

Je me suis étonné bien des fois qu'il n'y eût point en France de loi qui mît *des bornes* aux grandes propriétés... « Les grands parcs et les grands domaines, dit Pline, ont ruiné notre Italie et les pro-

vinces que les Romains ont conquises. »... Les grandes propriétés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout et à ceux qui n'ont rien... Elles sont les causes principales de la multitude des pauvres qu'il y a dans le royaume... Les grandes propriétés *en terres* sont encore plus nuisibles que celles en argent et en emplois, parce qu'elles ôtent à la fois aux autres citoyens le patriotisme social et le naturel... Nous l'avons dit, les petites propriétés doublent et quadruplent dans un pays les récoltes et les cultivateurs. Au contraire, les grandes propriétés changent un pays en vastes solitudes. Elles font naître chez les riches laboureurs l'amour du faste des villes et le dégoût des occupations champêtres. (*Etudes.*)

C'est seulement par la multiplication de la petite propriété que l'agriculture, dirigée par un office national, « produira tous ses avantages ». Et c'est par sa prospérité seule que la France sera sauvée de la banqueroute qu'avouent tous les ministres :

C'est dans l'agriculture principalement que la France doit chercher les principaux moyens de subsistance pour son peuple. D'ailleurs, l'agriculture conserve les mœurs et la religion. Elle rend les mariages faciles, nécessaires et heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfants qu'elle emploie, dès qu'ils savent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre ou à garder les troupeaux.

Cet « utopiste » d'économie politique, qui fut aussi le romancier de l'Arcadie, pourrait passer pour avoir longuement rêvé devant ces toiles du Poussin où le char de l'Etat est un chariot campagnard qui emporte les nymphes avec les gerbes. Chez lui, la morale, naturellement, par la grâce de la création, fleurit en visions idylliques, aussi fraîches, dorées et rubescentes que les coquelicots dans les moissons de sa Normandie; elle est la fleur de l'innocente fécondité. Tandis que sa pensée médite sur les maux du royaume, son œil se souvient, voit : les réminiscences imagées de sa vie agreste se développent et s'enguirlandent volubilement à ses pages. Son imagination hyménéale et prolifique sans épuisement se plaît aux tableaux de la fertilité où une nature luxuriante entremêle ses pousses dans un désordre pacifique et suspend les fruits les plus juteux aux branches encore délicatement fleuries.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts agréables avec la vie humaine. Il connaît à leurs ombres les heures du jour, à leurs accroissements les rapides saisons; et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Il ne craint point, comme

dans les villes, un hymen infidèle ou une postérité trop nombreuse. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge, il rassemble ses parents, il invite ses voisins, et dès l'aurore il entre avec eux, la faucille à la main, dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler et ses enfants danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots : leurs jeux lui rappellent ceux de son premier âge, et la mémoire de ses vertueux ancêtres, qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il y ait un Dieu à la vue de ses moissons ; et aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir, il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

(*Etudes de la nature*, livre II.)

Comme de vignettes, *son livre* se parsème de touchantes et décoratives visions de l'humanité aux champs :

Quand les familles qui cultivent ce lieu enchanté sont dispersées avec leurs enfants dans ses fonceaux ou sur ses croupes, et que l'on entend au loin la voix d'une jeune fille qui chante sans qu'on l'aperçoive, ou qu'on voit un jeune homme monté sur un pommier, avec son panier et son échelle, qui regarde çà et là et prête l'oreille, comme un autre Vertumne, il n'y a point de parc avec ses statues, ses marbres et ses bronzes, qui lui soit comparable.

Les dates l'indiquent bien exactement : c'est entre Poussin et Puvis. Ces gracieux morceaux ne sont point de simples hors-d'œuvre dont s'émaille printanièrement le texte grave du philosophe botaniste. L'imagination bucolique et la méditation économique collaborent fraternellement à l'œuvre qu'il a voulue plus complexe pour qu'elle fût plus efficace. Et le roman viendra tout naturellement bientôt reprendre la leçon pour le grand public qu'il faut persuader par le charme. *Paul et Virginie* n'est pas seulement un épisode pédagogique, mais un petit évangile sur l'agriculture, la Profession de Foi d'un apôtre Normand. Paul cultive le sol, laboureur et jardinier ; le jeune homme et la jeune fille aiment les arbres et la plante utile autant que les fleurs : ceux-là sont la substance de leur félicité. Les deux familles, la noblesse, le peuple, vivent de leur seul travail et de leur industrie agrestes. Pas de propriété ; l'égalité frugale ; la seule connaissance de la nature qui tend généreusement ses fruits à leur riante, mais attentive ignorance. Le Bonheur est une pastorale.

(*A suivre.*) MARIUS-ARY LEBLOND.

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite* [1])

—

III

LA MUSE DE LA PATRIE

J'ai dit que le principal défaut de l'école poétique de 1823-1824 fut de n'avoir pas eu, à proprement parler, un véritable chef, comme celle de 1550. Cependant elle offre, sous le rapport des doctrines, plus d'un point de ressemblance avec la Pléiade. Le premier qui nous frappe tient à l'étude des langues étrangères. La Pléiade avait pillé les grands poètes de l'Italie, depuis Pétrarque jusqu'à Bembe. *La Muse française* emprunta largement aux grands poètes de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre contemporaines. Elle rompit, comme l'autre, avec la poésie légère et érotique. Parny fut mis au ban de la société littéraire, comme l'avait été jadis Clément Marot. Elle introduisit, comme l'avait fait son aînée, l'individualisme et le platonisme dans les choses de l'amour et travailla, à son exemple, sinon à la défense, du moins à *l'illustration de la langue française*. Enfin, selon le mot de Casimir Delavigne, elle eut « des chants pour toutes les gloires, des larmes pour tous les malheurs » de la France. Ronsard, Joachim du Bellay, Baïf et leurs camarades avaient chanté tous les grands événements des règnes de Henri II, de François II, de Charles IX. Les poètes romantiques, de 1820 à 1825, tels que Charles Loyson, Lamartine, Soumet, Guiraud, Victor Hugo, Guttinguer, etc., célébrèrent à l'envi le retour des Bourbons, la mort du duc de Berry, la naissance du duc de Bordeaux, la mort de Louis XVIII, le sacre de Charles X, etc., et tous applaudirent la poètesse de leur clan qui se flattait d'incarner la Muse de la Patrie.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 259 et 261.

Quoiqu'elle n'ait pris ce titre qu'en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, Delphine Gay aurait pu le prendre dès 1823, sans porter ombrage aux femmes-poètes de *la Muse française* à qui les amis et disciples de Soumet avaient « pardonné leur gloire », car Mmes Dufrenoy, Tastu et Desbordes-Valmore ne cultivaient guère que l'élégie, et les poèmes de Delphine sur *la Mort de Napoléon* et *la Peste de Barcelone* lui avaient déjà fait, au regard de quelques-uns, la figure héroïque que lui fit aux yeux de tous son poème de *la Vision*. Je dois dire que sa mère y avait contribué pour une bonne part. Depuis que Delphine avait été mentionnée par l'Académie française, Sophie Gay l'appelait couramment la Muse, et tel était son prestige à vingt ans qu'Emile Deschamps se consolait des vers de Latouche avec ceux qu'elle devait lui donner au mois de novembre 1823 (1).

Comment, d'ailleurs, en aurait-il été autrement avec les dons merveilleux dont le ciel l'avait comblée ? Partout où elle se montrait, un murmure d'admiration s'élevait devant elle : on eût dit Apollon sous l'écharpe d'une de ses filles, et toutes les bouches répétaient son vers fameux :

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée !

Mais elle était plus admirée qu'aimée, et dans la foule des jeunes poètes qui tournaient autour d'elle je ne vois guère qu'Alfred de Vigny — « l'ange de l'adultère », comme le nommait Sophie — qui l'ait aimée au point de l'épouser si on l'avait laissé faire.

Quant à son talent, il paraissait, dit Sainte-Beuve, « devoir être un mélange de vigueur masculine avec une sensibilité de *femme du monde*, plus affecté des choses de la société que des spectacles de la nature ; plus nerveux que tendre, plus douloureux que mélancolique : le tout marchant de concert avec beaucoup d'esprit réel, sans prétention, et se manifestant sous une forme de versification pure et correcte, savante même, et assez neuve alors. Soumet paraissait être son modèle. »

Mais le miracle, c'est que Delphine réussit toute jeune à faire sur son nom l'accord des Classiques et des Romantiques.

Le 15 mars 1824, Auger, le pourfendeur officiel du Romantisme, lui écrivait :

(1) Fragments de son poème de *Magdeleine*.

« Mademoiselle,

« Je suis infiniment sensible à l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre recueil (1). J'avais déjà lu vos vers, et je les avais admirés. Ils n'ont pas besoin du charme que leur prêtent votre jeunesse, votre beauté, et votre voix si touchante. Permettez un conseil à mon âge et au vif intérêt que doivent vous porter tous ceux à qui les lettres sont chères. Vos sentiments sont vrais, vos expressions justes et naturelles; rien dans vos vers ne sent l'apprêt ni l'effort; une Muse semble vous dicter des chants purs et faciles, naïfs et touchants. Ne souffrez pas que les heureux dons de votre imagination et de votre sensibilité soient pervertis par je ne sais quelle fée à la mode qui fait prendre à ceux qu'elle touche de sa baguette la bizarrerie pour l'originalité, l'obscurité pour la profondeur, la niaiserie pour le sentiment, le prosaïsme pour la simplicité et le barbarisme pour le génie du style. Restez ce que vous êtes, Mademoiselle, et les esprits justes s'unissent aux âmes sensibles pour applaudir à vos triomphes.

« Je suis avec un profond respect, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

« AUGER (2). »

Auger préludait dans cette lettre à son fameux discours.

A la même époque, Daru adressait ce petit billet complimenteur à Delphine :

« Mademoiselle,

« J'ai lu deux fois depuis hier le nouveau recueil de poésie que vous avez eu la bonté de m'adresser. Partout un goût

(1) *Les Essais poétiques.*

(2) Lettre inédite communiquée comme les suivantes par Mme Léonce Détroyat. — Quant parurent *les Nouveaux Essais poétiques* de Delphine, Auger écrivait encore à Sophie Gay.

« Paris, le 31 janvier 1826.

« Madame,

« Mademoiselle votre fille m'a fait l'honneur de m'envoyer ce qu'elle appelle trop modestement ses *Nouveaux Essais poétiques* : ces essais-là sont des modèles achevés de sentiment, de poésie, de grâce. J'admire toujours comme, au milieu de ces risibles déviations du bon sens et du bon goût, qu'on voudrait nous donner pour d'admirables découvertes du génie, elle conserve tous les heureux dons de son heureux naturel, la vérité dans la pensée, la justesse dans l'expression, la hardiesse sans témérité, l'originalité sans bizarrerie et l'abandon sans négligence. La comparaison d'Aréthuse semble avoir été faite pour elle. Oserai-je vous prier, Madame, de vouloir bien offrir à Mademoiselle votre fille l'hommage de ma reconnaissance et de mon admiration et d'agréer en même temps l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« L.-S. AUGER (*a*). »

(*a*) Lettre inédite.

exquis, les sentiments les plus délicats et une richesse de poésie qui ne doit rien aux innovations hasardées. Vous êtes le soutien de l'ancienne école, quoique vous eussiez le droit d'en créer une ; mais c'est que cette ancienne école est la bonne, la seule qui soit fondée sur la raison et que vous ne pouvez pas être d'un autre parti que de celui de la vérité. En fait d'opinions, comme en fait de sentiments, les esprits supérieurs ne sont pas, autant que l'on le croirait, les maîtres de se ranger du côté qui les appelle... (1) »

J'aime mieux la fin que le milieu de ce billet, car, s'il est vrai que la nature, l'éducation ou l'intérêt empêchent souvent les maîtres d'adopter telle ou telle forme, en art et en littérature, il est faux que la vérité soit d'aucun parti. La vérité n'est ni orthodoxe ni hétérodoxe, elle est la vérité toute nue, et nul ne peut se flatter de la posséder tout entière ! Pascal disait qu'elle change suivant les lieux, elle change aussi avec le temps et l'opinion. Ce qui était honni, vilipendé, condamné il y a cent ans, est accepté de presque tous aujourd'hui, et le Romantisme est devenu classique à son tour, dans ses belles parties tout au moins.

Un peu plus tard, le 27 décembre 1825, Daru écrivait encore à Delphine :

« Mademoiselle,

« Je me suis présenté pour vous rendre grâce de votre nouveau bienfait. C'en est véritablement un pour les amis de la bonne littérature que la publication de beaux vers qui en promettent d'autres. Vous ne vous doutez pas combien il y a d'observation, d'études à faire sur vos poésies pour qui serait digne d'en profiter ; par exemple, la marche de votre composition est toujours simple ; vous ne conduisez point le lecteur par saccades, à travers des nuages ; à chaque pas il trouve des grâces naturelles et cependant inattendues, point d'affectation, point d'ornements fastueux : on dirait que c'est à votre toilette que vous avez appris votre poétique.

« Comme il faut bon gré mal gré payer un tribut à la mode, vous ajoutez à vos tableaux d'histoire quelques détails qui peut-être appartiennent aux tableaux de genre : vous vous amusez à peindre des cloîtres, des églises, des vitraux. Il n'y

(1) Lettre inédite.

a pas grand mal ; c'est comme lorsque vous mettez autour de votre bras un bijou de forme gothique ; vous y enchâssez de beaux diamants.

« Je me mets à vos pieds pour vous remercier du bon exemple que vous nous donnez à tous, en repoussant ces innovations barbares que l'on cherche à introduire dans le langage : ce n'est pas lorsqu'on a des pensées fortes à exprimer qu'on court après les expressions vagues et fausses. Votre romantique, si romantique il y a, est du classique.

« Je vous prie de recevoir et de faire agréer à madame votre mère l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, votre humble et très obéissant serviteur.

« DARU (1). »

Véritablement on ne pouvait mieux dire, et les plus difficiles n'auraient rien trouvé à reprendre dans cette lettre. Il n'en allait pas de même de celle que M. de Jouy adressait à Delphine le 18 juin 1825 :

« Je vous remercie, Mademoiselle, de ne m'avoir pas oublié dans la distribution que vous nous avez faite de votre dernière pièce de vers : j'avais entendu à l'Académie l'*Hymne à Sainte Geneviève* (2) et j'avais applaudi avec tous mes confrères aux vers charmans dont ce morceau est rempli : vous avez déployé avec une pureté soutenue, avec une simplicité *classique* (il faut bien se servir du mot), toute la grâce, toute l'élégance qui caractérisent votre jeune et beau talent : j'excepte cependant de cet éloge un seul vers,

Et sa voix
Les bénissait encor du *haut de son supplice*:

«Je trouve plus d'ambition que de justesse dans cette expression ; ce n'est pas le supplice qui est élevé, c'est l'âme de celui qui l'endure, et c'est en ce sens que Molière a pu dire en parlant d'un homme insolent : il vous regarde *du haut de son esprit*.

« Vous employez plusieurs fois le mot *car*, la Poésie élevée n'admet pas cette conjonction languissante, surtout au commencement du vers.

« Ce sont là des fautes très légères, sans doute, et je ne vous

(1) Lettre inédite.
(2) Cette pièce porte la date du 21 avril 1825.

en parle que pour vous montrer avec quelle attention minutieuse j'ai lu le morceau délicieux où je les ai remarquées.

« Recevez avec bonté, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

« JOUY (1). »

L'Ermite de la Chaussée d'Antin, qui passait pour un homme d'esprit, n'avait pas beaucoup de critique. Pendant que je transcrivais sa lettre je pensais malgré moi à certains vers de sa tragédie de *Sylla* et de son poème lyrique *la Vestale*, qui auraient gagné à passer sur le métier de Delphine. Toujours la fable de la paille et de la poutre.

MM. Roger et de Ségur furent mieux inspirés en s'en tenant aux éloges.

Le premier mandait à la Muse :

« Paris, 31 août 1822.

« Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser un exemplaire de votre pièce de vers sur *la Peste de Barcelone*. Je vous en remercie bien sincèrement.

« J'ai assisté à deux de vos triomphes. L'un à la séance particulière de l'Académie française où votre ouvrage fut lu pour la première fois, l'autre à la séance publique du 24 (2). Quoi que celui-ci ait pu avoir de touchant et de flatteur, je vous prie de croire que le premier ne lui doit rien, car c'est la séduction toute seule de votre talent qui l'a produit, s'il n'a rien emprunté des charmes de votre personne. C'est à ce tribunal secret, où vous avez fait pleurer des juges qui ne vous connaissaient pas, que vous avez véritablement triomphé. Je me fais gloire d'avoir été l'un de ces juges : c'est un honneur que j'aurais presque redouté, si j'avais connu l'auteur.

« Daignez agréer, Mademoiselle, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre bien humble et bien obéissant serviteur.

« ROGER (3). »

Le second lui écrivait :

« Le 19 mars 1824 ».

« J'ai reçu, Mademoiselle, le charmant recueil que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans un moment où je devais

(1) Lettre inédite.
(2) 24 août 1822.
(3) Lettre inédite.

être peu susceptible d'une impression agréable, car j'étais en danger de perdre la vue et menacé de ne pouvoir plus ni lire moi-même vos jolis vers, ni voir les grâces qui de concert avec les plus aimables muses les ont inspirés. Ainsi, vous ne serez pas surprise si ma reconnaissance, bien que très vive, est restée quelque temps muette. Je me suis fait cependant lire et relire vos poésies aussi variées que délicieuses. Je ne sais si ce précieux monument est une nouvelle *tour du prodige* (1), mais depuis ce moment on m'a rendu l'espoir de retrouver encore mes yeux pour le voir et l'admirer. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de réunir à la fois tant de genres de talents, trop souvent opposés entre eux, la grâce et la simplicité, la verve et la mesure, la force et la naïveté, la richesse des images et l'élégante clarté d'un style noble et correct, enfin l'éloquente chaleur des sentiments passionnés et la sévère retenue du goût le plus délicat. On serait tenté, en vous lisant, d'ajouter foi à ces contes qui vous montrent une foule de fées prodiguant leurs dons divers à une même personne. Il faut convenir que vous avez bien choisi vos bienfaitrices, car il vaut mieux être douée comme vous par ces grâces et par les muses, que par nos bizarres sibylles gauloises. Je me rappelle avec un vrai plaisir que je présidais l'Institut, lorsque l'Académie a proclamé vos premiers succès qui vous jetaient dans un si modeste embarras et donnaient à votre aimable mère une si douce jouissance. Votre amour filial doit être bien content, il est impossible de rendre une mère plus fière et plus heureuse.

« Agréez, je vous prie, Mademoiselle, l'hommage des sentiments repectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

« LE COMTE DE SÉGUR (2). »

Tel est l'accueil que reçut Delphine dans le camp des classiques. J'ai à peine besoin de dire qu'il fut encore plus chaleureux dans le camp de leurs adversaires.

« Mademoiselle, lui écrivait Soumet en 1822, demandez-nous à genoux le pardon de votre gloire (3), et il ne vous sera

(1) Allusion au poème publié sous ce nom par Delphine, en 1823.
(2) Lettre inédite.
(3) Allusion à la phrase finale de *la Peste de Barcelone* :

C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs,

point accordé ; nous sommes très jaloux, très irrités de votre succès et depuis que la Muse elle-même descend dans la lice, nous ne savons plus à qui demander des inspirations ; votre modestie est une ruse de femme, votre manière de traiter le sujet du concours est un piège que vous avez tendu à la bonne foi académique, et c'est uniquement pour vous mettre au-dessus du prix que vous avez dédaigné de l'obtenir (1). J'ai lu moi-même hier votre ouvrage chez M. Deschamps (2) : le vieillard pleurait d'attendrissement et de joie ; de toute la jeune littérature, vous êtes le seul poète qui trouve grâce à ses yeux, et il pardonne presque à la barbarie du siècle présent, en faveur de tant de jeunesse, de talent et de sensibilité. La foule qui assiégeait, samedi passé, les portes de l'Académie m'a empêché de pénétrer jusqu'à vous, mais j'entendais les murmures flatteurs dont vous êtes l'objet de toutes parts, et je m'aperçois que le prix de poésie n'était pas le seul que cette séance vous eût obtenu.

« Je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien faire agréer à toute votre famille mes hommages empressés et respectueux ; vous avoir félicitée de votre gloire, c'est l'avoir félicitée de son bonheur.

« A. SOUMET (3). »

De son côté, Guiraud écrivait de Limoux à Delphine :

« Oui, Mademoiselle, vous avez sans doute des paroles magiques, et il le fallait bien pour séduire des oreilles d'Académie : je ne doutais pas de l'effet de vos vers sur les salons rassemblés à l'Institut, mais je craignais le prosaïsme de vos quarante supérieurs. Le triomphe qu'ils vous ont décerné doit rendre Pichat (4) inconsolable de ne pas avoir été couronné ; car nous ne pouvons plus les accuser maintenant de ne pas entendre la poésie. Il faut que l'influence des 5 ou 6 poètes qui s'y trouvent mêlés à tant de prose, soit bien grande ; ou

D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

(1) J'ai dit plus haut que Delphine n'avait obtenu qu'une mention pour cette pièce.

(2) Père d'Emile Deschamps.

(3) Lettre inédite.

(4) Michel Pichat avait concouru avec Delphine pour le prix de poésie et n'avait obtenu que le 2e accessit. Le premier prix avait été décerné à M. Alletz ; le 1er accessit à M. Chauvet, à qui Manzoni adressa sa lettre fameuse *Sur l'Unité de temps et de lieu dans la tragédie*.

plutôt, il faut que les sentiments délicats, révélés, comme ils sont dans votre cœur, aient un ascendant auquel on ne peut échapper. Le public vous a su gré de la confidence et vous en a remercié à grand bruit. Heureusement pour vous, vous n'avez point à demander à Dieu pardon de votre gloire. Un vœu d'humilité vous deviendrait trop difficile à garder dans ce moment.

« Permettez que madame votre mère, qui lira sans doute ma lettre, y trouve des hommages qu'elle voudra bien se réserver et distribuer ; et vous, Mademoiselle, qui êtes applaudie et remerciée de tous les côtés, je vous demanderai de nous apporter, au mois de décembre le détail de toutes les larmes que votre *sœur de Sainte-Camille* aura fait couler.

« A. GUIRAUD (1).

« Limoux, 3 septembre 1822. »

Deux ans après, l'auteur des *Macchabées* rendait compte dans *la Muse Française* des *Essais poétiques* de Delphine et faisait précéder son éloge critique des lignes que voici :

« *O matre pulchra filia pulchrior.*
« HORAT.

« Que la jeune muse à laquelle je consacre cet article me pardonne une galanterie classique ; j'espère qu'elle n'entend pas son Horace, et elle me permettra de ne pas le lui expliquer, car je suis sûr que je la ferais rougir. C'est d'ailleurs une sorte de sauf-conduit dont je munis mes doctrines littéraires. Comme je suis disposé à donner aujourd'hui toute satisfaction à nos *supérieurs*, je me mets en règle dès le principe, espérant que s'il m'échappe dans le cours de cet article quelque petite hérésie, elle passera sous le couvert de mon vers d'Horace, comme on fait circuler des papiers suspects sous le cachet d'une excellence.

« La réputation littéraire de Mlle Delphine Gay a commencé d'une manière très grave : elle s'est établie sur un suffrage académique ; et (ce qui est rare, même à l'Académie française) le jugement d'un petit nombre est devenu celui de tous. Un joli nom s'est glissé dans de vieux registres ; et lorsque ce nom a été proclamé, tous les yeux ont été contents de deviner,

(1) Lettre inédite.

à l'embarras d'une jeune et belle personne, qu'ils avaient été bien inspirés en se fixant sur elle. Mlle Delphine Gay avait pris alors un engagement solennel qu'elle remplit maintenant comme ses premiers vers l'annonçaient; aussi toutes les admirations viennent-elles des points les plus opposés se rassembler autour d'elle. Est-ce un hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté ? A voir seulement notre nouvelle Corinne, on serait tenté de le croire; cela devient impossible, dès que les yeux s'arrêtent sur ces ouvrages. On sent bien alors que c'est à la beauté de ses vers que sont accordés tous les suffrages, et l'on s'applaudit de cette heureuse harmonie qui existe entre la muse de ses chants, comme, lorsque des sons pleins de charme arrivent à notre oreille, nous aimons à trouver des formes élégantes et pures dans la lyre qui nous les envoie... »

Tant de fleurs et d'encens auraient pu rendre jalouses les autres femmes de talent qui collaboraient à *la Muse Française;* elles furent heureuses au contraire des hommages qu'on rendait à Delphine.

« J'avais déjà lu, Mademoiselle, lui écrivait Mme Dufrenoy, les *Essais poétiques* dont vous avez eu la bonté de m'envoyer un exemplaire. En vous voyant entrer avec tant d'éclat dans une carrière qui offre tant d'écueils, je ne sais si je dois vous féliciter de la parcourir. On vous dira avec un de nos meilleurs poètes :

Le bonheur craint le bruit que la gloire aime à faire.

« Toutefois avec l'esprit que vous avez, avec la beauté, les grâces et l'aimable simplicité qu'on loue continuellement en vous, je ne puis m'empêcher de vous suivre dans la lice

D'un regard à la fois complice et maternel.

« DUFRENOY, née BILLET (1). »

Cette lettre est du 9 mars 1824. Quand elle l'écrivit Mme Adélaïde Dufrenoy était bien près de sa fin, puisqu'elle mourut le 7 mars 1825. Elle avait alors cinquante-neuf ans, étant née le 3 décembre 1765. Elle avait donc le droit de dire à Delphine qu'elle la suivait d'un regard maternel. Elle avait eu une vie fort agitée. Liée de bonne heure avec les écrivains les plus remarquables du XVIIIe siècle finissant, sa grande amitié, sa grande passion, avait été pour M. de Fontanes qu'elle avait

(1) Lettre inédite.

sauvé de la proscription en le recueillant chez elle, au coup d'Etat de Fructidor. Ils avaient cela de commun tous les deux qu'après avoir été élevés très chrétiennement, et avoir appris à lire dans le catéchisme janséniste de Montpellier, ils avaient embrassé les idées philosophiques et s'étaient voués au culte des Muses pour se consoler de celui de la Déesse Raison. Les conseils de M. de Fontanes n'avaient pas été inutiles à sa protectrice. Nourris du chef-d'œuvre de l'antiquité païenne, ils lisaient ensemble Virgile et Ovide et les poètes élégiaques du siècle d'Auguste, sans pour cela dédaigner Parny qui, aux yeux de Mme Dufrenoy, les avait égalés. Il est fâcheux que nous n'ayons pas leur correspondance, on verrait de quelle flamme ils brûlèrent l'un pour l'autre. Mais je crois que la plus passionnée fut encore Adélaïde. A défaut de ses lettres, il nous reste ses élégies : elles suffiraient à leur gloire. Quand elles parurent, M. de Fontanes y était si clairement désigné que personne ne s'y trompa. Comme il occupait alors les plus hautes fonctions dans l'Université, chacun dit, en jouant sur le mot, que l'amour était un grand-maître ! Oh ! oui ; je ne crois pas pas que depuis Sapho une femme en ait parlé avec plus d'ardeur et plus d'éloquence. Qu'on lise seulement cette petite pièce où elle a essayé de le définir :

L'AMOUR

Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre ;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment,
A la fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement ;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Etre le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Que cela sente le madrigal du XVIIIe siècle plus que la méditation du XIXe, j'en tombe d'accord, mais c'est tout de même d'un joli tour, et quand on a lu les élégies de cette âme de feu, on s'explique très bien le succès qu'elles eurent à leur apparition.

Béranger, qui était si bon juge, fut parmi les plus fervents admirateurs de Mme Dufrenoy. On connaît la chanson qu'il lui a dédiée sous le titre de *Ma Lampe*. Je m'en voudrais de ne pas publier ici la lettre qu'il écrivit à Coulmann au sujet de cette chanson :

« Mon cher Coulmann (1),

« Je vous ai dit que j'avais le désir de faire une chanson en l'honneur de Mme Dufrenoy. Je l'ai faite et vous l'envoie. Je ne sais si elle vous paraîtra digne de son sujet, mais j'espère qu'au moins cette excellente femme y verra l'expression du plaisir que ses élégies m'ont fait. Elle est pour moi la première de nos muses, et je la place même bien au-dessus de celles qui l'ont précédée. Si je n'ai pas exprimé plus positivement cette façon de penser dans mes couplets, c'est qu'elle pourrait appeler la contradiction de la part de certaines gens qui n'aiment point qu'un autre qu'eux décide ce qu'ils pensent.

« Je souhaite que ces couplets soient ce que j'aurais désiré qu'ils fussent (2). Dans le cas où ils vous feraient naître quelque réflexion, faites-m'en part, je vous prie, avant de les envoyer ; car c'est vous que je charge de les faire parvenir à leur adresse, attendu que je n'ai pas celle de Mme Dufrenoy.

« Pardonnez-moi la peine que cela pourra vous donner, et croyez à mon amitié sincère.

« Tout à vous.

« BÉRANGER (3). »

(1) Sur Coulmann, cf. l'article que Sainte-Beuve lui a consacré dans les *Nouveaux lundis* et le récent volume de V. Glachant sur *Benjamin Constant* (1906).

(2) En voici le meilleur, les deux derniers vers forment le refrain :

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Parny, près d'une Eléonore,
Ne l'aurait pas vu sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufrenoy.

(3) Lettre originale communiquée par M. Henry Dartigue. Elle n'est pas datée, mais elle doit être de 1821.

Avec une pareille auréole, Mme Dufrenoy n'avait pas eu grand'peine à se faire ouvrir la porte de *la Muse Française*, et je pense que c'est par Sophie Gay, son amie, qu'elle y était entrée. Elle n'y publia, d'ailleurs, qu'une toute petite pièce (*Elle*), comme pour donner signe de vie, et ce fut son dernier chant.

Mme Desbordes-Valmore, sans se prodiguer, y a inséré trois poésies d'un ton différent, mais elles ne sont pas parmi ses meilleures et je les donnerais toutes trois pour ces stances, antérieures de quelques années, qu'elle a baptisées *la Sincère* :

Veux-tu l'acheter ?
Mon cœur est à vendre.
Veux-tu l'acheter
Sans nous disputer ?

Dieu l'a fait d'aimant,
Tu le feras tendre ;
Dieu l'a fait d'aimant
Pour un seul amant.

Moi, j'en sais le prix ;
Veux-tu le connaître ?
Moi, j'en sais le prix ;
N'en sois pas surpris.

As-tu tout le tien ?
Donne ! et sois mon maître.
As-tu tout le tien,
Pour payer le mien ?

S'il n'est plus à toi,
Je n'ai qu'une envie ;
S'il n'est plus à toi,
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera,
Fermé dans la vie ;
Le mien glissera
Et Dieu seul l'aura.

Car, pour nos amours,
La vie est rapide ;
Car pour nos amours
Elle a peu de jours.

L'âme doit courir
Comme une eau limpide;
L'âme doit courir,
Aimer et mourir !

Pauvre Marceline ! c'est son âme qu'elle nous a peinte dans cette dernière stance. Elle a couru, elle aussi, comme une

eau limpide, et cette eau était faite de larmes, et celui qui la fit pleurer longtemps, celui qu'elle aima et qu'elle a chanté, comme Mme Dufrenoy, dans des élégies d'un accent et d'un tour bien autrement romantiques, était précisément le mauvais camarade que *la Muse française* sacrifia à Delphine. J'ai nommé Henri de Latouche. J'ignore si elle fut au courant de l'incident, en tout cas elle n'avait aucune raison d'en vouloir à Delphine, et voici la charmante lettre qu'elle lui adressait de Bordeaux, le 22 mars 1826 :

« Mademoiselle,

« J'arrive bien tard, bien reconnaissante et bien honteuse. Si ma chère interprète qui me connaît si bien dans mes sentiments pour vous n'avait été priée dès longtemps de vous remercier d'un souvenir qui m'a rendue heureuse, je serais tout empêchée pour m'excuser de ne l'avoir pas fait moi-même, comme j'en éprouvais le besoin, mais, Mademoiselle, le motif en est assez mélancolique pour toucher votre âme; depuis la naissance de mon dernier enfant j'ai subi trois maladies, et je sais à peine si j'existe; je ne prolongerai pas mes plaintes sur moi, je suis trop pressée de vous exprimer mon plaisir en recevant votre charmant ouvrage. Si vous connaissez la teinte de mon caractère, vous ne serez pas étonnée que j'aie lu et que je relève avec une tendre préférence, *Madame de la Vallière*, *Elgise*, *la Veuve de Naïm*, et le pur fragment de la *Magdeleine*. Tout cela m'enchante, parce que, en y trouvant comme partout le talent le plus élevé, mon cœur s'y attache à des vues de votre cœur, et j'en éprouve un bonheur reconnaissant comme si vous les aviez faits pour moi.

« Il est certain que votre gloire ne me sera jamais étrangère; je n'en jouirai pas de bien près, mais tous mes vœux vous suivront dans cette carrière brillante où vous ne devez rencontrer que des cœurs bienveillants et bons comme le vôtre.

« Votre charmante mère m'oublie, et non pas moi. Il est vrai que la reconnaissance est de mon côté et qu'elle donne de la mémoire, mais j'ai ouï dire que l'on se lie par le bien que l'on a fait. Jamais à ce compte-là Mme Gay ne se détachera entièrement de celle qui sera toujours d'elle et de vous, Mademoiselle, la plus sincère amie.

« MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1). »

(1) Lettre inédite.

Elle avait bien raison de dire qu'elle avait la mémoire du cœur! Je serais presque tenté de lui faire un reproche de l'avoir poussée trop loin. En se croyant l'éternelle obligée de ceux qui l'avaient une fois servie, elle avait fini par négliger ses plus chers intérêts, ce qui n'est permis qu'aux saints. Mais de quoi vais-je la plaindre? Ceux-là ne sont-ils pas vraiment heureux qui mettent leur bonheur à faire celui des autres?

Et Mme Tastu? — Celle-là fut une sensitive d'une espèce assez rare. Avec une âme ardente et tendre, mais profondément honnête, elle craignait le bruit, le trop grand éclat, elle aimait à se replier plutôt qu'à se répandre, et personne n'eût dit à la voir ou à la lire que ce modèle des femmes, comme l'appelait Mme Desbordes-Valmore, avait eu pour marraine et pour seconde mère Mme Dufrenoy. Sa réputation lui était venue à elle aussi des Jeux-Floraux, et elle était heureuse de ses couronnes pudiques et ne semblait pas devoir en rechercher d'autres, quand tout à coup, en 1825, au moment où tous les poètes entraient en lice pour célébrer le sacre de Charles X, l'idée lui vint d'y entrer à son tour. La coutume était de lâcher dans la cathédrale de Reims, pendant la cérémonie, plusieurs centaines de moineaux et de colombes, qui voltigeaient autour du trône, des tribunes, et dont la plupart venaient se brûler à la flamme des lustres et des candelabres. Mme Tastu s'empara de ce touchant sujet et le traita avec tant de bonheur que, de l'avis général, ses *Oiseaux du Sacre* furent jugés supérieurs à la plupart des autres pièces de circonstance. Où tous les poètes avaient chanté le roi, Mme Tastu avait trouvé le moyen de chanter la liberté.

> Dormez, dormez, frêles victimes
> Des royales solennités ;
> Vous qui, des bois touffus abandonnant les cimes,
> Vîntes mourir dans nos cités,
> Tandis qu'en vos abris quelques œufs près d'éclore
> Froids et seuls reposent encore,
> Aux nids que vous avez quittés !
> Voix du printemps fleuri, que pleure le bocage,
> Du moins en perdant la clarté
> Cessez de redouter les réseaux ou la cage ;
> Vous rencontrez la mort en fuyant l'esclavage,
> Mais la mort, c'est la liberté !

Mme Tastu avait l'âme républicaine. Avec un peu plus d'audace et de savoir-faire elle aurait pu disputer à Delphine le

titre de *Muse de la Patrie*, surtout à partir du jour où elle publia ses *Chroniques de France*, dont quelques-unes ont vraiment le souffle épique. Mais elle était si modeste de sa nature qu'elle s'effaça devant sa belle rivale, et le billet suivant, qu'elle adressait à Delphine, le lendemain de *Cléopâtre* (1), témoigne qu'elle ne fut point jalouse de ses lauriers.

« Je me croyais oubliée de vous, Madame, et je vous remercie de m'avoir si agréablement détrompée. Vous vous doutez bien que je n'ai pu attendre cet aimable envoi pour connaître *Cléopâtre*, non au théâtre dont m'éloigne ma santé et mon genre de vie, mais par la lecture. J'y ai retrouvé cette brillante facture et ces rares qualités de style qui distinguent vos écrits, principalement dans le 2ᵉ acte qui, je l'avoue, est mon préféré. Concevoir et exécuter une œuvre de cette importance est un triomphe pour une femme, permettez-moi de m'associer cordialement au vôtre et de vous répéter avec l'expression de ma reconnaissance celle d'une affectueuse admiration.

« AMABLE TASTU (2). »

C'est ainsi que les poètes de *la Muse française*, hommes et femmes, entendaient la camaraderie. On peut trouver qu'elle était un peu naïve, mais, comme le remarquait Sainte-Beuve, elle n'était pas ambitieuse, encore moins offensante. « On ne songeait pas, alors, comme cela peut-être eut lieu plus tard, à accaparer la gloire, à affecter l'empire; il n'y avait pas de complot ni de conspiration à cet effet. On ne songeait qu'à se rendre la vie heureuse et la journée glorieuse entre soi, presque à huis-clos : cela suffisait, et on ne s'en faisait pas faute (3). » En médise donc qui voudra, moi je regrette que cette camaraderie naïve d'abord, ambitieuse ensuite, n'ait pas survécu aux deux Cénacles, parce qu'elle constituait en quelque sorte un foyer d'émulation et d'enthousiasme (4) sur la pierre

(1) Tragédie de Mme de Girardin représentée au Théâtre-Français le 13 novembre 1847.

(2) Lettre inédite.

(3) *Chateaubriand et son Groupe*, tome II, page 312.

(4) Baour-Lormian, emboîtant le pas à Henri de Latouche, disait, dans les notes de son pamphlet *le Classique et le Romantique* : « *La Muse*, journal romantique, était une sorte de sanctuaire où les illuminés se déifiaient tour à tour et lançaient leurs foudres contre les pauvres classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois. »

duquel les paladins de l'école romantique venaient aiguiser leurs armes à la veille des grandes batailles, et que la plupart des œuvres maîtresses de cet âge héroïque ont été forgées à la flamme même de ce foyer demeuré sans second.

LÉON SÉCHÉ.

LA FARCE DE LA MARMITE[1]

—

MASQUES DE LA COMÉDIE

(*Euclio*) L'ESTIMÉ, barbon.
(*Megadorus*) GRAND'LARGESSE, autre barbon.
(*Strobilus*) LETOTON, serf des deux vieillards.
(*Lyconides*) LOUVETEAU, adolescent, fils de Mme Honesta.
(*Pythodicus*) LAMOUCHE, maître d'hôtel de Grand'largesse.
(*Anthrax*) FEUARDENT, CONGRION, } garçons de cuisine.
(*Eumonia*) Mme HONESTA, sœur de Grand'largesse.
(*Staphyla*) TETTE-LA-GRAPPE, duègne de l'Estimé.
Dans la coulisse : PHŒDRA, fille en couches de l'Estimé.

Porteurs aux halles. Courtauds de magasin. Esclaves. Chœurs de musique et de danse.

AU PROLOGUE

LAR, dieu.

—

DÉCOR DE LA FARCE :

Une Athènes conventionnelle faite à l'image de Rome, vers l'an 559 P.V.C. — deux siècles avant l'ère vulgaire — M. Porcius Cato et Valérius Flaccus étant consuls. Un carrefour, site ordinaire de la Comédie antique, dans tel quartier bourgeois, le Vélabre, par exemple, ou les Esquilies.

Au premier plan — celle de l'Estimé à droite, celle de Grand'largesse à gauche du spectateur, — les maisons des deux vieillards : hôtel somptueux de Grand'largesse, bicoque en ruines de l'Estimé.

Boutiques de parfumeurs, barbiers, cabarets en plein vent, thermes, fontaines, puis, çà et là, des portiques, des statues, des monuments parmi lesquels, un peu en retrait vers la gauche, un *fanum* sous l'invocation de *Bona fides*. La porte bâille et l'éclairage du sanctuaire permet d'entrevoir le maître-autel.

DÉCOR DU PROLOGUE :

Un coin du parloir, dans la maison de l'Estimé.

—

L'ouvrage n'est pas divisé en actes ; un seul repos venant après le monologue de l'Estimé, scène 13, in-fine.

—

PROLOGUE

C'est, à côté de l'âtre (plate-forme carrée, haute à peine de quelques doigts, où les tisons feutrés de poussière indiquent la place habituelle du feu), le *lararium*, autel des Génies domestiques.

Une sorte de tabernacle, ou de niche ayant de plain-pied accès à quelques marches en demi-lune que pavoisent des fleurs artificielles, des simulacres pieux : le tout agencé de telle manière que, debout au plus haut de l'estrade et la main droite

[1] Voy. *Mercure de France*, n° 262.

appuyée au bras d'un fauteuil qu'il vient de quitter, Lar puisse aller, venir, descendre de son autel et remonter les degrés d'icelui.

C'est un dieu nain, imberbe, d'aspect falot, tenant de l'éphèbe et du centenaire, un gnome, qui, mille ans plus tard, quand le Christianisme aura démarqué son nom, deviendra le lutin domestique, l'ange tutélaire, le saint éponyme du foyer.

Il est vêtu de la toge, couronné de verveine. Il porte en main un bâton aiguisé pour chasser les voleurs. A part le *lararium*, tout ce que l'on voit du logis offre un aspect délabré, ignominieux et sordide. Au plafond, des toiles d'araignées; les murs s'effritent; des plaques de moisissure champignonnent et verdissent dans les coins. Par place, aux fenêtres, des loques misérables interceptent le jour. Dans un angle obscur, entassés pêle-mêle, de la ferraille, des caisses hors d'usage, des lambeaux de papier, toutes sortes d'objets infâmes, tel qu'on en peut ramasser dans les terrains vagues et les cités de chiffonniers.

Au lever du rideau, sur la première marche de l'autel, un encensoir fume encore et s'éteint peu à peu.

LAR (1).

Il descend avec lenteur, d'un pas rythmique, sans autre mouvement que celui des jambes, s'arrêtant par saccades et repartant de même. Il donne vaguement l'impression d'un automate, d'un *pupazzo* qu'anime l'artifice de mécanismes intérieurs.

Au bas de l'autel et se retournant tout d'une pièce, à côté du brûle-parfums, il quitte son épieu.

De peur que quelqu'un ne s'étonne
Voyant ma stature avortone
Dans ce décor de Suétone :

Et qu'un dieu — car je suis un dieu
Comme les autres — soit un peu
Moins grand que huche ou pot-au-feu ;

Si l'on demande pourquoi brûle
Du feu sacré dans la férule
Et pourquoi ma chaise curule :

Aux critiques, snobs ou grimauds,
A vous, fils des divins Gémeaux,
Je le vais dire en peu de mots.

(1) Au musée Guimet — fouilles d'Antinoë — la danseuse Laoukaïonia, a, parmi les accessoires funéraires ensevelis avec elle, auprès du chevet, une réduction de son *Lararium*.

« Quelquefois on plaçait ensemble dans le *sacrarium* de la maison les images « des *Penates* et du Lar. C'est ainsi que nous les montrent divers monuments « conservés encore aujourd'hui. Ils formaient un groupe de trois personnages. Au « milieu, le Lar, *vêtu de la toge*. Des deux côtés, les *Pénates* (*penus*, chambre des « provisions) sous la forme de Génies qui soulèvent une corne à boire, symbole « d'une vie joyeuse et facile. Ces groupes étaient indifféremment désignés sous le « nom de *Lares* ou de *Penates*. Les Lares sont représentés sur le denier de Cœsius Cohen, méd. consul., pl.8 ; Mommsen, p. 560, nº 174) comme des jeunes gens « assis avec des bâtons ou des lances ; Ovide, *Fast.*, 5, 137, et Plutarque, Q. K.51, « les considéraient comme les gardiens de la maison Tel est aussi le Lar préposé « à la garde du trésor dans la *Marmite* de Plaute. Il est impossible de se représenter ce Lar sous la forme d'un personnage dansant et portant la corne à boire « qui ne faisait point partie de l'appareil des sacrifices. Ces symboles conviennent, « au contraire, à la prospérité de la maison à laquelle président les Pénates. »

Joachim Marquardt (traduction M. Brissaud), *le Culte chez les Romains*. E. Thorin édit., Paris, 1889.

Dans la maison noire et vétuste
Où les rats grignotent les bustes
Des ancêtres, combien augustes !

Je suis Lar, esprit familier
Qui, nuit et jour, sur son pilier,
Garde le coffre et le cellier.

Je suis un dieu sans morgue aucune,
Amusé d'un rayon de lune
Où tourne la phalène brune.

Sur le disque, sur le croissant,
J'aime les moucherons dansants
Et me nourris d'un peu d'encens.

O familiale demeure !
Le gnomon et la chantepleure
M'ont, ici, compté bien des heures.

J'ai pris ma part de vos destins,
Quirites ! J'ai vu les matins
Et les soirs des aïeux lointains.

Or, l'avant-dernier de ces pères,
Après maint négoce prospère,
Cacha de l'or en un repaire :

En un repaire fort discret
Dont, cependant qu'il expirait,
Il me confia le secret.

C'est là, près de la cheminée,
Sous une plaque boulonnée,
Que la pécune est enfournée.

Attatt! Vaejovis! Meccastor!
Ce n'est pas un trésor,
Mais plein une marmite d'or !

Le vieillard qui, dans ma cassine,
Mit ce meuble de cuisine,
Etait enclin à la lésine.

Pouacre, fesse-mathieu, grigou,
Il trépassa comme un hibou,
Et son fils n'en eut pas un sou.

Car il trouva dans l'héritage
Un pré — moins vaste que Carthage —
Dont il vécut pour tout potage.

C'était maigre et dur ! Néanmoins,
Pour punir son manque de soins,
Je lui laissai rentrer ses foins.

Il mourut gueusement, la mite
A l'œil et le doigt dans l'orbite,
Sans rien savoir de la marmite.

Le maître actuel du logis,
Son hoir, pignouf dont je rougis,
Envers moi n'a pas mieux agi.

Tous les ans, ce pleutre morose,
De mes honneurs, de ma table, ose
Froidement rogner quelque chose.

Mais la fille du ladre vert
Charme, tel un soleil d'hiver,
Quand fredonne au bois le pivert.

C'est le printemps et c'est la joie !
Dans la demeure qui poudroie,
Sans doute, quelque dieu l'envoie.

Je l'aime et suis à sa merci.
Elle m'apporte des soucis,
Des lis et des muguets aussi.

En automne, quand vient la brume
Inerte, mon trépied s'allume ;
Elle m'encense et me parfume.

J'en reçois les honneurs divins,
Des fruits mûrs, du pain sans levain
Et, parfois même, un coup de vin.

Pour fêter son âge nubile,
J'ai fait au père qui jubile
Trouver la dot de ma pupille.

C'est la marmite ! Le patron
Voudrait enjamber l'Achéron,
Sans ôter rien de ce chaudron :

Et, pied-plat dur à la détente,
Consumer ses jours dans l'attente
D'un richard que sa fille tente.

Ce phénix est quasi trouvé.
De la mignonne s'est coëffé
Un vieux monsieur très échauffé.

Mais elle — bonne robe — estime
Qu'un garçon vert et magnanime
Vaut mieux que Plutus cacochyme.

Perspicace enfant! Vœu congru!
Son cher petit cœur s'est féru,
Depuis peu, d'un jeune homme dru.

Ils ont d'une entente parfaite
Et si loin poussé la chosette
Qu'il va falloir une layette.

Le papa n'en sait rien encor
Et mugira comme un butor,
Premier que d'entamer son or.

Bruit à la cantonade. Voix de l'Estimé.

Chut! c'est lui-même qui bougonne
Dans la souillarde et barytonne
Des impropères à sa bonne.

Il craint de se voir pénétré
Et que la duègne n'ait flairé
La cache où l'or est enterré.

Le bruit se rapproche.

Mais le voici! Grand bien vous fasse! je me sauve!
Car cet homme griffu, raquedenare et chauve,
S'il me trouvait ici, jacassant parmi vous,
M'irait au bric-à-brac vendre pour quelques sous.

Le rideau baisse. Lar, à petits pas, remonte les degrés de son autel. Parvenu au sommet, il reprend la pose hiératique du début et se fige dans la plus complète immobilité.

—

SCÈNE I

L'ESTIMÉ, TETTE-LA-GRAPPE

L'ESTIMÉ (*déjà hors de sa maison, tire violemment par le bras sa servante et, d'une bourrade, la jette au premier plan*). — Décanille, te dis-je. Fous le camp! *Herclé!* Fous-moi le camp et va dehors voir si j'y suis. Espionne! Sac à vin! Dagorne! Lourpidon! Moucharde aux yeux sondeurs!

TETTE-LA-GRAPPE (*elle s'effare, se met en garde, court d'un bout à l'autre de la scène; après quoi elle prend le parti de lamenter*). — Oh! la! la! la, la, la! Quel vilain homme! C'est-il, dieux! possible de tourneboulér comme tu le fais une personne de mon âge, de pelauder ainsi une honnête

femme ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Pourquoi me gourmes-tu ? Misérable que je suis !

L'ESTIMÉ. — Pour que misérable tu sois et que tu goûtes, chienne de fumelle, une chienne de vie égale à tes mérites.

TETTE-LA-GRAPPE. — Pour quelle raison m'expeller de ta demeure ?

L'ESTIMÉ. — A toi, j'irais — moi ! — rendre mes comptes ! postérieur ensemencé d'aiguillons ! Veux-tu quitter l'ostière et t'en venir ici ? (*Il montre l'espace libre avant la maison.*) Ici, faoutre ! Mais voyez la marcher ! Sais-tu bien, coquine, de quoi il retourne pour ta gueuse de personne ? *Herclé !* si je prends, aujourd'hui, soit une fuste, soit quelque épine, je développerai, n'en doute pas, jusqu'au galop de course ton amble de tortue.

TETTE-LA-GRAPPE (*à part*). — Plaise aux dieux que les dieux me traînent au gibet ! Mieux vaut la potence que l'esclavage réglé par un tel pacte auprès de toi.

L'ESTIMÉ. — Mais voyez comme rouchonne la mégère, toute seule avec soi. Moi, *Herclé !* je t'arracherai, m'entends-tu bien, peautraille sans vergogne ? ces yeux que voici afin que tu ne me puisses enquêter ni, dorénavant, t'immiscer dans mes actions. Au large ! faoutre ! au large ! Encore, encore ! (*Tette-la-Grappe est, à présent, colimaçonnée devant la rampe et semble disposée à s'enfuir dans l'orchestre.*) Stop ! Ne grouille plus ! Fixe, te dis-je ! *Herclé !* Si de la place où je t'ai mise, tu t'éloignes d'un travers de doigt ou de l'épaisseur d'un ongle ; si tu prospectes derrière toi jusqu'au temps que je t'en aie baillé congé, *herclé !* je te mets sur l'heure en apprentissage emmi les fourches de la croix.

(*A part.*) Je sais pertinemment qu'il ne se peut trouver au monde rien d'aussi pendard que la vieille gueunuche. *Herclé !* j'ai peur que sa fallace ne colporte des bruits, des bruits... et ne tende quelque embûche à ma simplicité. (*En confidence.*) Je crains qu'elle ne flaire la custode où... (*il regarde avec effroi autour de lui, puis à mi-voix*) mon trésor est encloti. Elle porte — cette gale très pernicieuse — un œil, un œil jusque dans l'occiput. A présent, j'irai voir si l'or qui, de plusieurs façons inquiète ma misère, est toujours à la place où mes soins l'ont caché. (*Il rentre dans sa maison.*)

TETTE-LA-GRAPPE (*seule*). — Non, *mecastor !* je ne peux

représenter quelle toquade ou quelle vésanie afflige le patron. Ah ! ma chère ! quelle calamité ! dix fois, en vingt-quatre heures, il me flanque mes huit jours. Dieux de Dieux ! je ne sais quelle intempérie excite son humeur. Chaque nuit il fait vigile. Par contre, aussi longtemps que dure le jour, comme un savetier boiteux, il reste, de l'aube à la vêprée, assis dans la maison. Et puis si vous saviez la chose épouvantable ! Comment obvier à ce malheur et déguiser l'état de mademoiselle, quand la pauvre petite est sur le point d'accoucher ? Allons, je n'ai plus qu'à me pendre et à me suspendre en forme d'I, avec une ficelle au cou.

L'ESTIMÉ (*est ressorti pendant les derniers mots du couplet de Tette-la-Grappe. A part*). — A présent, l'esprit enfin purgé d'angoisse, je sors de mon domaine, ayant constaté que tout est sauf dedans. (*A Tette-la-Grappe.*) Rentre au logis et plus vite que cela ! Garde l'intérieur.

TETTE-LA-GRAPPE (*elle guoguenarde*). — Que je garde l'intérieur ! Ah ! çà ! Mon petit père ! est-ce que tu redoutes de voir les tire-laine emporter l'édifice ? Car nulle autre sorte de chevance n'est à la portée, ici, des cambrioleurs ; car, dans ton immeuble, *eccastor !* c'est le vide, ce sont les toiles d'aragnes qui forment le plus constant du mobilier.

L'ESTIMÉ. — Trois fois empoisonneuse ! J'admire si, pour tes beaux yeux, Jupiter ne me transforme en roi Philippus ou Darius. Mes aragnes à moi, j'entends, moi, les conserver. Pauvre je suis. *Eheu !* je le confesse. Pourtant je me résigne et ce bienfait des *Consentes*, mes aragnes, je le garde avec piété. Rapplique vite. Barricade la porte. Je rentrerai sous peu. Prends bien soin de n'admettre dans l'édifice quelque étranger que ce soit. Que si un *quidam* vient quémander du feu, je prétends que tu l'éteignes, dans la crainte de fournir un prétexte à mendigoter ici. Donc, si le feu vit à mon retour, c'est toi que j'éteindrai, sans épiloguer davantage. *Item*, si l'on vient quérir de l'eau, atteste qu'elle a fui. Tranchelard, pilon, mortier, doloire, ustensiles qu'empruntent les voisins à tout bout de champ, tu diras que des voleurs se sont introduits chez nous et les ont dérobés. Assurément, j'exige que personne, en mon absencce, ne pénètre au logis. Entends-tu ? C'est au point que si *Bona Fortuna* vient cogner à la porte, je te défends d'ouvrir.

TETTE-LA-GRAPPE. — *Pol!* elle-même — n'en doute pas — aura cure qu'on ne l'introduise. Jamais, elle n'approcha dans aucune saison le taudis où nous sommes.

L'ESTIMÉ. — Silence et fous-moi le camp.

TETTE-LA-GRAPPE. — Je me tais et m'en vais.

L'ESTIMÉ. — Pousse, pour fermer l'huis, l'un et l'autre verrou, je rentrerai sous peu. (*Tette-la-Grappe s'en va.*) Je suis crucifié dans mon esprit d'avoir ainsi à quitter la maison. *Herclé!* je m'en vais à contre cœur. Mais j'ai le nez creux. Notre *magister curice* (1) annonce qu'il va distribuer des *nummus* d'argent à tous les hommes de sa circonscription. Or, si je fais fi de cette aubaine, si je m'abstiens de la réclamer, tous, en un clin d'œil, soupçonneront — la chose est manifeste — que j'entrepose de l'or en ma demeure. Quelle apparence, en effet, qu'un homme besogneux déprise même cette bagatelle et ne se dérange pas autrement lorsqu'il pourrait toucher ne fût-ce qu'un *nummus?*

Et déjà — combien que minutieusement je cèle mon secret — chacun m'en paraît informé. Chacun me salue avec plus de bénignité qu'autrefois. Ils m'abordent, — s'arrêtent, n'en finissent pas de me donner la main. Ils s'enquièrent de ma santé, de mes occupations, de mes affaires.

Néanmoins, je cours là-bas, puisque me voilà parti afin de réintégrer au plus vite mon chez moi.

Il s'en va.

SCÈNE II

GRAND'LARGESSE, MADAME HONESTA

MADAME HONESTA. — Je voudrais, frère, que tu tinsses pour véritable ce que je dis à toi. Sache donc que mes discours n'ont d'autre source que la foi que je te porte, d'autre objet que tes plaisirs, comme il convient au propos émanant d'une sœur germaine. Je n'ignore pas que l'on nous reproche d'être souvente-fois un peu bavardes et crampons. On dit justement que,

(1) « Expression tout à fait inconnue en dehors de ce passage. M. Wagner « conjecture avec probabilité que ce doit être la traduction de quelque mot grec « τριττυάρχης. C'est d'ailleurs un trait de la vie athénienne. Les distributions d'ar- « gent étaient beaucoup plus fréquentes à Athènes qu'à Rome, où l'on n'en vit guère « qu'au temps des empereurs. » Note de l'édition Parnajon-Sommer (Hachette).

La fonction de *magister curice* étant purement imaginaire, il m'a paru convenable de garder la forme latine et de ne pas traduire plus qu'un nom quelconque de monstre fabuleux de divinité.

nous autres femmes, abusons de la loquèle et que, de la préhistoire à ce jourd'hui, oncques nul ne trouva de fumelle muette. Quoi qu'il en soit, frère, songes-y. Nous sommes l'un à l'autre nos plus proches parents. Aussibien est-ce à bon droit que tu veilles sur ma personne et que je veille sur toi-même en réciprocité, que mutuellement nous nous ouvrons l'un à l'autre avec franchise, quand notre bonheur ou nos intérêts sont en jeu. Ni fausse honte, ni discrétion mal entendue. C'est pour cela que je t'emmène à l'écart. Je veux m'entretenir avec toi de la chose domestique.

GRAND'LARGESSE. — Donne-moi la main, femme très bonne.

MADAME HONESTA (*regarde autour d'elle*). — Où ça, la femme très bonne? et quelle est-elle?

GRAND'LARGESSE. — Toi.

MADAME HONESTA. — Moi, dis-tu?

GRAND'LARGESSE. — Si tu protestes, je proteste.

MADAME HONESTA. — Il sied que tu dises vérité. Nulle femme ne peut être comme très bonne désignée. Il en est de plus carognes les unes que les autres. Voilà tout.

GRAND'LARGESSE. — J'opine dans ce sens; jamais, sœur, on ne me verra te chicaner là-dessus.

MADAME HONESTA. — Donne-moi ton attention, j'aimerais.

GRAND'LARGESSE. — Elle est tienne. Use et commande à ton plaisir.

MADAME HONESTA. — Touchant ce que j'estime très bon pour tes affaires, je te viens exhorter.

GRAND'LARGESSE. — Sœur, tu agis à ton accoutumée.

MADAME HONESTA. — Cela te plaît à dire.

GRAND'LARGESSE. — Enfin, sœur, quelle est cette chose?

MADAME HONESTA. — Une chose d'un remanent profit, à savoir engendrer une famille et procréer des héritiers.

GRAND'LARGESSE. — Que t'exaucent les dieux!

MADAME HONESTA. — Je veux que tu conduises une mariée en ta maison.

GRAND'LARGESSE. — *Heï!* tu m'assassines.

MADAME HONESTA. — Quoi? Qu'as-tu?

GRAND'LARGESSE. — Tes dires, ma sœur, à moi chétif, ont strapassé l'entendement. Tu parles à coups de pierres.

MADAME HONESTA. — *Heïa!* Fais ce que t'enjoignit ta sœur.

GRAND'LARGESSE. — Hem! je le ferais... si bon me semble.

MADAME HONESTA. — Cela est pour ton bien.

GRAND'LARGESSE. — Que je meure plutôt que de vaquer à l'hyménée. Ou bien, déniche-moi un tendron que j'épouse demain et que l'on enterre le jour suivant. Fais part de ces conditions à la postulante, après quoi tu pourras adorner les noces autant qu'il te plaira.

MADAME HONESTA. — Je veux, frère, te donner, contrepointée de la forte somme, une pucelle montée en graine, plus riche encore de printemps que de monnaie. Elle est parvenue à cet âge que l'on appelle mûr. Je demanderai sa main pour peu que tu l'ordonnes, frère.

GRAND'LARGESSE. — Est-il permis de hasarder une question?

MADAME HONESTA. — Bien plus. Interroge à ta suffisance.

GRAND'LARGESSE. — Le barbon qui, passé l'équinoxe d'automne, introduit chez soi une épouse blette, si, par hasard, ce vieux débris engrosse l'antiquaille, qui doute que le nom congruent à leur produit ne soit le nom de Posthumus? A présent, moi, sœur, j'éliminerai, j'atténuerai pour toi une si lourde tâche. Je suis assez bien accommodé par la vertu des dieux et de nos anciens. C'est pourquoi je me contrefiche hautement de tes belles relations, des femmes du monde à nombreuse clientèle, de leurs apports fastueux, de leur extravagance et de leur despotisme. Que m'importent leurs chariots d'ivoire, leurs fichus brodés, leur pourpre, leur dépense qui vous réduit en esclavage, pauvres bougres de maris!

MADAME HONESTA. — Allons! dis-moi tout de suite le nom de la péronnelle que tu comptes choisir pour femme.

GRAND'LARGESSE. — Soit. Je le dirai. Connais-tu ce vieillard, l'Estimé? notre plus proche voisin assez impécunieux?

MADAME HONESTA. — Je connais l'homme. Il n'est, *mecastor!* aucunement scélérat.

GRAND'LARGESSE. — J'arde que sa fille pucelle échange avec moi la parole des accords. Ménage, sœur, tes frais d'éloquence. Je n'ignore aucunement le substrat de ton discours : « Elle est pauvre! » mais, pauvre, elle me plaît.

MADAME HONESTA. — Les dieux tournent ce projet du bon côté.

GRAND'LARGESSE. — Ainsi soit-il!

MADAME HONESTA (*se retourne presque sur le seuil de sa porte*). — Quoi? Me veux-tu quelque chose?

GRAND'LARGESSE. — Porte-toi bien.

MADAME HONESTA. — Toi de même, frère. (*Elle rentre.*)

GRAND'LARGESSE. — Voyons d'abord, au logis de l'Estimé, s'il est chez soi. Mais le voici. Je ne m'explique pas d'où le bonhomme peut venir.

SCÈNE III

L'ESTIMÉ, GRAND'LARGESSE

L'ESTIMÉ (*très nerveux et de méchante humeur, n'aperçoit pas Grand'largesse et poursuit son monologue*). — Quelque esprit, en sortant, me présageait l'inutilité de cette course et je ne m'en allais pas sans perplexité.

Nul ne s'est présenté, ni les gens de la *curia*, ni le président qui nous devait impartir de la pécune. En grand hâte donc, je me hâte vers ma demeure, car si l'on me voit dehors, ma pensée au logis n'en est pas moins restée.

GRAND'LARGESSE (*l'abordant.*) — Sauf et prospère toujours sois-tu, l'Estimé.

L'ESTIMÉ. — T'aiment les dieux, Grand'largesse !

GRAND'LARGESSE. — Quoi de neuf? Te portes-tu correctement et selon tes désirs?

L'ESTIMÉ (*à part*). — Quand un riche prodigue les blandices à un pauvre hère, ce n'est pas l'effet du simple hasard. Cet homme est informé que présentement je détiens un magot. C'est pourquoi il me salue avec obséquiosité.

GRAND'LARGESSE. — Réponds-moi. Comment te portes-tu?

L'ESTIMÉ. — *Pol!* Cela ne va guère bien du côté de la bourse.

GRAND'LARGESSE. — *Pol!* si un calme esprit te décore, tu possèdes autant qu'il faut pour vivre honnêtement.

L'ESTIMÉ. — *Herclé!* La vieille pute a mis ce cafard sur la piste du trésor. Cela est manifeste. Ah! la gueuse! je lui tenaillerai la langue et lui défoncerai les yeux.

GRAND'LARGESSE. — Qu'as-tu à monologuer ainsi avec toi-même?

L'ESTIMÉ. — Je lamente ma détresse. J'ai, à la maison, une vierge — nubile mais sans dot — par conséquent de mauvaise défaite. A qui pourrais-je la colloquer, hélas!

GRAND'LARGESSE. — Tais-toi. Ne te fais pas de bile, mon brave l'Estimé. Il te sera donné. Compte sur mon adjutoire.

Dis si quelque chose te manque. Parle. N'hésite pas à commander.

L'ESTIMÉ (*de plus en plus méfiant*). — Sous couleur de promettre — c'est clair! — il gueuse ma pécune. Il bée après mon or et l'entend dévorer. D'une main, un croûton et de l'autre, une pierre. Le riche me pue au nez quand il prodigue aux besogneux tant de courbettes et d'encens. Il grève de malencontre celui qu'il prend sous sa main trop affable. Ah! je les connais, ces pieuvres qui ne lâchent plus ce qu'elles ont une fois saisi dans leurs tentacules d'or.

GRAND'LARGESSE. — Concède-moi quelques minutes d'entretien. Il est une affaire à propos de quoi, l'Estimé, je voudrais, sans rémore ni sursis, te parler d'un intérêt commun.

L'ESTIMÉ. — *Heu! Heu!* Misérable moi! l'or me fut harpagonné là-dedans. Ce qu'il marmitonne, à présent, ce birbe doucereux, je ne le sais que trop. Il veut entrer en composition avec moi, *edepol!* Mais, d'abord, je visiterai la maison.

GRAND'LARGESSE. — Où vas-tu?

L'ESTIMÉ. — Tout à l'heure, ici, je reviendrai à tes côtés; mais j'ai besoin, un besoin de voir quelque chose là-dedans. (*Il sort.*)

GRAND'LARGESSE (*seul*). — *Mecastor!* dès que j'aurai fait mention de la petite, afin qu'il me la donne en mariage, il n'est pas douteux que le butor ne cuide que j'en veux faire une risée. Ah je ne connais pas dans toute la séquelle des grigous un ladre vert plus vert que cettuy-là.

L'ESTIMÉ (*il rentre en secouant la tête comme pour chasser une hantise qui l'obsède*). — Que me gardent les dieux! La chose est intacte, intact, le petit objet... sous la réserve — bien entendu — que l'on n'en ait rien pris. *Attat!* pour cette fois plus de peur que de mal; j'étais cependant à demi mort premier que de rentrer chez moi. (*Il s'approche de Grand'largesse.*) Me voici, Grand'largesse, et prêt à t'écouter.

GRAND'LARGESSE. — Mille grâces! A présent, je te conjure d'avoir pour agréable de répondre aux questions que je te poserai.

L'ESTIMÉ. — Certes! pourvu, toutefois, que tu ne me demandes rien qu'il ne me plaise cacher.

GRAND'LARGESSE. — Que penses-tu de la famille dont je suis?

L'ESTIMÉ. — Bonne.

GRAND'LARGESSE. — Et de ma prudhomie?

L'ESTIMÉ. — Excellente.

GRAND'LARGESSE. — Et de mes actions?

L'ESTIMÉ. — Ni coupables, ni déshonnêtes.

GRAND'LARGESSE. — Mon âge, tu le sais ?

L'ESTIMÉ. — Je sais qu'il est grand, à l'instar de ta pécune.

GRAND'LARGESSE. — Quant à moi, *edepol!* j'ai toujours arbitré que, citoyen, tu es exempt de toute malice malfaisante et l'arbitre encore.

L'ESTIMÉ (*à part*). — Il a subodoré mes espèces. (*Haut.*) A cette heure, que me veux-tu ?

GRAND'LARGESSE. — Puis donc que notre connaissance est, comme notre estime, réciproque, je te demande — et puisse favorablement aboutir mon dessin pour toi-même, pour ton héritière et pour moi — je te demande la main de ta fille Phœdra. Y consens-tu?

L'ESTIMÉ. — *Heia !* Grand'largesse ! tu fais là un geste qui cadre mal avec tes gestes coutumiers. Tu te fiches de moi, de moi nécessiteux, de moi inoffensif, qui ne t'ai rien fait, qui n'ai rien fait à toi non plus qu'aux tiens et qui n'ai mérité, ni par mes actes, ni par mes paroles, que tu en uses de la sorte, vis-à-vis de moi.

GRAND'LARGESSE. — *Edepol !* je ne me truphe de toi, ni de ta fille en aucune manière. Je n'en ai pas l'intention et regarderai cette chose comme le fait d'un pied-plat.

L'ESTIMÉ. — Alors, pourquoi demandes-tu en mariage ma petite?

GRAND'LARGESSE. — Pour faire ton sort meilleur, pour les tiens et toi-même rendre mon sort plus doux.

L'ESTIMÉ. — Ceci, Grand'largesse, me houspille l'entendement.

Tu es un homme riche, haut placé ; moi, le plus minable des sans-le-sou. Que je te colloque ma donzelle, eh bien ! comprends ceci, j'aurai toujours, malgré tout, d'une certaine affaire l'esprit méchanisé. Voici la chose. Tu seras le bœuf et moi, le baudet. Toutefois appariés sous le même joug, il ne sera pas dans mes moyens d'épauler mêmes fardeaux que toi. Pauvre âne, alors, je m'enliserai dans la crotte, et monseigneur le bœuf ne me regardera pas plus que si j'étais encore

à naître. Que dis-je ? Tu me combleras de rebuffades ; mes égaux à dire d'experts se paieront ma tête. Divorçons-nous ? Pauvre moi ! je n'aurai plus d'étable pour me réfugier. Les ânes me dépèceront à coups de dents, les bœufs m'éventreront à coups de cornes. Voilà, si des ânes j'émigre chez les bœufs, quel péril est le mien.

GRAND'LARGESSE. — L'alliance avec les bons est avantageuse d'autant qu'on la fait plus étroite. Accepte, quant à toi, mes avances ; écoute mes propos, accorde-moi ta fille.

L'ESTIMÉ. — Soit ! mais zéro est précisément le chiffre de sa dot.

GRAND'LARGESSE. — N'en donne mie. Elle est suffisamment dotée à mes yeux pourvu qu'elle se comporte avec de bonnes mœurs.

L'ESTIMÉ. — Je t'objecte cela pour que tu n'ailles pas te mettre en tête que j'ai déniché des trésors.

GRAND'LARGESSE. — Je le sais. Inutile de m'endoctriner. Promets en mariage !

L'ESTIMÉ. — Cela soit fait. (*Bruit de pioches, dans la direction du logis de l'Estimé.*) Mais, *proh Juppiter !* n'entendez-vous pas ? Et serais-je perdu ?

GRAND'LARGESSE. — Quel vertigo te prend ? Quelle mouche te pique ?

L'ESTIMÉ.— N'entends-tu pas ? Quelque chose, tout à l'heure, crépitait comme du fer. Ah ! je suis égorgé si, promptement, je ne m'empresse de courir chez moi. (*Il sort.*)

GRAND'LARGESSE. — J'ai commandé quelques travaux à deux pas d'ici dans mon jardin. (*Regardant autour de soi.*) Mais par où donc mon homme est-il passé ? Le voilà parti sans m'avoir donné la moindre certitude. Je le dégoûte possible, à cause qu'il me voit chercher son amitié. Il se comporte à la façon des hommes. Car si un gros bonnet poursuit les complaisances du dernier claquepatin, le claquepatin serre les fesses ; la crainte à manquer une si belle occasion l'induit, quitte, plus tard et l'occasion perdue, à se ronger de vains, de stériles regrets. (*Rentre l'Estimé.*)

L'ESTIMÉ. — Si, *Herclé !* je ne donne pas la langue de cette vieille toupie afin qu'on l'extirpe jusqu'à la racine, j'ordonne et prétends qu'elle me fasse châtrer — oui, monsieur ! châtrer — quand bon lui semblera.

GRAND'LARGESSE. — *Herclé !* Je vois, l'Estimé, que tu me regardes comme un homme idoine à faire la chouette, sans égard pour mon âge et pour ce que je suis. A parler franc, cela n'a rien de beau.

L'ESTIMÉ. — *Edepol!* Grand'largesse! Ni je ne fais cela, ni ne le pourrais faire.

GRAND'LARGESSE. — Alors, que décides-tu ? Oui ou non, veux-tu me donner ta fille?

L'ESTIMÉ. — Oui, sous les réserves et avec la dot que je t'ai spécifiées.

GRAND'LARGESSE. — Donc (*il présente à l'Estimé un brin de paille couronnée de son épi*), SPONDES-NE?

L'ESTIMÉ (*brise en deux le fétu et rend les morceaux à Grand'largesse*). — SPONDEO (1).

GRAND'LARGESSE. — Que les dieux tournent cela du bon côté.

L'ESTIMÉ. — Ainsi soit-il. Mais, quant à toi, n'oublie pas de te rappeler qu'il est bien convenu que ma fille ne t'apporte rien en dot.

GRAND'LARGESSE. — Je m'en souviens.

L'ESTIMÉ. — Mais je sais par quelles machinations vous avez coutume d'équivoquer sur les contrats. Le pacte ? Il n'est pas convenu. Le non-pacte ? Il est convenu selon votre caprice.

GRAND'LARGESSE. — Nulle controverse à redouter de moi. Mais est-il une raison pour ne point, aujourd'hui vaquer à l'hyménée ?

L'ESTIMÉ. — Au contraire, *edepol!* cela tombe à merveille.

GRAND'LARGESSE. — J'irai donc. Je ferai les préparatifs. Tu n'as rien à me dire ?

L'ESTIMÉ. — Non. Rien autre que cela.

GRAND'LARGESSE. — Donc, qu'il en soit ainsi. Porte-toi bien. *Heus !* Letoton ! En hâte et vivement qu'on me suive au marché.

Il sort accompagné de son valet.

L'ESTIMÉ (*il suit longuement des yeux Grand'largesse afin de s'assurer qu'il ne reviendra pas*). — Ouf ! il est parti ! Dieux immortels ! je vous obsècre !

(1) « Comme l'usage de rompre la paille en signe de promesse existait chez les anciens, l'étymologie de *stipulatio* par *stipula* « paille » est probable. Peut-être le *sagmen* ou herbe sacrée, dans la scène entre Tullus Hostilius et le Fetial (Tite-Live, I, IV), est-il un reste de ce symbolisme ? » Michel Bréal et Anatole Bailly, *Dictionnaire étymologique latin.*

Etonnant pouvoir de l'or! Moi, j'estime qu'il aura déjà perçu quelque rumeur, comme quoi je détiens, en ma maison, une secrète; il baye au Trésor par la grâce de quoi il s'obstine à devenir mon gendre. (*Apostrophant un spectateur de l'orchestre.*) Mon gendre, oui, Monsieur! N'en doutez pas!

SCÈNE IV

L'ESTIMÉ, TETTE-LA-GRAPPE

L'ESTIMÉ (*il ouvre la porte de sa maison et disparaît presque dans l'allée*). — Où donc es-tu, coquine, toi qui, chez tous les voisins, as déblatéré que je vais donner à ma fille une dot? *Heus !* Tette-la-Grappe ! je t'appelle ! m'entends-tu? Absterge promptement et lave dans la maison les ustensiles sacrés. (*Tette-la-Grappe est entrée. Elle se rapproche de l'Estimé.*) J'ai fiancé ma fille. Ce jourd'hui même, je la donne pour femme à Grand'largesse.

TETTE-LA-GRAPPE. — Que les Dieux tournent bien cela! Mais, *eccastor!* la chose ne se peut. Elle est par trop soudaine.

L'ESTIMÉ. — Silence et grouille-toi. Que tout soit minutieusement préparé à mon retour du forum. Tiens la porte fermée en mon absence. Je ne serai qu'un moment dehors. (*Il s'éloigne par le même chemin que Grand'largesse.*)

TETTE-LA-GRAPPE (*seule*). — Que faire? Justes cieux! Que faire? La catastrophe est prochaine, menaçante pour la fille du maître aussi bien que pour moi.

La parturition et le scandale viennent à terme. Ce qui, jusqu'à présent, fut un mystère, bientôt, ne se pourra plus déguiser. Ah! Dieux de dieux! Que ne va-t-on pas dire dans le quartier?

Allons! faut rentrer tout de même, pour que monsieur trouve le ménage fait, en revenant. *Eccastor!* je redoute une disgrâce effroyable. J'ai peur de boire une chopine d'abondance, une liqueur d'amertume, en guise de vin pur. (*Elle entre dans la maison.*)

SCÈNE V

LETOTON, FEUARDENT, CONGRION, LIVREURS DE COMESTIBLES, PORTEURS AUX HALLES, CHŒURS DE MUSIQUE ET DE DANSES, AULETRIDES, BALLERINES.

Tout ce monde envahit la scène en grande hate et confusion. Les patiniers, avec

leurs mannes sur la tête s'achoppent aux danseuses. D'autres garçons rangent contre les murs des cloyeres de marée ou de paniers de fruits. On aperçoit des queues de paons et des oreilles de lièvres dans l'hiatus d'une bourriche. Un garçon d'abattoir en arroi professionnel cheveux pommadés, tablier taché de sang, fusil à la ceinture, conduit vers le *proscenium* deux agneaux vivants. Les flûtes s'accordent ; les harpes dessinent quelques arpèges ; le corps de ballet répète ses entrechats. Musique de scène très vague jusqu'à la réplique de Congrion : « *O dolosif ! O prodi-teur !...* »

LETOTON. — Monsieur a fait son marché. Il a loué des gâte-sauce et des joueuses de flûte, aux environs des Halles, puis m'a commis le soin de diviser chacune de ces emplettes en deux parts identiques.

CONGRION. — Mince alors, ma vieille branche ! Si tu comptes fader l'une et l'autre cuisine d'une moitié de bibi, tu te fous le doigt dans l'œil. J'ai les pieds en laine. Mais si tu veux que d'un seul côté, je turbine avec tous mes avantages, l'on en pourra causer.

FEUARDENT. — Que tu es beau ! Que tu es virginal ! Petite chatte de souillarde ! si quelqu'un en avait la fantaisie, tu ne te laisserais pas trancher, dis ?

LETOTON. — Ce n'est pas cela, Congrion ; je ne dirais pas ce que tu me fais dire par blague. Mais, aujourd'hui, mon patron convole en justes noces.

FEUARDENT. — De quel bourgeois est fille la gonzesse ?

LETOTON. — De ce vieillard, l'Estimé, notre voisin immédiat. Monsieur a ordonné que la moitié des provisions allât chez le beau-père, avec un maître-queux flanqué d'une aulétride.

CONGRION. — Répète voir ? La moitié à celui-ci et la moitié chez vous !

LETOTON. — Juste !

CONGRION. — Eh ! quoi ? le birbe ne pouvait se fendre pour le *conjungo* de sa poule ?

LETOTON. — Vah !

CONGRION. — Qui l'empêche ?

LETOTON. — Tu demandes ce qui l'empêche ? La pierre ponce n'est pas aride à l'égal de ce vieillard.

CONGRION. — Vrai ?

LETOTON. — Juge toi-même, en plein repos. Il brame sans que rien le fasse taire, il appelle au secours les hommes et les dieux ; il vocifère que son bien a péri, que lui-même est déraciné, pour peu qu'il aperçoive une ombre de fumée issant du

tigillum. C'est au point qu'avant de se coucher il s'applique une bourse à travers la gueule.

CONGRION. — Pourquoi?

LETOTON. — Crainte que, par hasard, il ne perde, en rouffionant, quelque chose de son haleine.

CONGRION. — De même obture-t-il son gosier d'en bas, crainte que, par hasard, il ne perde, en rouffionant, quelque chose de son haleine?

LETOTON. — Tu m'en peux croire ainsi que je te crois.

CONGRION. — Certes! je te crois dur comme fer.

LETOTON. — En voici une autre qui n'est pas dans une musette. Quand il se baigne, *Herclé!* je t'assure qu'il rayonne touchant la profusion de l'eau.

CONGRION. — Penses-tu que nous pourrions effectuer sur cette vieille barbe l'extraction d'un grand *talentum?* Nous achèterions avec, la liberté.

LETOTON. — Lui, *herclé!* Mais tu lui emprunterais la Famine qu'il ne te la prêterait pas, si tu pouvais en faire quelque usage! Naguère, le râpeur de barbes avait coupé les ongles du particulier. Notre homme en colligea, puis emporta les rognures sans faire grâce d'une seule.

CONGRION. — *Edepol!* Tu préconises un mortel pingre de la plus enivrante pingrerie. Mais le crois-tu rapiat au point de vivre si cochonnément et misérablement?

LETOTON. — Un épervier, naguère, lui déroba le *pulmentum* dont il mangeait. Eploré, l'homme de se ruer chez le prêteur et, là, poussant des cris, hoquetant des sanglots, il demande congé d'assigner le volucre. J'ai dans la mémoire quelque six cents historiettes de cet acabit que je te pourrais débobiner si j'avais des loisirs. Mais parlons sérieusement. Lequel de vous deux est le plus expéditif?

CONGRION. — Moi. Je suis beaucoup plus entendu que lui.

LETOTON. — Permets : c'est du marmiton que je m'enquiers, et non du fil-de-soie.

CONGRION. — Je suis un maître-queux, un docteur de ménestre.

LETOTON. — Et toi, jeune homme, que dis-tu?

FEUARDENT. — Tu ne m'as pas regardé?

CONGRION. — Celui-ci, c'est un coq pour les *nundines*. Il fricasse chaque neuvième jour, dans les foires et les marchés.

FEUARDENT. — Est-ce toi qui me vitupères ainsi, homme de cinq lettres de qui le nom s'épelle « f-i, fi, l-o-u, lou, filou »?

CONGRION. — Voleur? Voleur toi-même et trivoleur!

LETOTON. — La ferme! (*Il remonte vers le garçon boucher.*) Lequel des deux agneaux vous semble le plus gras?

FEUARDENT. — Sauf respect...

LETOTON (*il prend en main la laine d'un agneau et la passe à Congrion*). —Toi, Congrion, adjuge-le-toi sur l'heure et va dans cette maison. (*Il montre le logis de l'Estimé.*) Vous (*aux porteurs et aux auletrides*), suivez-le et vous autres, là-bas, entrez chez nous.

FEUARDENT. — Oh! la! la! mince d'équité! Tu leur as décerné l'ouaille la plus charnue.

LETOTON. — Mais à toi la plus tétonnière des flûtistes. Pars avec lui, Phrygia! (*Il désigne Congrion.*) Toi, Eleusium, reste dans notre bande.

Les musiciens, le corps de ballet se partagent en deux groupes, ainsi que les porteurs. La musique décroît et cesse lentement.

CONGRION. — O dolosif! O proditeur! Et c'est toi, Letoton, qui me dépêches au grippe-sous! Là, si je demande n'importe quelle chose, ce sera jusqu'à la toux de renard inclusivement, premier qu'elle soit accordée.

LETOTON. — Couillon! Ingrat! C'est bien la peine de te faire service et comme voilà du temps perdu!

CONGRION. — Explique-toi!

LETOTON. — Que je m'explique! mais d'abord aucun populaire ne t'incommodera dans ce taudis. S'il te chaut d'avoir à ta portée un ustensile ou deux, véhicule sous ton bras ta batterie de cuisine. *Herclé!* tu t'épargneras ainsi le désagrément d'un refus.

Un grand concours de monde, un copieux domestique, un va-et-vient sans relâche encombrent, du soir au matin, notre hôtel qui regorge, en outre, de meubles, et d'or, et d'étoffes, et de vaisselle plate. Quelque chose viendrait-elle à manquer? — (*Confidentiel.*) Oh! je sais bien! tu es incapable de larronner ce que tu ne peux atteindre. — On dira : « Ce sont les « vestes blanches. Ligottez-les. Tapez dessus et qu'on les « foute dans le puisard. »

Mais là (*indiquant la porte de l'Estimé*), tu n'as pas à

redouter pareil meschef, car tu n'y saurais chaparder quoi que ce soit. Ouste! suis-moi.

CONGRION. — Voilà! Voilà! Voilà!

Ils se dirigent vers la maison de l'Estimé.

SCÈNE VI

LETOTON, CONGRION, TETTE-LA-GRAPPE

LETOTON (*frappe à la porte*). — *Heus!* Tette-la-Grappe! apparais et nous ouvre la porte!

TETTE-LA-GRAPPE. — Qui va là?

LETOTON. — Letoton.

TETTE-LA-GRAPPE. — Que veux-tu?

LETOTON. — Que tu fasses bon accueil aux gargottiers que voici, accompagnés d'une flûtiste et de victuailles pour les noces, de quoi Grand'Largesse guerdonne l'Estimé.

TETTE-LA-GRAPPE. — Est-ce, Letoton, que vous célébrez le mariage de Cérès?

LETOTON. — A cause?

TETTE-LA-GRAPPE. — Parce que je constate que l'on n'a fait venir aucune espèce de liqueurs fortes.

LETOTON. — On t'en apportera de la vinasse, dès que notre monsieur rappliquera chez nous.

TETTE-LA-GRAPPE. — Ici les bûches sont absentes.

CONGRION. — Eh bien! n'avez-vous pas de solives? Et des portes?

TETTE-LA-GRAPPE. — *Edepol!* nous en avons.

CONGRION. — Conséquemment, vous avez des bûches. Inutile de quêter plus loin.

TETTE-LA-GRAPPE. — Quoi! Sacré salaud! A cause que tu t'exerce dans les arts de Volcanus, tu voudrais, pour ton fricot, tes ratatouilles, pour encaisser ta bonne main, foutre le feu à la maison!

CONGRION (*il lui prend le menton*). — Ah! mignonne! tu exagères.

LETOTON. — Fais-les entrer.

TETTE-LA-GRAPPE. — Suivez-moi.

Ils entrent chez l'Estimé.

SCÈNE VII

LAMOUCHE

LAMOUCHE (*sur le balcon de l'hôtel. Lamouche est un*

maître d'hôtel pompeux et gonflé d'importance).— Ayez cure; moi j'examinerai le travail des cuisines. Les surveiller aujourd'hui n'est pas une mince besogne. Je pourrais au besoin exiger qu'ils préparassent le banquet dans les sous-sols ou même dans un cellier. En ce cas, nous monterions le dîner sur des plateaux. Mais s'ils mangent à même ce qu'ils ont cuisiné, on risque de faire bombance à la cave et de garder le jeûne au *triclinium*. Mais voilà que je bavarde comme si je n'avais rien à faire, quand le vol des Rapacides emplit notre foyer.

Il sort.

SCÈNE VIII

L'ESTIMÉ, CONGRION

L'ESTIMÉ. —J'ai voulu, ce jourd'hui, mon courage affermir, m'étant délibéré de faire bonne chère au déjeuner matrimonial. J'arrive aux Halles. Je m'informe du poisson. Le poisson? il est trop cher. Trop chers, les ris d'agneau, trop cher, le faux-filet. Le porc frais? Il vous écorche. Le thon lui-même, hors de prix : toutes ces viandes! surfaites, surfaites d'autant plus que je n'avais pas un denier dans ma ceinture. Je bouffe de colère et je fais demi-tour. Evidemment, puisque hors d'état d'acquérir la moindre chose. Tas de fripouilles! Ce que je leur ai pété dans la main! Ensuite, et chemin faisant, je me suis arraisonné; j'ai fait des réflexions : « Si tu gaspilles ta monnaie, un jour férié, tu ne risques pas médiocrement d'être dans le besoin quand reviendront les jours ouvrables. » Ayant promulgué cet aperçu à mon ventre aussi bien qu'à mon entendement, j'ai fait taire la gourmandise, tant que mon esprit adhère tout à fait au propos où je suis de marier ma pucelette en ménageant les frais. J'ai néanmoins acquis un peu d'encens, des fleurs en couronne. On les imposera sur notre foyer, en hommage au Lar de la maison. Qu'il veuille rendre prospères les noces de l'enfant! Mais que vois-je? notre immeuble est ouvert! Du vacarme à l'intérieur! Malheureux que je suis! Le pillage aurait-il commencé?

CONGRION (*sort de chez l'Estimé*). — Va tout de suite chez le voisin. Emprunte, si possible, une marmite de forte taille. Celle-ci est vraiment ridicule. On ne peut rien mettre dedans.

L'ESTIMÉ. — *Heï!* pauvre moi! je meurs, je meurs, *Herclé!* Mon or est en danger. — On s'enquiert de la marmite. —

Apollo, je t'en supplie, subviens et me défends, toi qui m'as déjà secouru en un même péril! Darde tes sagettes contre ces rats de coffre-fort. Mais quoi, je perds mon temps! Courons avant que je sois tout à fait perdu.

Il rentre dans sa maison.

SCÈNE IX

FEUARDENT

FEUARDENT (*sur la porte de l'hôtel Grand'largesse*). — Dromo, desquame la marée, et toi, Macherio, écorche vivement le congre, la murène! Je vais, de ce pas, m'informer si Congrion n'a pas une tourtière à mon service.

Toi, si tu n'es pas une gourde, tu me rendras ce poulet non moins glabre que l'entrefesse épilé d'un histrion. Mais quel est ce boucan? Pourquoi ces cris chez le voisin? *Herclé!* nos goujats, sans doute, commencent à faire leurs preuves.

Esbignons-nous! Quelque chose du tourbillon pourrait souffler jusqu'ici.

Entre Feuardent.

SCÈNE X

CONGRION

CONGRION (*il sort de chez l'Estimé*). — Recommandables citoyens! fils de la même patrie! O vous, citadins! banlieusards! touristes! Faites place! Que je me sauve daredare! Laissez la rue ouverte, grand'ouverte! Oncque, si ce n'est aujourd'hui, pareille chose ne m'était advenue, ouf! de cuisiner chez les bacchants, dans un bacchanal. Méchamment, ils nous ont époussetés à grand renfort d'anguillades, mes disciples et moi. Une contusion, voilà toute ma personne. Je suis mort et quelque chose en plus! *Heu! Heu! Heu!* L'infâme pouacre! Il m'a pris pour quintaine. Jamais on n'a fourni le cottret de si bonne grâce.

Il m'a fouichu dehors avec ceux-ci, nous ayant régalés au préalable d'une bastonnade numéro un. *Attatt — Herclé!* pauvre moi! C'en est fait. (*L'Estimé paraît sur le seuil de la maison.*) On ouvre le bacchanal! Voici notre loufoque! Il va récidiver et me donner la chasse! (*Il s'arrête, se campe, et, les poings sur les hanches.*) Après tout, ne sais-je pas ce qu'il me

reste à faire? Lui-même — oh le bon magister! — me l'a inculqué dans le dos et dans l'esprit.

SCÈNE XI

L'ESTIMÉ, CONGRION

L'ESTIMÉ. — *St! St!* reviens! Où cours-tu? Arrêtez-le! Arrêtez-le!

CONGRION. — Pourquoi gueuler ainsi, vieille bête!

L'ESTIMÉ. — Parce que je vais, à l'instant, déférer ton nom aux *trisviri*.

CONGRION. — A cause?

L'ESTIMÉ. — Que tu portes un eustache.

CONGRION. — Comme il sied à mon état.

L'ESTIMÉ. — Tu m'as tenu des propos comminatoires.

CONGRION. — A tort! J'eusse mieux fait de te crever le bide.

L'ESTIMÉ. — Nul homme vivant ne t'égale en abomination; il n'en est pas à qui je ferais du mal avec autant de soins et de plaisir.

CONGRION. — Pas besoin de crâner, faoutre, inutile de le dire. Cela se voit assez. Tes actes nous l'attestent pleinement.

Infortuné que je suis, me voilà, par l'effet du gourdin, plus mol que le derrière d'un cinède. Mais de quel droit oses-tu porter la main sur nous, espèce de raffalé? Quel vertigo te prend?

L'ESTIMÉ. — Tu le demandes! Est-ce parce que je ne t'ai pas assez battu? Qu'à cela ne tienne!

CONGRION. — *Herclé!* si je n'ai pas tout à fait perdu la boule, mon petit père, il t'en cuira.

L'ESTIMÉ. — De l'avenir je n'en sais rien. Quant au présent, ton chef ne manque pas de sensibilité. Mais, dis-moi, que venais-tu faire dans mon logis, moi absent, et n'ayant pas donné des ordres? Il me plairait de le savoir.

CONGRION. — Alors, ferme ça! Nous sommes venus cuire le festin de noces.

L'ESTIMÉ. — Eh! que t'importe, par ma barbe! que je mange cuit ou cru? Serais-tu, par hasard, mon tuteur?

CONGRION. — Zut! veux-tu me dire, oui ou non, si tu permets ici qu'on fricasse le dîner?

L'ESTIMÉ. — Veux-tu me dire, oui ou non, si ma demeure, pendant ce temps, est bien en sûreté?

CONGRION. — Que je remporte intact ce que j'ai apporté, cela me suffira. Crois-tu que je veuille te dérober quelque chose ?

L'ESTIMÉ. — Je sais ! Trêve de discours. Je te connais, mon garçon !

CONGRION. — Enfin pour quel motif prohibes-tu notre cuisine ? Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait pour te mettre en rogne ?

L'ESTIMÉ. — Tu le demandes, sacripant, toi qui fouines dans tous les recoins et les chambres de mon immeuble, si tu n'avais abandonné ton poste, si, près du foyer, tu n'avais exploré que tes provisions de bouche, on ne te verrait pas la margoulette fendue. Et que la chose te serve de leçon ! A présent, écoute-moi et sois dûment averti de mes desseins. Tu vois cette porte ? Si tu approches d'elle sans ma permission, je te peloterai de telle manière que tu deviennes le plus infortuné des mortels. Te voilà congrument averti de mes desseins. (*Il rentre.*)

CONGRION (*seul*). — Laverna m'aime bien comme il est vrai que, si tu ne me rends pas sur-le-champ mes ustensiles, je vais faire du foin devant ta porte et du scandale, et, par mes cris, ameuter le quartier. (*Il pleurniche.*) Que devenir ? Que faire à présent ? Certes, *edepol !* je suis venu en ce lieu sous de méchants auspices. On m'engage pour un *nummus ;* il me faudra bailler davantage au rebouteur.

L'ESTIMÉ (*il porte une marmite à demi cachée sous son manteau*). — *Hercle !* cet objet, en quelque lieu que j'aille désormais, je l'aurai avec moi. Je l'abriterai sur mon cœur ! Je ne commettrai plus la faute de l'abandonner ici, au milieu des traquenards et des complots. (*S'adressant au cuisinier.*) Venez en paix ! Venez donc ! entrez maintenant, fouille-au-pot ! joueurs de flûte ! Introduis, s'il te plaît, introduis par surcroît un ost de mercenaires ! Cuisinez, rôtissez, gigotez à votre fantaisie !

CONGRION. — Eh ! voilà qui tombe en cadence, après m'avoir fendu la tête à grands coups d'assommoir !

L'ESTIMÉ. — Entre ! je te l'ordonne. On te paye tes sauces et non pas tes discours.

CONGRION. — *Heus !* vieille ficelle ! je te ferai abouler des dommages-intérêts, en échange de tes bourrades. On me paye mes sauces et non tes chinfreneaux.

L'ESTIMÉ. — Agis conformément aux lois ; mais ne m'é-

chauffe pas la bile. Va préparer le dîner ou vide-moi la place pour te faire empaler.

CONGRION. — Vas-y toi-même !

SCÈNE XII

L'ESTIMÉ, seul.

L'ESTIMÉ. — Enfin, il est parti ! Dieux immortels ! celui-là perpètre le plus audacieux forfait qui, pauvre, entame le moindre commerce d'affaires ou d'amitié avec un riche capitaliste. Voyez Grand'largesse, il m'ausculte cyniquement. Il feint de m'envoyer par honneur son domestique ; mais il a mission de me dévaliser, de me réduire à la besace. Tout s'en mêle. Dans ma maison elle-même, un coq coquelinant, acheté par ma duègne sur son pécule, a failli m'exterminer d'une manière condigne : le misérable oiseau n'avait-il pas commencé à gratter la terre avec ses ongles, juste près du lieu où la chose était enfouie ! Est-il besoin de paroles ? Il a exaspéré mon courage, à ce point que, dans un transport furieux, je saisis une canne et tape comme un sourd, de quoi notre voleur manifeste a jugé bon de trépasser. *Edepol !* j'en jurerais ! Ces maudits empoisonneurs avaient graissé la patte du cochet pour qu'il déterrât ma pécune sans avoir l'air de rien : mais je leur ai brisé le manche entre les doigts. Voici que Grand'largesse, mon allié, s'en revient du Forum. Je n'oserais passer outre sans lui rendre mes devoirs et causer peu ou prou.

SCÈNE XIII

L'ESTIMÉ, GRAND'LARGESSE

GRAND'LARGESSE (*il descend le théâtre sans apercevoir l'Estimé*). — J'ai notifié à des amis nombreux mes desseins matrimoniaux. Ils sont unanimes dans le laus de ma fiancée : on trouve l'acte judicieux et que je prends un bon parti. En effet, si mon exemple était suivi, quelques millionnaires se donnant pour compagnes les belles indotées du prolétariat, la concorde civique en serait fort accrue et l'envie elle-même atténuerait son venin.

De craindre nos rigueurs, la femme se montrerait plus économe et réservée. Il en résulterait donc un grand bien pour la plupart de nous. On ne trouverait d'opposition que dans une minorité d'esprit bornés, chez quelques citoyens

avides, en qui l'amour du lucre ne considère ni loi, ni tutelle, ni respectabilité.

Je les entends déjà : « Où pourront se caser les beaux partis, les grosses dots, si de tels privilèges rendent l'hymen facile aux vierges sans le sou ? » Quant à ces demoiselles, eh bien qu'elles épousent le premier venu, sous la réserve de ne faire entrer dans leur ménage aucun apport dotal. Bientôt, sous ce régime, elles acquerront des grâces, des vertus, des charmes idoines à remplacer leur capital d'autrefois par des biens précellents.

Quand elles n'auraient d'autre mérite que de faire baisser le prix des mulets aujourd'hui plus coûteux que n'importe quel pur sang, et de les ravaler au cours des criquets transalpins!

L'ESTIMÉ (*à part*). — Ainsi m'aiment les dieux comme je bois du lait en écoutant ses paroles. Personne, avec plus d'élégance, ne discourt sur la parcimonie.

GRAND'LARGESSE. — Une femme ne viendrait plus vous dire : « Voilà, je t'ai constitué la forte somme, apporté une dot bien supérieure à ton avoir : il est donc juste que tu m'impartisses de la pourpre, des joyaux, des servantes, un train de mules avec leur muletier, une escorte de valets, un chasseur qui distribue en ville compliments et billets doux, enfin toute sorte de véhicules où me véhiculer. »

L'ESTIMÉ (*dans un coin à part*). — Comme il est éclairé sur les gestes des matrones! Je voudrais qu'on le nommât préfet des bonnes mœurs.

GRAND'LARGESSE. — Va ou bon te semble! Tu verras, à présent, dans les hôtels plus de chariots que dans les fermes. Tu te plains ? Mais quoi ! ce luxe est encore fort modeste, comparé à tes autres débours. Voici les fournisseurs, campés dans ton antichambre, leurs factures à la main : foulon, brodeur, confiseur, drapier, lingères, empièceurs et les teinturiers, flamme de punch, violet pensée ou jaune d'or ; les marchandes à la toilette, les fabricants de linon ; puis les cordonniers de toute espèce, bottiers en chambre, ceux qui font l'escarpin, ceux qui font la pantoufle. Voici l'apprêteur unique, le spécialiste qui teint la gaze en bleu pastel. Et ce n'est pas fini. Le dégraisseur demande qu'on le paye ; de même le stoppeur. Tant pour la robe crocus; et tant pour les corsets

de madame, tant pour chacun des atours qui parent sa beauté, Alors, imaginant que, cette bande rassasiée, il n'en surgira plus, tu crois avoir fini. Erreur, mon garçon. Un autre effectif et des mieux endentés, un bataillon de trois cents hommes, réclame et s'opiniâtre. C'est la dentellière, c'est le fournisseur d'articles de voyage, c'est le tisserand. Tu t'exécutes. Pour le coup, te voilà hors d'essoine. Ah ! malheur : tu n'avais pas compté sur le teinturier en safran ni sur telle autre engeance qui te gardent, ainsi que des geôliers, captifs dans ton *atrium*, et n'arrêtent point de tendre la sébile jusques à l'heure du dîner.

L'ESTIMÉ (*toujours à part*). — Moi, je l'interpellerais si je n'avais peur de couper sa diatribe sur les comportements des fumelles. Mais je préfère l'écouter.

GRAND'LARGESSE. — Quand on est à jour avec le commerce des fanfreluches, entre le percepteur des impôts militaires. Il exige tes contributions : car le terme en est échu. On va voir son banquier, on apure ses comptes. Le soldat à jeun fait le pied de grue, espérant émarger. Mais c'est comme des dattes ! La balance établie avec l'argentier, il se trouve en fin de compte que le compte de monsieur reste débiteur. On proroge à huitaine l'espérance du guerrier qui n'a touché que des promesses telles que plusieurs autres. Ces incommodités, le gaspillage frénétique sont inhérents aux belles dots. La femme non dotée est, peut-on dire, en puissance de mari ; mais l'autre, la pécunieuse, gratifie, hélas ! son misérable époux de ridicules et de dommages infinis. (*Apercevant l'Estimé.*) Mais voici mon futur allié devant sa porte. Que fais-tu, l'Estimé ?

L'ESTIMÉ. — Je dégustais avec amour ton éloquence.

GRAND'LARGESSE. — Ah ! Ah. Tu as entendu ?

L'ESTIMÉ. — Tout, d'un bout à l'autre.

GRAND'LARGESSE. — Il me semble néanmoins qu'il conviendrait que tu fusses un peu plus nitide et plus fringant pour le mariage de ta fille.

L'ESTIMÉ (*larmoyant et componctueux*). — Nitide, fringant ! Chacun, hélas ! piaffe, sous le harnais dont il est bâté. A coup sûr, les gros bonnets, les rupins doivent faire figure. Il importe qu'ils soient copieux et braves en ajustement. Quant à moi, Grand'largesse, quan aux pannés de mon bord,

nous ne sommes pas mieux accommodés qu'on ne le croit dans le monde et le public nous juge sainement.

GRAND'LARGESSE. — Ne pleure pas misère. Que les dieux préservent et fassent fructifier ton petit capital!

L'ESTIMÉ (*à part*). — Ton petit capital! Ce mot ne me plaît guère. Il sait, tout aussi bien que moi, le chiffre d'icelui. La vermine de duègne a clabaudé.

GRAND'LARGESSE.—Pourquoi donc t'éloigner de notre Sénat?

L'ESTIMÉ (*il monologuait un peu à l'écart, mais il se rapproche*).—Je me proposais de t'incriminer. Tu mérites des objurgations.

GRAND'LARGESSE. — A propos de quoi ?

L'ESTIMÉ. — Tu le demandes! toi qui as peuplé de larrons — quel désastre pour moi! — tous les angles de mon domaine, toi qui as ouvert la porte de cet humble logis à cinq cents gargottiers — race de Geryon — qui découvrent, comme lui, chacun trois paires de mains. Argus, malgré qu'il soit tout yeux, Argus à qui Juno commit le soin de garder son ennemie, est inhabile à surveiller de telles gens. Et, pour comble, une aulétride capable à elle seule de biberonner la source Pirena de Corinthum, si cette chaste fontaine jaillissait en flots de vin. Quant aux victuailles...

GRAND'LARGESSE. — *Pol!* Vous avez de quoi nourrir une légion. D'abord, un agneau.

L'ESTIMÉ. — En comparaison de cet agneau, je ne pense pas qu'aucune ouaille doive passer pour curieuse.

GRAND'LARGESSE. — Qu'entends-tu, s'il te plaît, par un mouton curieux ?

L'ESTIMÉ. — J'entends qu'il n'a que la peau sur les os, tant la curiosité le mortifie. On peut, lui vivant, inspecter, en plein jour, ses entrailles. Il est diaphane et pellucide comme une veilleuse punique.

GRAND'LARGESSE. — J'ai payé pour qu'on le tue.

L'ESTIMÉ.— *Edepol!* Tu ferais mieux, je crois, de payer ses obsèques : la triste pécore est déja morte.

GRAND'LARGESSE. — Aujourd'hui, l'Estimé, j'entends popiner avec toi.

L'ESTIMÉ. — *Herclé!* Je ne pense guère à me piquer le nez.

GRAND'LARGESE. — J'ai donné ordre que l'on t'apportât, de ma cave, un petit fût de Cœcum.

L'ESTIMÉ (*affriandé*).— Cœcum ! (*Il se pourlèche de convoitise, puis brusquement.*) — Foin, te dis-je ; mon parti est bien pris. Je ne bois que de l'eau claire.

GRAND'LARGESSE. — Baste ! je t'imbiberai tout à l'heure, mais de bon vin, s'entend, malgré ton parti-pris et tes grands verres d'eau.

L'ESTIMÉ (*à part*). — Je le vois venir. Ce qu'il manigance crève les yeux. Il compte m'enivrer à mort, puis, quand je serai sous la table, faire émigrer mon sac dans une autre colonie. Heureusement que je suis sur mes gardes ; je vais enfouir la chose, en quelque lieu, hors de chez moi. Le bon apôtre en sera pour ses frais et pour sa liqueur.

GRAND'LARGESSE. — A moins que je ne te sois bon à quelque chose, permets que j'aille prendre un bain avant le sacrifice.

L'ESTIMÉ (*seul*). — Caquerolle de mon cœur ! nombreux sont tes ennemis, ligués contre le beau métal que gardent tes parois.

Ce que j'ai de mieux à faire, c'est, ô marmite ! de procéder, aujourd'hui même, à ton enlèvement et de mener tes funérailles dans le temple de *Fidès*. Chère *Fidès !* Je te connais. Chère *Fidès !* tu ne m'ignores point. Veille sur le dépôt commis à ta sauvegarde. Forclos, ô bonne Foi, tout ce qui démentirait ton nom. J'entrerai : je marcherai vers ton autel appuyé sur la créance que j'ai mise en ta vertu.

Il se dirige vers le *fanum*.

(*Rideau.*)

(*A suivre.*)

LAURENT TAILHADE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXII. — Politique.

M. DESMAISONS. — Bonjour, cher ami, vous avez l'air assez égayé?

M. DELARUE. — C'est que je viens de la Sorbonne où j'ai assisté à de juvéniles manifestations. On chahutait un professeur, et c'est toujours drôle.

M. DESM. — C'est vous qui êtes juvénile.

M. DEL. — Non, hélas! Je suis très vieux, puisque je ris de l'enthousiasme et de l'indignation.

M. DESM. — Ah! cette histoire de patriotisme électoral! Mais c'est ridicule. Pauvres enfants! On avait arrangé cet incident en vue des élections et, les urnes vidées et remisées, ils continuent en toute naïveté... Bonne réclame pour M. Andler, dont le nom jusqu'ici n'était point sorti des ténèbres sorbonniques. Est-ce qu'ils croient vraiment que ce professeur est allé vendre au roi de Prusse les secrets de la Sorbonne?

M. DEL. — Peut-être. Il faut certes qu'il ait commis quelque crime, car l'indignation était contre lui véhémente.

M. DESM. — Ne serait-il point allé, avec quelques jeunes amis, faire une excursion en Allemagne, tout simplement?

M. DEL. — Je l'ai entendu dire.

M. DESM. — Il n'en faut pas davantage pour être un mauvais Français.

M. DEL. — Et qu'est-ce que c'est que d'être un bon Français?

M. DESM. — Pour cela, il faut rester chez soi, ou du moins dans son quartier, naviguer de Pascal à la Lorraine...

M. DEL. — Taverne symbolique!

M. DESM. — ... et... Mais c'est à peu près tout. L'important est de ne pas aller en Allemagne.

M. DEL. — Est-ce qu'il y a des gens qui disent cela sérieusement?

M. DESM. — Il y en a. Le patriotisme est en train de redevenir le délire qu'il fut au temps de feu M. Déroulède. Mais le neveu d'Emile Augier, et incontestable héritier de son génie lyrique, avait le mérite d'être un brave homme, un ancien soldat et un croyant. M. Barrès, notre Déroulède d'aujourd'hui, ne réclamera, je crois, aucune de ces épithètes.

M. DEL. — Il est supérieur à cela.

M. DESM. — Sans doute, mais cela fait aussi qu'il manque d'autorité.

M. DEL. — Il a bien mobilisé trois douzaines d'étudiants.

M. DESM. — C'est quelque chose.

M. DEL. — Nous n'en ferions pas autant.

M. DESM. — Je l'avoue.

M. DEL. — Et si vous les aviez entendus! Ils faisaient du bruit comme trois cents.

M. DESM. — Ainsi s'affirme la puissance des convictions. Et puis, quand on a vingt ans, c'est si amusant de faire du tapage. Je n'en voudrai jamais aux étudiants. Je crois que presque tout leur est permis. Ceux qui abusent de cette jeunesse et de l'élasticité de ses muscles sont moins respectables. Tous ces vieux routiers électoraux, ces exploiteurs d'opinions et de tempéraments ne m'inspirent pas des sentiments d'une grande mansuétude.

M. DEL. — Enfin, tout cela, c'est des histoires nationalistes.

M. DESM. — Evidemment. Il s'agit de faire croire qu'il n'y a en France que deux partis, les Français ou nationalistes, et les Prussiens ou les autres. La politique, comme l'art, comme la science, qui se pare de beaux sentiments, m'afflige profondément. On n'a pas le droit d'accaparer la vertu. Tout le monde a ses petites vertus, sans quoi la société ne durerait pas trois ans. On n'a pas le droit d'accaparer le nationalisme. Tout le monde est nationaliste, comme tout le monde tient à son lit, à son jardin, à sa ville, à son hameau, à son chien, à ses enfants, à sa pipe, à sa femme, à sa maîtressse, à tout ce qui fait les habitudes de la vie. Le nationaliste à la Barrès, c'est le monsieur qui s'en irait par le monde en portant des défis, en criant : « Messieurs, j'aime ma maîtresse plus que personne au monde ne peut aimer la sienne, et celui qui s'aviserait de me contredire, je me verrais obligé à le pourfendre! » Ce sont des scènes comme on n'en voit que dans le plus humble théâtre romantique. Elles ne sont pas convenables. Leur mauvais goût contriste un honnête homme, celui qui aime sa maîtresse pour un bonheur mutuel et qui lui garde un silence sacré. Fi! Les vilains matamores et les sots vantards! Le clergé, naturellement, pour rentrer en grâce près de l'opinion, se vante d'un nationalisme frénétique. Eux qui ne sont qu'une poignée de glaise dans la main d'un grand curé italien, eux qui glanent, oh! avec un désintéressement parfait, l'argent français pour entretenir cet illustre ultramontain, de quelle sainte vigilance ne surveillent-ils pas la pureté du sentiment national! Les entendez-vous dénoncer les Francs-Maçons dont le grand maître, lui aussi, paraît-il, est italien? Et avec quelle fougue ne prêche-t-il pas, ce chœur de soixante mille célibataires, le devoir de

la procréation, tristes eunuques d'Assuérus, toujours prêts à frotter d'essences pieuses les reins sacrés d'Esther, la concubine prédestinée! Voilà l'armée dont M. Barrès voudrait être le général et dont il n'est que l'acteur favori. Il a beau, nous dit son biographe, M. Henri Brémond, ancien jésuite, préparer le « Génie du catholicisme », ouvrage qui en ferait, à coup sûr, un nouveau Chateaubriand (position que M. de Vogüé a ratée et que M. Maurras ne convoite plus), il a beau avoir mis ses œuvres expurgées et blutées à la portée intellectuelle et morale des séminaires, il n'arrivera pas, car il manque d'onction ; il ne sait pas, comme M. de Mun, manier les calinotades évangéliques et sa tenue à la messe laisse à désirer, disent les experts.

M. DEL. — Est-ce que sa conversion est aussi avancée que cela?

M. DESM. — M. Brémond, ancien jésuite, a tout lieu de croire qu'elle est en très bonne voie. Les lettres chrétiennes, qui en ont grand besoin, posséderont bientôt un maître, et les foules (de Lourdes) un nouveau sujet d'édification. Voilà pourquoi, bien informé, le cercle du Luxembourg manifesta contre M. Andler.

M. DEL. — Comme tout se découvre!

M. DESM. — Vous ne croyez pas à mes pronostics?

M. DEL. — Moi, vous savez, pourvu que nous ne soyons gouvernés ni par les nationalistes ni par les unifiés (et cela ne peut pas arriver), je me moque de tout le reste.

M. DESM. — Et moi donc!

M. DEL. — Vous voyez bien!

M. DESM. — Cela ne m'empêche pas de m'amuser aux petites intrigues sociales. Et puis, j'étais précisément dans la question. Je vous parlais des prétentions nationalistes.

M. DEL. — C'est vrai. Et c'est vrai aussi que le mot contient les deux grands dangers : le danger militariste et le danger religieux.

M. DESM. — Vous faites bien de dire religieux au lieu de clérical. Peut-être faudrait-il, pour être tout à fait exact, dire le danger chrétien, le danger d'un retour offensif de l'esprit judéo-chrétien. Les cérémonies d'un culte, c'est sans importance. Cela peut même servir de récréation ; cela peut même, dans les circonstances majeures de la vie, avoir son utilité sociale et décorative. Les Romains vivaient dans le décor religieux, et cela n'avait aucune influence sur leur esprit, parce que leur religion nationale ne comportait qu'un culte et pas de doctrine. Le mal s'établit à Rome avec les religions asiatiques qui étaient pourvues d'un catéchisme, qui imposaient des croyances où la liberté civile et la liberté intellectuelle se trouvèrent captives. Ces religions, quand elles meurent physiquement, laissent une âme, leur morale, et des siècles peuvent en être empoisonnés. Mais nous parlerons de cela une autre fois.

M. DEL. — Nous en avons déjà parlé bien souvent.

M. DESM. — Oui, mais ma pensée oscille beaucoup sur ces questions.

M. DEL. — Heureusement.

M. DESM. — Heureusement. Le grand point est de ne pas croire, de n'avoir aucun principe, ou plutôt de n'en avoir qu'un, si vaste que toutes les contradictions s'y meuvent à l'aise.

M. DEL. — C'est commode.

M. DESM. — Il faut chercher en tout la plus grande commodité. A quoi bon compliquer les problèmes en posant d'abord des principes dont on ne sait pas si la solution permettra de les maintenir?

M. DEL. — L'hypothèse est scientifique.

M. DESM. — A condition qu'on en ait par avance fait le sacrifice. Comment leurs lecteurs ne vomissent-ils pas des journaux qui leur crient tous les jours que depuis l'Affaire il n'y a plus d'armée française, des journaux qui n'ont pas eu le cœur de faire amende honorable au spectacle de ces jeunes gens qui mènent au Maroc un train si valeureux? Les soldats et leurs officiers, tous semblent là-bas de premier ordre. Cependant, le nationaliste, éperdu dans le mensonge qui est sa condition de vie, conclut : Il n'y a plus d'armée française.

M. DEL. — Il est difficile de faire de l'opposition honnêtement.

M. DESM. — Plus difficile encore que de gouverner honnêtement.

M. DEL. — Et ce n'est pas peu dire.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Harlor : *Le Triomphe des vaincus*, Bibliothèque des réformes sociales, 3 fr. 50. — Jean Saint-Yves : *La Lumière perdue*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Lorrain : *Hélie garçon d'hôtel*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Ed. de Fréjac : *La Fin de Tadmor*, Michaud, 3 fr. 50 — Paul Bruzon : *Soleil d'Islam*, Tassel, 3 fr. — Georges Rivollet : *La Dentelle de Thermidor*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Marcel Dhanys : *Le Roman du grand Condé*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Armand Delmas : *L'Armoire au linge blanc*, Plon, 3 fr. 50. — Georges Mareschal de Bièvre : *Le Cœur qui s'éveille*, Plon, 3 fr. 50. — Mme Stanislas Meunier : *L'Amour miséricordieux*, Juven, 3 fr. 50. — Jean Aicard : *L'Illustre Maurin*, Flammarion, 3 fr. 50. — V. Litschfousse : *Les Impudiques*, « La Phalange », 2 fr. — Eugène Montfort : *Montmartre et les boulevards*, Floury.

Le Triomphe des vaincus, par Harlor. La femme est née pour inspirer la guerre. Ce n'est pas mentir aux premiers instincts du monde que de l'avouer. Où est la guerre, où est l'assassinat ? Comment les premiers instincts du monde peuvent-ils se modifier en passant par le crible subtil de son cerveau ? Comment, surtout, la noblesse d'un sentiment peut-elle s'identifier au sacrifice bestial de son corps ? Ces choses sont bien délicates à dire, plus difficiles à écrire sans le parti pris de les imposer. En Austrie vivait une jeune fille singulière, à la fois contemplative et enthousiaste : « Après certains

récits, Alessandra dormait mal. La légende, l'histoire, peuplaient son demi-sommeil de spectres qui portaient le casque des conquérants, l'écu des chevalières, le panache des guerrières. Elle murmurait : Bradamante! Clorinde!... Alessandra s'ajustait l'âme aux livres écrits comme avec des pointes d'épée. Elle aurait voulu offrir sa poitrine à des lances fougueuses, être assourdie par la musique des armures, supporter le froid, la faim — surtout avoir des amours comme en racontent l'Arioste et le Tasse, des amours traversées de luttes et d'aventures... Son exaltation associait le bonheur de souffrir les maux d'une amante persécutée et celui de se dévouer pour une cause noble : pour les opprimés, par exemple, ou pour son pays. » Cette jeune fille, qui veut à toute force « vivre avec les dieux », rencontre fatalement un homme, hélas ! deux hommes, ce qui est beaucoup pour son noble caractère n'admettant ni la trahison ni le partage, et ces deux hommes sont deux héros, le premier par son origine, le second par la nature même de son esprit : l'héritier de la couronne d'Austrie, le prince Constantin, et Grégoire, le révolutionnaire. Dans le premier, elle aime l'amour qui s'éveille, mais sa coquetterie de femme ne va pas jusqu'à désirer la bonne fortune princière devant l'infortune de le reconnaître complètement nul sous le rapport héroïque. Elle ne doit pas associer les projets de son orgueil humanitaire aux seuls battements de son cœur et, repoussant la vile tentation de se faire épouser pour sa propre gloire, elle attendra le jour d'unè immolation plus grandiose que le simple oubli de sa dignité de vierge. En attendant surgit le héros, le vrai : elle le rencontre sur la grande route de sa vie désolée ; il est un homme simplement, mais il aime si royalement, si complètement qu'elle en oublie sa laideur et son aspect de proscrit de toutes les sociétés. Ils ont ensemble des joies intellectuelles plus vives que des caresses, ils communient aux sources pures de la cérébralité et de communions en exaltations ils en arrivent à découvrir le feu dévorant de la passion auquel ils n'hésitent pas à se brûler corps et âme. Cela devrait peut-être leur suffire. Seulement ceux qui ont la fièvre des batailles humanitaires ne se contentent point de se conquérir eux-mêmes. Ils se sentent trop forts pour se suffire de leurs mutuelles faiblesses. Où sont les nobles esprits que le sacrifice charnel n'humilie pas et qui ne cherchent pas le renoncement pour se rehausser un peu après la chute? Dans tous les grands amoureux, il y a un ascète et plus le plaisir fut grand, plus le sacrifice lui paraîtra nécessaire. On ne sait pas aimer assez quand on est trop heureux. Pour apprendre tout l'amour, il faut toucher le fond de la douleur. Alessandra finit par consentir à trahir son amant pour servir la cause de l'affranchissement de sa patrie. Elle sera princesse, puis reine, le temps de constater la fin de tout héroïsme en la personne de son époux. Un

matin de révolution, elle retrouvera Grégoire et elle lui permettra de tuer son mari jugé indigne et par son peuple et par sa propre conscience. Oui, la femme est créée pour inspirer la guerre. Ce sont les premiers instincts du monde qui nous ont avertis de sa terrible mission. Il ne reste plus qu'à tourner vers de nobles buts ses aspirations mystérieuses au don de fatalité. Je ne discuterai point avec Harlor sur la thèse révolutionnaire de son œuvre. Y a-t-il même une thèse soutenue dans ce livre ? Elle y est en tous les cas développée avec l'habileté du romancier qui, sans blesser les convictions voisines, déroule un roman d'amour, par conséquent se révolte sans oublier aucune des conséquences que l'amour libre entraîne. D'ailleurs, bien écrire, sérieusement penser conduisent à des conclusions philosophiques l'auteur le plus guerrier, j'allais dire le plus *révolutionnaire*, et si Harlor est une femme elle nous fait presque oublier, en la lisant, son terrible don de fatalité. C'est là le triomphe d'une personne qui peut se vaincre, se châtier dans ses instincts primitifs pour les élever jusqu'à l'art littéraire.

La Lumière perdue, par Jean Saint-Yves. Plus intense chez les hommes solitaires semblent être les sentiments de ferveur platonique qu'engendre la beauté. Ce pauvre officier, abandonné au milieu du désert, n'ayant que l'oasis de son amour pour rafraîchir ses fièvres, désaltérer toutes ses soifs de tendresses intellectuelles apprend la douceur de rêver sans vivre. Il végète en attendant la lumière perdue de beaux yeux qui passèrent, s'effacent de plus en plus pour lui revenir un jour complètement éteints, comme ces étoiles qui, déjà mortes, continuent cependant à envoyer leur rayon dans le temps, ayant déjà perdu leur éternité. Quelques discussions sur l'existence d'une puissance suprême sont intéressantes et l'on comprend les pensées à la fois graves et inquiètes de ces jeunes hommes toujours face à face avec le danger, toujours plongés dans le silence qui jadis entourait les ascètes ; prisonniers de leur douleur et de leur devoir, ils cherchent vainement à maudire ou à remercier la lumière perdue depuis tant de siècles, hélas !

Hélie, garçon d'hôtel, par Jean Lorrain. Curieuses confessions d'un garçon de peine témoin des joies des riches voyageurs descendus dans les auberges où il travaille. Il explore tous les dessous du grand luxe étalé devant lui et dont il finit par connaître toutes les misères intimes. Cela sent l'eau de vaisselle, l'eau de Lubin, surtout la marée. Celui qui l'écoute pour lui faire *baver* (je ne trouve pas d'autre mot) une copie habilement dépravée ne se révolte pas trop contre le mot pittoresque. Je pense qu'au besoin il aurait su l'ajouter. C'est de nouveau toute la société de la Riviera, les grands seigneurs de Nice et des environs qui *trinquent*... avec ce poisseux garçon d'hôtel, tour à tour marmiton, plongeur, valet de chambre,

jardinier ou valet d'écurie. Jean Lorrain se garde bien d'intervenir dans ses cyniques histoires de cuisines ou de chambre à coucher. C'est le mauvais domestique qui a charge d'âmes et de corps et c'est de lui que sort la morale, comme d'une éponge ayant longtemps essuyé les pires ordures et pressée par une main brutale sortiraient les preuves convaincantes du mal affreux qui ronge toutes les sociétés cosmopolites. Encore un anarchiste, cet Hélie, garçon d'hôtel.

Maintenant le bruit a couru, dans les milieux de lettres, que ce livre ne pouvait pas être de Jean Lorrain, car Jean Lorrain ayant publié énormément de nouvelles durant sa vie ne devait pas en avoir beaucoup en réserve après sa mort. Il faudrait, pour déclarer cette dernière œuvre posthume apocryphe, avoir le courage de suspecter toutes les œuvres que l'auteur a publiées au cours de son existence. Je n'en connais pas de plus Jean Lorrain, à mon humble avis.

La Fin de Tadmor, par Ed. de Fréjac. Grand roman historique, lequel, par hasard, est vraiment intéressant comme un roman, sans trop cesser d'être de l'histoire. Il s'agit de la fin de Palmyre, cette ville située dans une contrée presque mystérieuse, dont les ruines firent plus pour les connaissances humaines que l'édification des plus somptueux monuments modernes, les découvertes de la science se faisant beaucoup mieux dans les cendres, au microscope, que sur les pierres neuves : tout ce qui n'a pas pas passé par le feu n'est pas concrété suffisamment, a dit un savant par une extension hardie au sujet de la matière. Nous voyons les légions de Varius apporter l'ultimatum romain aux reines de Tadmor, princesses orgueilleuses qui ne cèdent ni devant les hommes ni devant l'amour et n'admettent d'autre salut que la rapidité de leurs chevaux. Varius s'éprend de la fille de la Bassilissa, mais celle-ci est jalouse d'une esclave. Sa jalousie, unie à son goût pour les armes, lui suggère sa haine contre Rome qu'elle personnifie dans le légionnaire Varius. Au milieu des troubles que fomente la guerre, on voit surgir les querelles religieuses, ces monstres plus altérés de sang humain que n'importe quel tyran ennemi. On se bat et on se dispute la torche de la vraie lumière qui, à force de passer de bras en bras, finit par allumer tous les incendies. Les reines sont amenées en captivité et servent de trophée au triomphe de l'empereur-soldat, le rustre Aurélien. Cependant Varius, ayant réussi à sauver celle qu'il aime du déshonneur, épouse la belle Lénia, malgré sa première femme, l'esclave heureuse qui lui a donné un fils. Dans ces temps guerriers, où l'on n'avait pas d'autre morale que celle de la guerre : le meilleur butin au plus fort, les femmes ennemies savaient devenir sœurs devant la volonté ardente du chef. Et cela valait encore mieux, pour le repos des états en temps de paix, que les revendications féministes. L'auteur semble s'être soigneusement écarté de la

banalité courante des dialogues de ces sortes d'œuvres prétendues historiques. Sans encombrer le récit de détails techniques et de mots barbares qui sont souvent la preuve d'une fausse érudition, il a su garder la belle tenue des phrases antiques, toujours concises et qui procèdent par des ellipses heureuses valant mieux que les plus longs discours.

Soleil d'Islam, par Paul Bruzon. C'est la réalisation d'une fameuse prédiction orientale : « En ce temps-là le soleil de Dieu se lèvera sur l'Occident. » Le soleil de Dieu est un jeune chef très fidèle aux prescriptions du Koran. Malgré les enlacements des bras frais de sa jolie épouse, Ahmed n'oublie pas la prière mystérieuse du matin, celle qui doit tourner ses yeux vers la gloire du règne de l'Islam. La conquête de l'Algérie l'attire et un instant il en perd la vision dans la contemplation d'une maudite infidèle, mais *c'était écrit* et quand il faut la sacrifier il sait encore ratifier de son dédain le crime nécessaire. Puis il rencontre la fille Maïza, Rarhi, celle qui doit le conduire aux dernières victoires. Nous assistons aux soulèvements prévus de tribus arabes et l'étendard de l'Orient menace tout à coup la vieille Europe, toute pâle de ce nouveau lever du soleil dévorant. Répudiant sa première femme, Ahmed s'unit à Rarhi qui devient le symbole de sa victoire, se bat à ses côtés et l'entraîne à la destruction du monde. C'est dans un linceul teint de la pourpre de toute son armée que se couche enfin le soleil de l'Islam. Ainsi se prouve une fois de plus que les belles prédictions sont irréalisables.

La Dentelle de Thermidor, par Georges Rivollet. Agréable et philosophique marivaudage de deux esprits de l'ancien régime devant la mort sans phrase que leur préparent les sans-culotte. L'abbé Doublet ne croit qu'à la paix par la sagesse et s'il confessa au nom d'un Dieu connu, il n'ajoute pas grande foi à ses prières. Le jeune et léger du Chardonnais, tout étourdi qu'il puisse être, meurt pieusement après maintes jolies discussions malicieuses ; il prend la place de l'abbé tout exprès pour lui permettre de devenir un saint évêque un jour, supplice pire à une fin de croyant pour qui est pourri de doutes. Et l'évêque Doublet conserve la dentelle de Thermidor, cette mystérieuse chemise transparente qu'une pauvre amoureuse a envoyée trop tard pour servir de rançon ou de drap funèbre à son amant.

Le Roman du grand Condé, par Marcel Dhanys. Lettres de Mlle Marthe du Vigean et son pseudo-journal d'amoureuse du vainqueur de Rocroy. Ce roman, tout platonique, se termine par une dévote entrée au Carmel, comme il sied à tous les romans de l'époque, vécus ou non. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la chasteté de l'héroïne ou de celle du héros. A traverser les feux de la guerre, les hommes de ce grand siècle se purifiaient, car, en état de

guerre, il est tant de petits viols qu'on ignore et que l'on passe sous silence par grâce d'état !

L'Armoire au linge blanc, par Armand Delmas. Le jeune avocat tombant à la vie de province après les joyeux tumultes du quartier latin. Il commence par se ronger dans le silence de sa petite ville du fond de l'Auvergne, puis peu à peu il s'intéresse aux potins et aux intrigues quotidiennes. Il se révolte contre la médisance, risque quelques bonnes actions, recueille une vieille bonne chassée de partout, tantôt parce qu'elle va à la messe le dimanche, tantôt parce qu'elle refuse d'y aller tous les jours. Puis arrive l'heure du bal du cercle : une jolie fille du pays danse la bourrée et elle est de la meilleure noblesse. On l'épouse et on rouvre l'armoire au linge blanc des aïeules.

Le Cœur s'éveille, par Georges Mareschal de Bièvre. Pour éveiller le cœur dans ses tréfonds de tendresse et d'indulgence, il faut le faire souffrir. Deux époux se fuyant seront réunis par une enfant qui pleure elle-même sur la perte du bien-aimé qu'on lui rend quand on ne redoute plus la déchéance d'un divorce. Si toutes les petites oies blanches ressemblaient à Elise !

L'Amour miséricordieux, par Mme Stanislas Meunier. L'éternel roman du jeune amour qui repousse le mariage de raison, mais qui finit par l'admettre quand toutes ses illusions sont tombées avec les plumes de ses ailes expérimentées. A ce moment critique, heureuse la Juliette qui retrouve un vieux Roméo.

L'illustre Maurin, par Jean Aicard. Seconde partie de *Maurin des Maures*, dont j'ai déjà parlé, avec les éloges qu'il mérite. Mais l'auteur fait un terrible procès aux Parisiens dans ce volume-là... des Parisiens qui se moquent souvent des Méridionaux. Il a raison et nous n'avons pas tort. Le Méridional a le vif, le louable sentiment des couleurs, du pittoresque, son imagination éclaire tout, mais nous demandons la permission de conserver le goût de *la nuance*... et lorsqu'un *empereur* du midi vient chez nous, nous préférerions qu'il n'acceptât pas les 100 francs de Clemenceau. *Maurin des Maures* se mêle un peu trop de politique à mon avis.

Les Impudiques, par G. Litschfousse. Elles ont de bien beaux chapeaux ! Et lire la curieuse *Nuit de volupté*, très art nouveau, cocasse et triste, comme un siège de ce singulier style où les yeux se posent, ahuris, mais protestent indignés contre toute envie de s'asseoir.

Montmartre et les Boulevards, par Eugène Montfort. Etudes d'après nature sur celles qui *font* nos boulevards, ces boulevards que l'Europe nous envie. Cela sent bien la vérité en dehors de toute littérature *voulue*. Alors... oui, *la bonne foi nuit peut-être à*

l'esprit, mais à leur esprit de filles surtout, et il en résulte quand même de l'art moral.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Baudelaire : *Œuvres posthumes*, 1 vol. in-8o, 7 fr. 50, « Mercure de France ». — *Œuvres complètes d'André Chénier publiées d'après les manuscrits* par Paul Dimoff (1. *Bucoliques*), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Delagrave. — Maurice de Guérin : *Lettres à J. Barbey d'Aurevilly, précédées d'une notice par Jules Barbey d'Aurevilly*, 1 vol. p. in-12, 1 fr., Sansot. — Maurice Barrès : *Vingt-cinq années de vie littéraire. Pages choisies. Introduction de Henri Brémond*, 2 vol. in-18, 3 fr. 50, Bloud et Cie. — Emile Zola : *Correspondance* (*Les lettres et les Arts*), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Fasquelle. — *Pages choisies des grands Ecrivains, Marivaux*, avec une introduction par F. Vial, 1 vol. in-18, 3 fr. 50. Armand Colin.

Les éditeurs de ces **Œuvres posthumes** de Baudelaire ont eu pour but de réunir, dans ce volume, toutes les pièces, en prose et en vers, de l'auteur des *Fleurs du Mal*, qui étaient dispersées dans des ouvrages spéciaux ou dans des périodiques. Les Baudelairiens trouveront donc dans cet ouvrage tous les posthumes de Baudelaire, dans leur texte intégral restitué, les journaux intimes, par exemple : *Fusées* et *Mon cœur mis à nu*, collationnés sur les manuscrits, et la première version de l'étude sur Edgar Poe. Ce recueil résume tous les efforts tentés jusqu'à ce jour pour réaliser une édition vraiment définitive des œuvres de Baudelaire, par Poulet Malassis, Asselineau, MM. Eugène et Jacques Crepet, Spœlberch de Lovenjoul, Octave Uzanne, Feli Gautier et Edouard Champion.

Voici les six *Pièces condamnées, les Epaves*, des poésies publiées dans des revues et des journaux après la mort de l'auteur ; d'autres inédites ; quelques poésies apocryphes, dont *le Chien mort*, qui est une critique spirituelle de la manière macabre de Baudelaire :

Les bousiers d'azur avec les mouches vertes
    Fourmillaient sur l'amas gluant ;
Les yeux étaient rongés, les entrailles ouvertes,
    Le ventre suintait, béant ; etc...

Voici encore une série d'articles parus dans *le Corsaire-Satan*, et dont la plupart sont signés Baudelaire-Dufays ; critiques littéraires sur les *Contes Normands et Historiettes baguenaudières* de Jean de Falaise, les *Contes de Champfleury*, etc. ; les curieuses notes sur Laclos et ses *Liaisons dangereuses ;* les notes prises par Baudelaire pour son livre satirique sur la Belgique. Ces notes nous donnent l'essentiel du livre ; elles nous permettent aussi de nous rendre compte de la méthode de travail de Baudelaire, qui consiste à résumer d'abord ses idées et ses réflexions d'une manière aussi concise que possible. Mais, souvent, le poète trouve spontanément l'expres-

sion définitive de sa pensée, lorsqu'il écrit, par exemple, à propos du livre de Laclos : « Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace », et ceci : « Livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds ».

On connaît l'article sur *l'Esprit et le style de M. Villemain*, qui a paru dans le Mercure, en 1907. Voici encore *Choix de Maximes consolantes sur l'Amour*, extrait du *Corsaire-Satan* (3 mars 1846), où Baudelaire se montre admirateur de Stendhal. Il écrit dans une note à propos du mot *cristallisation :* « Nous savons que tous nos lecteurs ont lu Stendhal. » En amour, écrit-il, nos sympathies ne sont généralement pas dangereuses, « la nature, en cuisine comme en amour, nous donne rarement le goût de ce qui nous est mauvais »

Et il ajoute, pour les poètes : « Si la femme grasse est parfois un charmant caprice, la femme maigre est un puits de voluptés ténébreuses. »

§

On pourrait mettre en épigraphe à ce premier tome (*Bucoliques* des **Œuvres complètes d'André Chénier**, publiées d'après les manuscrits par M. Paul Dimoff, cette phrase de Barbey d'Aurevilly : « Avant Vigny, qui devina André Chénier par le génie, nous eûmes La Touche, qui le publia, et qui nous ébrancha ce beau platane grec avec sa petite serpette de jardinier français et d'homme de goût. » L'édition de Chénier donnée par La Touche n'était, en effet, ni complète, ni même textuelle ; il avait corrigé, atténué certaines hardiesses ; « il abrégea certains morceaux, nous dit M. Dimoff, en réunit d'autres, modifia des expressions qui lui parurent trop risquées, supprima des négligences de style. » Avant de s'indigner, il faut comprendre que ces précautions étaient sans doute nécessaires : les critiques faites au volume, à son apparition, le prouvent. J'emprunte cette insinuation à la préface de M. Dimoff, qui reconnaît qu'en somme La Touche mérite, pour la manière dont il s'est acquitté de sa tâche, plus d'éloges que de blâmes. Dans cette étude, l'auteur étudie l'histoire des manuscrits et des éditions de Chénier et explique sa méthode de classification des pièces et des fragments de vers. Cette étude, très claire et précise, résume et centralise les travaux qui ont été faits sur l'œuvre d'André Chénier. Il serait impossible de la résumer ici. Que l'on sache seulement que cette édition, dont voici le premier tome : *Bucoliques*, sera la reproduction même des manuscrits du poète, classés avec le meilleur sens critique. On sait quelle part prit Becq de Fouquières dans cette étude des textes de Chénier. C'est lui qui eût donné au public l'édition définitive, si Gabriel de Chénier, aussi entêté qu'incompétent, ne lui eût refusé la facilité de consulter les manucrits. Gabriel de Chénier voulait se réserver la

publication des poésies inédites, mais « par manque d'attention autant que de compétence », il commit « de nombreuses et grossières erreurs ». Au lieu, par exemple, de considérer les fragments réunis sur une même page comme indépendants les uns des autres, et de ne les placer côte à côte que lorsque leur nature le permettait, « il s'était imaginé qu'ils étaient appelés à former les diverses parties d'une même pièce ». Collaboration aussi dangereuse qu'inutile. On trouvera ici le texte rétabli scrupuleusement, pieusement, comme le texte sacré d'un livre saint.

C'est une heureuse inspiration d'avoir fait précéder ces **Lettres à J. Barbey-d'Aurevilly** de Maurice de Guérin, d'une notice de Barbey lui-même, parue dans *le Pays*, le 1er février 1861. Barbey avait beaucoup connu et beaucoup aimé Guérin; il parle de lui et de son œuvre avec une ferveur qui n'exclut pas le jugement. Ce dont il a souffert, explique-t-il, ce n'est pas de la vie, « du moral ou du physique de la vie », il n'a souffert que « de la pensée, un mal très précis, mais très exceptionnel ». Il parle de ce « talent englouti dans son espérance », mais brusquement l'éloge de Guérin se transforme en un pamphlet contre Sainte-Beuve qui a écrit l'introduction aux *Reliquiæ*. Quoique exagérée, la diatribe sonne juste, lorsqu'elle reproche au critique des *Lundis* de ne pas oser affirmer son admiration et d'avoir toujours la crainte de se tromper. Cette crainte, Barbey ne l'eut jamais, il se trompa souvent dans ses critiques. Mais son étude sur Guérin est à retenir; il l'a bien compris parce qu'il l'a beaucoup aimé. Suivent les quelques lettres de Guérin, d'une grande perfection comme tout ce qu'il écrivait; ses pensées sont pures et comme filtrées. Il écrit : « Je ne tirerai jamais rien de bon de ce maudit cerveau où cependant, j'en suis bien sûr, loge quelque chose qui n'est pas sans prix. »

§

Quelquefois, en élaguant de l'œuvre d'un écrivain les pages où il s'est révélé lui-même avec le plus de sincérité, on le déforme, on le diminue. C'est souvent la sensation que l'on éprouve, en parcourant les pages, choisies pour être mises « entre toutes les mains ». M. Henri Brémond, dans une anthologie des œuvres de Maurice Barrès, **Vingt-cinq années de vie littéraire**, a su éviter cette erreur, et nous donner de l'auteur du *Jardin de Bérénice*, vraiment les pages les plus caractéristiques, et son livre, pour être un livre de classe, n'en est pas moins un ouvrage de bonne et saine critique. L'étude que M. Brémond consacre à Barrès, en tête de ce volume, essaie de situer l'œuvre de Barrès dans l'histoire de notre littérature, et de montrer l'évolution logique de la pensée « barrésienne » aboutissant au culte des morts, de la petite et de la grande patrie. M. Brémond

suit, étudie, analyse toutes les expériences psychologiques de Barrès, son culte du moi, son culte des héros, etc., au bout desquelles, lassé, il se replie « vers les solides réalités de sa Lorraine ». On dirait qu'après avoir longtemps et avec passion recherché toutes les émotions qui pourraient développer, agrandir sa personnalité, M. Barrès, se trouvant en possession de ce « moi » cultivé, réalisé selon sa volonté, n'a plus que le désir de l'éparpiller, pour recommencer, selon une nouvelle suggestion, une nouvelle synthèse. M. Barrès ne néglige aucune des émotions, aucune des suggestions qui peuvent aviver ou renouveler sa sensibilité et il serait curieux de retrouver dans son œuvre ces divers ferments dont il a excité sa sensibilité. La volupté, dans l'œuvre de Barrès, est provoquée par le désir plus que par le besoin d'une émotion : « Une merveille qui est en train de disparaître, écrit-il, voilà qui complique de fièvre toute volupté. » La volupté qui s'appuie sur ces images morbides est surtout cérébrale. Il nous montrera encore, dans la puissance de Venise sur les rêveurs, l'image de la décomposition. Recherche de perpétuelles suggestions pour se passionner. Une sorte de bovarysme, en somme : on ne recherche, on ne cultive avec passion que ce qui nous est le plus difficile à acquérir.

§

Ce second volume de la **Correspondance** d'Emile Zola (*les Lettres et les Arts*) nous montre l'énergie, la volonté, la ténacité que mit Zola à se faire un nom dans les lettres. Il avait certes, quelle qu'en soit la qualité, une grande puissance de travail, et était soutenu dans ses besognes, quelque extraordinaire que cela paraisse, par cette idée que son œuvre serait utile à la société. On l'a écrit déjà, l'œuvre immorale de Zola est très morale. Il le dit lui-même, et il veut qu'on le sache : « Parbleu! Je suis bon à pendre, si vous lisez les scènes séparément, sans établir la déduction qui les amène, sans indiquer la portée morale que j'en dégage. » Il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi, dit-il encore, « qui nient en moi la volonté du moraliste ». Et ceci : « Faut-il que je commente chaque page de mon roman en disant : « Ici, vous croyez que j'ai été sale à plaisir ; eh bien! non, j'ai voulu simplement indiquer cette plaie, condamner ce vice. » Zola était « sale » comme d'autres sont chastes, par vertu.

Les lettres publiées dans ce volume ont cet intérêt de nous donner l'idée que Zola se faisait de lui-même, de son œuvre. On retrouve toujours en lui, à côté de l'homme pratique, qui sait écrire des livres qui se vendront, le poète ou plutôt le rêveur, le naïf même. Il y avait, dans ce romancier naturaliste et scatologiste, un besoin de religion qui devint l'amour de la vérité, de l'humanité, etc. Au point de vue de l'histoire littéraire, ces lettres adressées, comme l'indique le sous-

titre donné à ce recueil *les Lettres et les Arts,* à des littérateurs et à des artistes, nous fournissent des documents intéressants sur une période de la littérature française. Parmi les principaux correspondants de Zola, citons Flaubert, Tourgueneff, Huysmans, Paul Bourget, Jules Troubat, Daudet, Mirbeau, Guy de Maupassant, Jules Lemaître, Claretie, et son ami Antony Valabrègue. C'est à ce poète qu'il raconte ses premiers succès et ses premiers grands espoirs. Zola, dans ces lettres écrites au début de sa carrière, fait encore de la littérature ; bientôt il devra réserver cette littérature pour son œuvre, si importante au moins par le nombre des volumes entassés.

§

Il faut bien reconnaître que **Marivaux** n'est pas un écrivain que l'on relise avec passion. S'il a de la grâce, il manque vraiment de puissance, et cette perpétuelle délicatesse, féminine, finit par être agaçante. Cependant, des douze tomes qui forment ses œuvres complètes, M. F. Vial a extrait un volume de pages choisies qui nous donnent tout ce qu'il faut connaître de Marivaux, auteur dramatique, romancier et journaliste. La lecture des romans de Marivaux, *la Vie de Marianne*, *le Paysan parvenu,* nous donnent cette impression qu'il y a là de belles choses noyées et comme perdues parmi tant de phrases inutiles. Aussi peut-on conseiller la lecture de ce volume qui évitera la fatigue de rechercher soi-même les bonnes pages de cet auteur. On lit encore et on joue son théâtre, qui est moins du théâtre que le développement de situations psychologiques. M. Vial dit avec justesse que, chez Marivaux, « le virtuose entraîne l'observateur » ; et ses héros sont moins des hommes bien vivants que des sentiments animés, incarnés. Aucune aventure extérieure ne vient déranger jamais le jeu de leurs amours. « Si difficile qu'il puisse être à deux cœurs de s'entendre, il semble toutefois que ses amants prennent un peu trop volontiers par le plus long, inventent à plaisir précautions et scrupules. » J'emprunte cette observation à l'introduction que M. F. Vial a écrite pour ce livre, où il nous donne une analyse très détaillée et très scrupuleuse de l'œuvre de Marivaux.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Auguste Dide : *Michel Servet et Calvin ;* Ernest Flammarion. — G. Capon et R. Yve-Plessis : *Vie privée du prince de Conty (1717-1776) ;* Jean Schemit. — Arthur-Lévy : *La Culpabilité de Louis XVI et de Marie-Antoinette ;* E. Sansot et Cie. — André Bonnefons : *La Chute de la République de Venise (1789-1797) ;* Perrin. — Memento.

Michel Servet et Calvin. — M. Auguste Dide a réuni les pièces, non encore publiées en France (ce qui est une façon de parler,

les ouvrages publiés à Genève ou ailleurs ayant plus ou moins cours en France), des deux procès intentés à Michel Servet, le premier par l'inquisition catholique de Vienne, le second par l'inquisition calviniste de Genève. Ces documents sont reproduits au cours du récit, très détaillé, très intéressant, que l'auteur fait des deux procès. C'est la partie essentielle du livre. Quelques chapitres précèdent, donnant la biographie de Michel Servet et analysant sa doctrine. Les derniers chapitres réfutent les accusations posthumes portées contre Servet et donne, d'autre part, un historique des apologies dont il a été l'objet jusqu'à nos jours.

On sait que l'Espagnol Michel Servet y Revès (né en 1509 à Villanueva, Aragon), après une première carrière assez errante, successivement étudiant à Toulouse, réfugié en pays allemand, correcteur d'imprimerie à Lyon, médecin à Paris, puis à Charlieu, s'était finalement fixé à Vienne en Dauphiné sous le pseudonyme de Michel de Villeneuve, comme médecin et géographe, auprès de l'archevêque qui l'avait pris en amitié. En 1547, il eut l'imprudence de rompre l'anonymat où il avait caché jusqu'ici un passé qui sentait le fagot. Il envoya à Calvin un livre intitulé *De Christianismi Restitutione*, avec une lettre où il s'efforçait d'entrer en relations avec le Réformateur, auprès duquel il projetait de se fixer. Celui-ci ne répondit pas, exprimant au contraire, dans son entourage, son indignation contre la doctrine anti-trinitaire de Servet : « Je ne veux nullement lui engager ma parole, dit-il, car s'il venait, pourvu que mon crédit eût quelque valeur, je ne souffrirais pas qu'il sorte d'ici vivant. » On assure même qu'il fit parvenir au tribunal de Vienne des avis dénonçant l'hérésie du protégé de l'archevêque. Arrêté, celui-ci put s'évader, l'archevêque voulant bien, sans aucun doute. Il était l'homme qu'on envoie se faire pendre ailleurs. Et en effet, il n'eut rien de plus pressé que d'y aller, « ailleurs », que de se rendre à Genève, se méprenant assez naïvement sur le silence gardé par Calvin lors de ses précédentes ouvertures. On sait le reste : l'arrestation, le procès, la condamnation, la prison mieux gardée que celle de Vienne, le supplice sur le plateau de Champel.

Qui donc nous avouait, un jour, ne pas aimer beaucoup les martyrs ? Et de fait, c'est souvent par légèreté de caractère qu'ils en viennent à consommer le sacrifice d'eux-mêmes. Ne distinguant point de leurs idées le monde, ils ont, dans les dispositions propices des choses, dans leur bonté présumée, une confiance un peu vile. Aveugles par dédain, par éthérisme de cervelle, aux conditions positives de la vie, pour ne s'être pas pliés à ses duretés relatives, ils en éprouvent, dans leur fin, la dureté absolue et suprême. Issue trop fréquemment inutile. Servet est peut-être de l'espèce des martyrs inutiles. Il est mort pour son idéal anti-trinitaire, hérésie d'origine juive ; et il n'en

est venu jusqu'à ce point que pour renouveler, sur le bûcher de Champel, le spectacle de ces victimes juives et musulmanes qu'enfant il avait pu voir, dans les auto-da-fé, périr plutôt que de reconnaître le dogme de la Trinité. Calvin ne pouvait pas agir autrement qu'il n'a fait, à une époque, d'ailleurs, où, partout, l'on avait le fagot facile. La doctrine anti-trinitaire de Servet, sa théologie moniste, était la négation même du dogme fondamental qui restait commun au catholicisme et au protestantisme. Ce christianisme qu'il voulait « restituer », il le supprimait dans ses formes séculaires, et il en cherchait l'essence problématique dans le « Christ historique », dans le Christ de ce qui depuis a été l'exégèse rationaliste. Il n'y avait qu'une voix là-dessus au XVI[e] siècle (si l'on excepte les Sociniens, ces adroits imitateurs de Servet) : c'était là une pure monstruosité. Et il n'est pas certain qu'aujourd'hui même une telle liberté de conscience en matière religieuse ne soit une de ces libertés qui ne peuvent s'exercer qu'à vide. Elle implique qu'il faut se placer en dehors de tout point de vue religieux, ou du moins chrétien. Alors c'est autre chose, évidemment. C'était, en effet, cette « autre chose » que catholiques et calvinistes, ceux-ci avec plus d'horripilation encore, flairèrent dans la doctrine de Servet.

L'utilité réelle de la vie et de la mort de Michel Servet est de servir à préciser le véritable caractère du Protestantisme à son origine. Cette carrière est même unique sous ce rapport. On a voulu voir dans le Protestantisme la source du libéralisme moderne (produit dont il n'y a pas lieu, du reste, de tellement s'enorgueillir). C'est une erreur radicale. Le Protestantisme n'a nullement détruit l'autorité du dogme; il l'a renforcée même, avec Calvin. La seule différence, c'est qu'il voulait en dépouiller le catholicisme pour se l'attribuer tout entière, — effort qui, tel quel, n'était pas sans gloire.

Vie privée du Prince de Conty (1717-1776), par G. Capon et R. Yve-Plessis. — De Louis-François de Bourbon, quatrième prince de Conty, l'on connaissait surtout la carrière militaire et, en partie, le rôle politique. Né avec des aptitudes très distinguées, le prince de Conty eut le malheur de se heurter, comme général, à Maurice de Saxe, comme homme de cour et de gouvernement, à M[me] de Pompadour. Ce prince du sang fut donc contraint de mener, sous bien des rapports, la vie d'un simple particulier. A ce titre, sa « Vie privée » offrait à l'histoire anecdotique un chapitre considérable, — plus considérable certainement que ne le souhaitait l'ambition malheureuse du prince, — qui a tenté l'érudition et le goût de MM. G. Gapon et Yve-Plessis, dont les preuves ne sont plus à faire, en ce qui concerne la connaissance du XVIII[e] siècle.

Disons, d'ailleurs, que cette « Vie privée » appartient à l'histoire autrement que par l'anecdote, et que si le prince de Conty n'eut que

trop de temps à consacrer à ses amours, il lui en resta cependant assez pour prendre sa part des grandes affaires, et figurer, dans l'histoire de son temps, sinon très grandement, mais curieusement, et même avec une certaine autorité (sur certains points très consciente, très « ferme », mot favori du prince) qui est un trait bien rendu par ses récents biographes.

Sans nous arrêter à la courte carrière du prince de Conty, en Piémont, en Allemagne, en Flandre, résumée aux premières pages de l'ouvrage, nous signalerons comme particulièrement intéressant ce moment de son existence où il fut l'un des affidés de cette politique occulte de Louis XV, bien distincte de la politique officielle, que M. de Broglie fit connaître naguère dans son *Secret du Roi.* On aurait désiré, critique qui a déjà été faite, mais qu'il n'est pas inutile de répéter, que les auteurs se fussent davantage étendus là-dessus, eux qui ont consulté tant de documents; notamment, dirons-nous, sur le rôle du Prince dans la diplomatie personnelle de Louis XV. Pour les prétentions au trône de Pologne, autre objet agité durant cette période de négociations secrètes, MM. G. Capon et Yve-Plessis n'ont peut-être pas eu tout à fait tort de glisser sur cette affaire. Plus réelles, d'ailleurs, qu'ils ne semblent le croire, fort compréhensibles chez l'ambitieux petit-fils du roi *in partibus* de Pologne, chez le descendant du « grand » Conty, du Conty de Louis XIV, elles étaient, en tous cas, chimériques. Juste est cette remarque des auteurs : « On eût pu observer quelle rare extravagance eût dénoté chez Louis XV ce projet de déchirer le traité de Vienne, de nous exposer à perdre la Lorraine garantie à la France par la renonciation de Stanislas Leczinski, et de nous mettre l'Europe entière sur les bras, uniquement pour le plaisir de détrôner, au profit d'un cousin, le père de la Dauphine, sa bru. »

Retiré de la cour, le prince de Conty déploya son activité dans le Parlement; son rôle peut y sembler équivoque, puisqu'il soutint le Parlement dans sa lutte contre les volontés royales, qui devait aboutir à l'installation du « Parlement Maupeou ». Cependant, il pensait, ici, défendre avant tout, fût-ce contre la négligence royale, les constitutions du Royaume, toute cette codification d'usages séculaires dont le Parlement avait la science et la garde. Son constitutionalisme, nullement démocratique ou philosophique, appliqué bien au contraire à la conservation des lois fondamentales du Royaume, ressemble à celui de Saint-Simon, sauf que ce dernier réservait aux seuls Ducs et Pairs la fonction attribuée par le Prince au Parlement tout entier. Mais l'esprit du temps rendait inévitablement paradoxale cette attitude. En Europe, on n'avait pas tout à fait tort, malgré les protestations du Prince, de voir dans ceci l'indice d'une lutte de l'aristocratie contre la Royauté; et c'est un peu grâce à ce constitutionalisme

où l'on prétendait être plus royaliste que le Roi (et qui d'ailleurs dégénéra réellement sur Louis XVI), que la Révolution s'est faite.

A côté du parlementaire, MM. G. Capon et Yve-Plessis ont fait revivre, dans le Prince de Conty, l'hôte fastueux du Temple (sa demeure comme grand-prieur de l'Ordre de Malte) et l'exquis châtelain de l'Ile-Adam. Ils ont consacré d'intéressantes pages à ces deux princières résidences. Cela les a menés à la vie proprement privée du Prince; et, dans une dernière partie de l'ouvrage, ils nous disent ses nombreuses amours, dont deux ou trois furent sérieuses, dont les autres ne furent que galanterie. L'œuvre est documentée d'un bout à l'autre avec le plus grand soin ; tout y est d'autant plus solide que les références, scrupuleusement indiquées, sont toujours vérifiables. Une iconographie, une généalogie, une bibliographie des sources et un index des noms cités complètent dignement ce volume à la fois très sérieux et très aimable.

La Culpabilité de Louis XVI et de Marie-Antoinette, par Arthur-Lévy. — On peut se poser, à propos de cet exposé succinct, la question préjudicielle de savoir si la Patrie, symbolisée, permanente et intégrale dans le Roi, était distincte du territoire, dépendant, lui, des vicissitudes politiques et des déterminations royales mêmes. En ce cas, ce n'est pas avec nos idées actuelles qu'il faudrait apprécier la culpabilité de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cependant, depuis Richelieu et Louis XIV, l'idée de patrie et celle de territoire ont toujours tendu à s'identifier, tendance que la Révolution constata et réalisa dans la formule de la « Nation ». Sous Louis XIV même, le droit féodal n'obscurcissait plus l'idée de patrie, s'il est vrai que les imprudences de la Duchesse de Bourgogne, commises au bénéfice de son père le Duc de Savoie, alors notre ennemi, purent être considérées comme de quasi-trahisons, au témoignage de Mme de Maintenon elle-même, qui, à la mort prématurée de la Princesse, dit tristement qu'elle était cependant morte « à temps ». D'après cela, Louis XVI et Marie-Antoinette auraient donc trahi, et il ne reste plus que la question de fait. Tout en exprimant de la pitié pour l'infortuné couple royal, M. Arthur-Lévy résout nettement cette question dans le sens de l'affirmative. Son résumé est lumineux, ses arguments sont à considérer, les documents qu'il cite ont leur valeur. Mais ces derniers témoignent surtout, en ce qui concerne le roi, d'incapacité; en ce qui concerne la reine, de passion. Il n'en faut pas plus pour trahir, dira-t-on. Sans doute. Mais un instinct dit que les choses de la Révolution, fût-ce la conduite des hôtes des Tuileries, ne sont pas de celles qui s'apprécient d'après les simples règles du droit criminel. Ce n'est pas tous les jours que s'écroule une monarchie dix fois séculaire. Dans un tel cataclysme, Louis XVI et Marie-Antoinette ont fait comme ils ont pu, non

comme ils ont voulu. Et, bref, ce n'est pas nous, ici, qui, quand on dit : Tue! répondrons : assomme!

La Chute de la République de Venise, par André Bonnefons. — S'il est quelque chose qui donne une idée, suggestive et piquante, de l'insignifiance politique où Venise en était venue à la fin du XVIIIe siècle, ce sont les sentiments du marquis de Bombelles à sa nomination comme ambassadeur auprès de la Sérénissime République. M. le comte Fleury a conté agréablement cela. Revenu de son ambassade en Portugal pour tomber en plein Paris des premiers jours de la Révolution, fort empêché, dans le désordre, de sortir de sa disponibilité, le marquis finit par mettre la main sur l'ambassade de Venise, pis-aller accepté faute de mieux. C'est que cette ambassade,« où il n'y avait rien à faire, mais absolument rien », ne posait pas précisément son homme. Ajoutez la vieille habitude inquisitoriale du gouvernement de Venise, qui traitait en intrus, en suspects, les membres du Corps diplomatique. Et le marquis s'en fut vers les Lagunes, maugréant, uniquement pour ne pas rester sur le pavé.

La République était, dès cette époque, en ce qui concernait les affaires du Continent, enlisée dans la neutralité voluptueuse qui causa sa perte. Autruche épicurienne, la tête cachée dans les défroques de son carnaval, elle ne voulait pas voir le péril, décrétait qu'il n'existait pas. Il y a un joli livre de M. Philippe Monnier là-dessus (1). Pourtant, en 1789, Venise, dont le territoire, en Italie et hors d'Italie, était encore assez considérable, restait un des premiers Etats de la Péninsule, et, selon les fluctuations de la politique européenne, elle se voyait sollicitée plus ou moins par les diverses puissances continentales. Elle eût pu négocier dès lors son immunité future. A la veille de ses désastres, deux partis s'offraient à elle : ou l'alliance de l'Autriche, ou l'alliance de la France. Elle accueillit assez bien Bombelles, qui se remuait, tâchait de causer autrement que sous le masque (on connaît cette coutume de précaution du gouvernement vénitien). Mais là-dessus les événements se précipitèrent; Venise, qui n'aimait pas la Révolution, en demeura, avec la France de la Constituante et des autres assemblées révolutionnaires, à des termes de politesse et de correction. Restait l'Autriche : la déclaration de guerre de 92 fut pour Venise l'occasion de marquer, ici encore, sa neutralité. Après le 21 janvier, elle ne la rompit point du côté de la France, malgré les instances des puissances, où l'Angleterre joignait sa redoutable note cauteleuse. Elle ne se prêta pas davantage aux ouvertures du Comité du Salut public, qui semblait vouloir renouveler avec elle, en ce qui concernait l'Autriche, la politique de Richelieu avec le Duc de Savoie. Tout ceci, parmi des concessions, sur des

(1) *Venise au XVIIIe siècle*. V. *Mercure de France*, 16 octobre 1907.

points de détail, à l'un ou à l'autre, parmi de misérables cotes mal-taillées, où se sentait la peur intense de la pauvre Sérénissime, très peu sereine maintenant entre l'Ogre jacobin et l'Ogre du droit divin. Et le Carnaval secouait de plus belle ses grelots, musique de folie et d'oubli.

Malgré tout cependant, malgré les sentiments anti-révolutionnaires et leur expression d'ailleurs platonique (et la Convention restait fort modérée là-dessus), cette neutralité de Venise tournait, intrinsèquement, à l'avantage de la France; et si elle se fût maintenue dans ces conditions, peut-être Venise en eût-elle retrouvé le bénéfice, aux terribles jours de Bonaparte. Mais la neutralité des Etats faibles n'est susceptible d'aucun équilibre : une brusque oscillation, que provoqua trop facilement la tracassière politique extérieure inaugurée par le Directoire (demande à Venise de s'allier avec la Porte), inclina vers la malveillance cette neutralité. Le refus formel d'une alliance avec la France suivit bientôt, contrebalancé presque aussitôt par un refus d'alliance avec la Prusse, ce dernier pour ne pas « s'aliéner les bonnes grâces de l'empereur », à l'égard de qui, toutefois, on prétendait toujours rester neutre ! Idiotie douloureuse d'une vieille gloire tombée dans l'érotisme! M. Bonnefons compte de la sorte, avec une minutie tranquille, les gestes désordonnés du pantin carnavalesque dont la peur et le plaisir tirent les fils; et son méthodique récit, très clair, avec une progression très bien comprise, finit par faire mal, ce qui est un éloge. Cette neutralité folle, — la souquenille de paillon qui prétendait ne pas flamber dans la conflagration générale! — fut aussi sincère qu'elle fut imbécile, M. Bonnefons l'a démontré de la façon la plus définitive, et, de ses antiques traditions politiques, le Sénat ne fut même pas capable de retenir la duplicité. Sincère, comment ne l'eût-elle pas été, puisque c'était là neutralité de gens qui veulent malgré tout s'amuser? Bonaparte, alors dans les circonstances « les plus austères » de sa vie (*Mémorial*), d'ailleurs encore un peu jacobin, dut trouver bien légers ces pauvres gens ; et, résolu, aussi bien, à mettre politiquement fin à la guerre, il n'hésita pas à les sacrifier à l'Autriche.

Memento. — Nous apprenons avec regret la mort, à l'âge de trente-trois ans, de M. Marcel Thibault, dont les travaux donnaient de grandes espérances aux amis de l'Histoire. A la fois excellent chartiste et scrutateur sans timidité de la vie des caractères (ce qui devient rare), M. Thibault avait donné des études du plus grand intérêt, où la psychologie animait avec bonheur le document. Tels sont ses ouvrages sur *Isabeau de Bavière* et *la Jeunesse de Louis XI*, dont nous eûmes la satisfaction d'entretenir nos lecteurs. M. Marcel Thibault apportait une note précieuse dans l'histoire du moyen-âge. Son talent se développait tous les jours, malgré certaines vénérables invites à la « sagesse ». Les sciences historiques ont fait en Mar-

cel Thibault une perte sérieuse. Nous adressons à sa veuve l'hommage de nos attristées et respectueuses condoléances.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

A. Chide : *Le Mobilisme Moderne*, in-8, Alcan, 5 fr. — Camille Milvaux : *Essai de Psychologie nouvelle*, in-8, Schleicher frères, 4 fr. — Ch. Albert Sechehaye : *Programme et Méthodes de Linguistique théorique. Psychologie du Langage*, in-8, Honoré Champion, 7 fr. 50. — Marcel Réja : *L'Art chez les Fous*, in-18, Mercure de France, 3 fr. 50. — Memento.

Le soleil se lève. Le soleil se couche. Cela dure depuis des siècles. Et cependant ce soleil même fuit avec une vitesse monstre vers je ne sais quelle constellation lointaine. Un nuage passe, puis la pluie tombe. Il en a toujours été ainsi. Cependant sous le nuage, des villes naissent, se transforment, meurent. Partout l'Un s'oppose au multiple, le mouvement à l'immuable. Que choisir ? Dans le **Mobilisme moderne**, M. A. Chide pose le formidable problème, résolu jusqu'ici en faveur de l'Un et de l'immuable, auxquels on a tenté de réduire le multiple et le mouvement, et indique une solution différente, dérivée de l'idée bergsonienne, qui, profitant de ce que la psychologie moderne avait, par l'étude des maladies de la personnalité, ruiné l'ancien concept de l'unité du moi, constata le perpétuel ruissellement de nos états d'âme dont aucun ne peut être identique au précédent, et affirma que toute réalité est dans le mouvement.

Dans la première partie de son livre, l'auteur s'attache à montrer la fausseté de la vision que nous a léguée à travers les siècles Socrate, « ce puissant génie, funeste peut-être à l'orientation psychologique de notre race... Nous continuons à ordonner le chaos des sensations suivant les lois logiques, la science des concepts, dont il est le fondateur, suivant le mot de M. Boutroux ». La Religion et la Science, avec le même aveuglement dogmatique, selon M. Chide, érigent, l'une au nom de la logique divine, l'autre au nom de la logique humaine, égales mères d'erreurs, le provisoire de quelques rapports perçus dans l'éternel déroulement des phénomènes discontinus, en un immuable édifice, loi divine ou lois scientifiques, sans s'apercevoir que la nécessité où elles se cantonnent de ramener indéfiniment le multiple à l'unité les contraint à laisser dans cette bâtisse d'absolu une brèche toujours ouverte par le relatif, quitte à la replâtrer si la brèche, sous le flot du multiple et du mouvement, s'agrandit trop. Cette brèche, ce sera, pour la Religion, la raison humaine, qu'elle n'ose pas supprimer entièrement au nom de la raison divine ; ce sera, pour la Science, les découvertes de Lamarck, de Darwin, celles encore qui se peuvent produire chaque jour. L'auteur réunit ainsi les « deux frères perdus dans la même forêt obscure » comme les a déjà

nommés M. Painlevé (1). Nous citerons le passage où M. Chide montre comment le prétendu antagonisme de la Science et de la Religion se résout en une même adoption du monisme.

Agenouillés devant l'idole moderne, la Science, les rationalistes de notre temps ne sont pas aussi affranchis qu'ils le pensent des mysticismes d'autrefois. Et certains de leurs livres, *l'Intelligence* de Taine, *l'Avenir de la Science* de Renan, pourraient passer pour des *Syllabus* laïques, la réponse de la pensée humaine à la pensée divine qui parle une fois de plus du haut de la montagne sacrée...

Qu'est-il dit là-dedans ? Ce que le nominalisme d'un Guillaume d'Ockam formulait déjà, peut-être de façon plus audacieuse encore, ce qui est courant depuis le jour où la pensée individuelle, cette étincelle falote, s'avisa de se croire indépendante, et si bien détachée de Dieu qu'elle peut, au même titre que lui, éclairer le monde. Le positivisme, qui a recueilli l'héritage du dix-huitième siècle, ne s'est guère inquiété de la critique kantienne et de la décomposition du mécanisme rationnel, tel que le subtil scolastique de Kœnisgsberg la lui offrait. Il a continué de bâtir *la Raison* selon la tradition d'autrefois, à la façon de Locke, c'est-à-dire avec beaucoup de sensations... et un peu de réflexion... La multiplicité débordante s'unifie donc en *lois*, principes d'unité et d'immutabilité où les âges superstitieux voyaient jadis la pensée de Dieu, et qui sont tout simplement le produit de l'élaboration des matériaux sensibles par nous-mêmes, par cette Puissance énigmatique de synthèse qui nous constitue et nous égale à Dieu.

Ainsi se résume la pauvre psychologie dont s'est contenté Auguste Comte et que Taine, après lui, a condensée dans les formules souvent puériles de son *Intelligence*.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, M. Chide montre les assauts donnés à cette forteresse de l'Unité et de l'Immutabilité par l'hégélianisme, le darwinisme, et enfin l'idée bergsonienne, cette dernière, permettant d'entrevoir la destruction des anciennes logifications étreignant les « mouvances cosmiques ».

Il y a certainement du paradoxe dans cette assimilation de la Science à la Religion. M. Chide se demande comment, devant la vision directe de la vie, révélant la « multiplicité des catégories cosmiques » sont nées des « pensées d'unification », et répond : « On le sait. » C'est aller peut-être trop loin. Le multiple se montre réductible à l'unité, et le mobile à l'immuable, dans certains rapports facilement observés par les primitifs, les animaux mêmes, telle l'invariable succession nuage-pluie, que nous avons citée déjà. Et voici que naît de la « vision directe de la vie » au moins « une pensée d'unification », germe dont est sortie la Science. Mais bien plus, certains de ces rapports, une fois saisis, pourront être reproduits. Sa « vision directe de la vie » conduira ainsi l'homme, comme l'animal — qui

(1) Paul Painlevé : « l'Esprit scientifique et l'Esprit religieux », *Revue du Mois*, décembre 1906.

sait retrouver un fruit, déjà connu comme agréable — à se considérer comme un centre un et immuable, producteur du multiple. Qu'ensuite l'homme seul ait généralisé, à tort ; créé à sa ressemblance les dieux, l'Un générateur du multiple, par une objectivation sans doute immotivée ; il n'en est pas moins vrai que l'illusion théiste ne permet pas de conclure à l'inanité de la science, et que leurs monismes sont séparés par toute la distance que l'on trouve à leur origine même. Je sais que M. Chide répondrait que ces rapports immuables saisis par la Science sont la croûte superficielle qui recouvre le jeu mobile des flammes réelles, que l'Unité est l'apparence ainsi que l'immutabilité, et que le mouvement, le multiple sont le mot de l'énigme. Mais rien ne nous autorise jusqu'à présent à adopter cette hypothèse plutôt que l'hypothèse contraire, où le multiple et le mouvement seraient l'apparence, conditionnée en réalité par l'immutabilité des lois.

Ces réserves faites, l'on ne peut qu'admirer, dans l'ouvrage de M. Chide, de merveilleuses qualités d'analyse, de critique, une érudition que n'alourdit aucune trace de pédantisme, et enfin une langue toujours claire, souvent lyrique, au service d'un esprit libre, original, hardi.

§

L'Essai de Psychologie nouvelle, de M. Milvaux, se propose de nous démontrer que « la vie psychologique n'est qu'une manifestation de la vie organique » où l'on trouve une tendance identique à cette tendance organique de toute plante et de tout être, qui met chaque individu à même de conserver et de transmettre « les tendances de son espèce » ainsi que les modifications reçues. De plus, « l'homme vit de la vie intellectuelle de la bête ». Ce que désigne sous ce nom de « vie intellectuelle » M. Milvaux, ce sont « les quatre vies de la vie animale... la vie pratique, la vie morale, la vie tactique, la vie idéalisatrice », cette dernière comprenant les essais esthétiques des animaux, chant, parure, etc. L'auteur, lui aussi, réunit, comme M. Chide, scientistes et esprits religieux dans une même critique :

> Peu importe qu'ils concluent (les philosophes non religieux) à la non-existence des dieux héréditaires de leur race et à l'existence d'un nouveau dieu (la science ou l'Homme) ; ils continuent un travail héréditaire dont l'objet est l'idéalisation d'êtres supérieurs arbitrairement conçus. Leur travail intellectuel s'enchaîne avec celui de leur race d'une façon aussi complète que le travail intellectuel de l'oiseau chanteur qui continue, lui aussi, en chantant, le travail d'idéalisation auquel sa race est vouée, même lorsqu'il emprunte des procédés et des chants nouveaux à d'autres races.

A signaler encore, dans ce volume, d'intéressants passages, à propos du sentiment moral, sur l'« instinct moral » des animaux.

§

C'est un travail très technique que celui de M. Albert Sechehaye sur la **Psychologie du langage**. Frappé de ce fait que Wundt a étudié la question du langage en psychologue plus qu'en grammairien, l'auteur s'est efforcé de créer de toutes pièces le programme et les méthodes de la linguistique théorique, où la psychologie du langage sera étudiée sans lacune et sans défaut d'ordonnance.

Mais, comme cette fois le problème est traité peut-être davantage par M. Sechehaye en grammairien qu'en psychologue, notre incompétence en linguistique, grammaire, sémantique, etc..., nous force à avouer que nous ne pouvons décemment dire si l'éminent auteur l'a résolu, de façon à échapper à toute critique. Nous nous bornerons donc à signaler son ouvrage à ceux qu'intéresse une nouvelle classification des disciplines linguistiques.

§

M. Marcel Réjà étudie **l'Art chez les Fous**, soit le dessin, la prose, et la poésie. Ce qu'il faut retenir de cette étude c'est que, dans la plupart des cas, la « préoccupation artistique est primitivement étrangère à la réalisation de l'Art ». Le point de départ, dans les diverses tentatives examinées, est une perturbation psychique. Parfois c'est « une activité pour ainsi dire indifférente », recherche d'une harmonie, art ornemental ; parfois c'est le « besoin de communiquer une idée obsédante » que l'on trouve à l'origine de cette activité artistique, dont les résultats diffèrent, naturellement, suivant qu'elle s'exerce chez un sujet inexpérimenté, ou chez un artiste. Là, dans certains cas, cette sorte de poussée est « capable de hausser l'artiste au-dessus de lui-même ».

La reproduction de dessins, sculptures, poésies d'aliénés illustre ce volume clairement ordonné et où abondent d'ingénieuses observations.

§

Memento. — *Journal de psychologie normale et pathologique* (cinquième année, n° 1) : M. G. Ballet répond, assez durement d'ailleurs, à M. le professeur Grasset, au sujet de la *Responsabilité des Criminels*.

Le médecin, selon lui, doit être consulté sur l'état mental des inculpés et là se borne sa compétence, qu'on ne saurait étendre à la question de responsabilité, même « physiologique ». Pour cette dernière, M. Ballet craint qu'elle « n'aille rejoindre d'autres expressions vides de sens, au tombeau des mots où sommeille glorieusement le *principe vital* de Barthez ». Dans le même numéro, M. G. Dumas définit la *Psychologie pathologique* et la différencie de la pure clinique mentale.

Au sommaire des *Archives de Psychologie* (tome VII, n° 27), de M. G.

Rouma : *Un cas de Mythomanie ;* de M. A. Mœrder : *Nouvelles contributions à la psycho-pathologie de la vie quotidienne*, observations de perturbations d'actes conscients, survenant dans la vie journalière, et que Freud a déjà étudiés, automatisme, obsessions, etc.

GASTON DANVILLE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Gustave Le Bon : *La Naissance et l'évanouissement de la matière*, 1 vol. in-16, 0 fr. 75, Mercure de France. — A Despaux : *Explication mécanique des propriétés de la matière*, 1 vol. in-8, 6 fr., Alcan.— A. Russel Wallace : *La Place de l'Homme dans l'Univers*, traduit de l'anglais par Mme Barbay-Boittier, 1 vol. in-8, 10 fr., Schleicher. — L. Houllevigue : *L'Evolution des sciences*, 1 vol. in-12, 3 fr. 50, A. Collin.

La Naissance et l'évanouissement de la matière inaugure brillamment la série scientifique de la collection : *les Hommes et les idées*, éditée par la Société du Mercure de France. En une cinquantaine de pages, l'auteur expose ses idées sur la constitution et l'évolution de la matière, idées qui ont orienté la physique moderne dans une voie toute nouvelle. J'ai déjà parlé ici des précédentes publications du Dr Le Bon : il s'agissait d'ouvrages plus étendus, et demandant pour être lus une certaine initiation à la science ; aujourd'hui il y a tant de clarté dans cette histoire d'un « morceau de matière » que je ne veux faire autre chose qu'engager chacun à la lire.

Les idées du Dr Le Bon se sont montrées des plus fécondes ; mais, même s'il n'en avait pas été ainsi, on ne pourrait s'empêcher d'admirer avec quel courage ce savant si indépendant s'est attaqué à un des dogmes scientifiques les plus anciens : celui de l'immuabilité de la matière.

M. Despaux, dans son livre : **Explication mécanique des propriétés de la matière**, rend hommage au Dr G. Le Bon, et cite son attachant et original ouvrage *l'Evolution de la matière*. Il rappelle « l'intolérance de la science officielle » à son égard, mais ne s'en étonne pas, car cette intolérance a toujours été la règle.

Fontenelle, qui aimait la quiétude, conseillait aux imprudents qui ont la main pleine de vérités de la tenir fermée pour ne pas s'attirer de désagréments.

La science officielle est essentiellement conservatrice de ses formules et de ses formes. Un système qui a vécu longtemps bénéficie d'une sorte de prescription ; il a des droits acquis et passe à l'état de dogme. Or, toute Eglise défend ses dogmes, et le laïque n'est pas admis à les discuter sous peine d'hérésie.

Tyndall constate que « l'on rencontre moins de résistance dans le clergé d'Angleterre que dans le camp même de la science »... « Quand vous aurez découvert quelque chose, disait Claude Bernard, on dira d'abord que ce n'est pas vrai, et ensuite que ce n'est pas nouveau. »

Il suffit de passer en revue la façon dont furent accueillies les grandes idées à leur début pour être édifié. La règle est la résistance, et elle est d'autant plus acharnée que l'idée est plus géniale, plus éloignée des opinions reçues.

M. Despaux cite une longue liste de noms : Copernic, Tycho-Brahé et son disciple Képler, Galilée, Bernouilli, Lavoisier, Young, Avogrado, Jouffroy, Fulton, Rumford, Sadi-Carnot, Lamarck, Robert Mayer, etc., etc. Tous ces savants ou inventeurs de génie furent persécutés ou méconnus. Toute idée nouvelle a toujours été considérée comme une atteinte ou une menace à un ordre de choses établi, comme une idée révolutionnaire contre laquelle il importe de se défendre.

Mais revenons à l'ouvrage même de M. Despaux. Sa tentative est curieuse : il essaie d'expliquer toutes les propriétés de la matière et toutes les énergies dont elle est le support par la simple forme dissymétrique de la molécule. Tout se passe par exemple comme si les courants électriques étaient des courants hydrauliques propulsés par une turbine ; tous les phénomènes des énergies attractives peuvent être reproduits par une turbine en rotation dans l'eau ou dans l'air : l'électricité, le magnétisme, la gravitation recevraient une même explication. L'auteur admet que tous les corps doivent émettre des ondes gravidiques ; nous n'avons aucune notion de ces ondes, mais les Oiseaux migrateurs se laisseraient guider par elles.

Il n'y a pas de questions plus troublantes que celle de la gravitation. Dès l'antiquité la plus reculée, l'esprit humain s'est efforcé d'en trouver une explication. 300 ans avant Jésus-Christ, Epicure déclare que c'est une propriété inhérente à la matière. Képler attribue les mouvements des corps célestes à des âmes et des génies : chaque planète a son *angelus rector*. En 1687, Newton découvre les lois de la gravitation, mais il avoue n'avoir aucune idée quant à sa cause... Hégel à l'instar de Képler déclare que les corps célestes échappent aux lois de la matière et qu'ils s'avancent comme des *Dieux bienheureux*. D'Alembert attribue la gravitation à une force spéciale indépendante de la matière. Pour Voltaire, la cause de la gravitation est inaccessible. Laplace avoue son ignorance sur cette cause, mais il reconnaît qu'elle doit se trouver dans les propriétés intimes de la matière. Arago se montre tout aussi impuissant. Faraday, Weber expliquent la pesanteur et l'attraction des astres au moyen de l'électro-magnétisme. En désespoir de cause, M. de Marsilly fait intervenir la puissance divine. Auguste Comte déclare que « aucun esprit sensé ayant quelque culture scientifique » ne peut se livrer à la recherche de la cause de la gravitation...

M. Despaux ne s'est pas laissé arrêter par cet anathème. Il a trouvé des explications à tout ; pour lui, l'électricité, la gravitation, n'offrent plus de mystères !... Encouragé par un pareil succès, il n'a

pas hésité à exposer ses vues sur le « mécanisme de la pensée ».

§

Alfred Russel Wallace est l'un des plus grands penseurs du siècle dernier. On sait qu'il a découvert en même temps que Charles Darwin la théorie de l'origine des espèces. En 1858, au cours d'un voyage, il tomba malade aux îles Moluques, en Océanie. Lors de sa convalescence, il lut l'ouvrage de Malthus, se livra à un travail de réflexion, imagina une théorie de l'évolution, écrivit un mémoire et l'envoya à Darwin. C'est alors que Darwin se décida à publier sa propre théorie. Les deux mémoires furent présentés le même jour à la Linnean Society, de Londres.

Wallace, grand admirateur de Darwin, suivit avec intérêt les luttes que ce savant eut à subir, et en 1889 il donna lui-même un exposé systématique du darwinisme. Il indique les points sur lesquels ses opinions diffèrent de celles de Darwin.

Dans l'introduction du livre : **la Place de l'Homme dans l'Univers**, M. Thomas Tommasino expose les fondements essentiels du wallacisme. Pour Wallace, la seule raison d'être du monde est le développement de l'esprit humain attaché au corps ; c'est là « le but humain de l'univers ». Wallace est convaincu que l'homme est un fait unique dans l'univers; il y aurait « une intelligence suprême coordinatrice de l'ensemble des phénomènes de l'Univers, tous dirigés vers un but unique, la manifestation de l'homme sur la terre ». Pour Wallace, « la matière n'est pas une entité distincte de la force, et la *force est un produit de l'esprit* ».

L'univers serait créé exclusivement pour l'homme, et l'homme seul aurait conscience de l'univers.

En 1903, Wallace, âgé de 81 ans, a écrit *la Place de l'homme dans l'univers*, qui vient d'être traduit par Mme Barbey-Boissier. Cet ouvrage, qui a une belle allure, est « presque entièrement basé sur le merveilleux édifice des faits et des conclusions de l'astronomie nouvelle, unis aux travaux des physiciens, chimistes et biologistes modernes ». L'auteur cherche à démontrer que la Terre est près du centre de l'univers stellaire, et qu'aucune autre planète dans le système solaire n'est habitée ou habitable, enfin qu'aucun autre soleil que le nôtre ne possède de planètes habitées.

Dans ce livre il y a une foule de faits astronomiques intéressants, bien exposés et coordonnés. La Terre occuperait le centre de l'univers stellaire, dont l'unité est maintenant bien établie ; les étoiles ne seraient pas infinies en nombre, comme on le croyait jadis. Les calculs de lord Kelvin prouvent que si les étoiles s'étendaient bien au-delà de ce que nous voyons ou de ce que nous pouvons connaître les mouvements des étoiles centrales ne seraient pas ce qu'ils sont.

Après avoir étudié les caractères essentiels de l'organisme vivant, l'auteur établit les conditions générales absolument indispensables à la vie : la lumière et la chaleur, l'eau, une atmosphère de densité suffisante et composée des gaz qui seuls peuvent former le protoplasma, les alternances de lumière et d'obscurité, etc. ; Wallace démontre qu'aucune planète du système solaire autre que la Terre ne réunit toutes les conditions qui s'associent si harmonieusement sur cette dernière. Mars, avec ses faibles dimensions, ne peut retenir aucune vapeur d'eau ; Vénus, en évoluant autour du soleil, lui présente toujours la même face..., les grandes planètes seraient encore à l'état gazeux ; quand elles se solidifieront, elles ne seront plus que faiblement éclairées et réchauffées par un soleil mourant.

Il est peu probable que les Etoiles aient des planètes habitables. La région de la voie lactée tout entière se présente comme impropre au développement vital.

Il y a là des forces puissantes à l'œuvre, prouvées par l'énorme dimension de beaucoup d'étoiles et de masses nébuleuses, le grand nombre d'amas stellaires, et surtout, parce que cette région est celle des « nouvelles étoiles »... ; la voie lactée est le théâtre d'une puissante activité et d'un mouvement considérable ; elle est remplie de substances qui subissent de continuels changements... ; elle n'est pas suffisamment en repos pour posséder des mondes habitables. En conséquence il nous faut limiter les systèmes planétaires favorables au développement vital, aux étoiles situées à l'intérieur du cercle de la voie lactée et fort éloignées d'elle, c'est-à-dire à celles composant le groupe solaire. On a estimé que le nombre de ces dernières pouvait atteindre de quelques cents à quelques milliers d'étoiles, bien faible chiffre, en tout cas, comparé aux « centaines de millions » de l'univers stellaire entier.

Ainsi seule une petite région de l'univers pourrait être habitable, et là encore la plupart des soleils qui s'y trouvent paraissent devoir être écartés comme étant des systèmes binaires fermés ou comme étant en voie d'agrégation.

Nous voilà donc revenus à « l'Homme centre de l'Univers ».

§

Dans l'**Evolution des sciences**, M. Houllevigue touche un peu à toutes les questions que nous venons d'examiner avec les auteurs précédents. C'est également clair, intéressant, mais il y a moins d'originalité. L'auteur cherche à montrer l'importance prise par la physique dans la science moderne : la physique a prêté son concours à la mécanique, à l'astronomie, à la géologie, à la chimie, à la biologie ; « elle a été le nerf de toutes les autres sciences ». Berthelot, pour M. Houllevigue, n'est pas seulement un grand homme, mais serait aussi « le dernier des génies encyclopédiques » ;

le cerveau humain n'est plus capable de contenir l'universalité des sciences ; aussi les sciences physiques, qui touchent à toutes les connaissances, avec les mathématiques, devraient devenir les véritables « humanités scientifiques ». M. Houllevigue déplore, avec raison, que les savants des diverses branches se passent trop souvent des conseils des physiciens. Il y a là un état de choses à réformer, et M. Houllevigue, qui a une très grande admiration pour les membres de notre académie des sciences, met toute sa confiance en eux ; il voudrait les voir centraliser les travaux accomplis, et prendre « le rôle directeur ». Ne craint-il donc pas l' « intolérance de la science officielle », dont il a été question au début de cette chronique ?

GEORGES BOHN.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Dr Paul Voivenel : *Littérature et Folie*, étude anatomo-pathologique du génie littéraire, Gimet-Pisseau.

Sous le titre de **Littérature et Folie, Anatomie pathologique du génie littéraire**, M. le Dr Paul Voivenel vient d'écrire un bel in-8° de 600 pages contenant un nombre considérable de documents et nous faisant profiter, par de judicieuses citations, des patientes lectures de l'auteur. C'est fort bien, et le livre de M. Voivenel sera utile à tous ceux qui, gardant un peu de sang-froid au milieu de l'envahissement de ce que, par habitude, on continue à appeler la littérature, voudront en étudier certains phénomènes particuliers et notamment pousser plus avant la tendance actuelle, si féconde à tant de points de vue, à chercher les rapports existant entre les caractères de l'œuvre et ceux de l'ouvrier, et à éviter, autant que possible, de juger celle-là, sans connaître celui-ci... Oui, ce livre sera utile, mais il le serait davantage si l'auteur y avait mis un peu plus d'ordre et s'il n'y avait commis quelques oublis fâcheux, tel que celui d'une table, aussi rudimentaire eût-elle été.

Traçons donc rapidement le schéma des bonnes choses que le lecteur est appelé à trouver dans le livre de M. Voivenel.

Pour faire un écrivain, il semble bien qu'il faille avoir : 1° des idées; 2° des mots pour les exprimer. Admettons que ce soit une condition toute théorique, qui, étant donnés l'indulgence ou le mauvais goût du public, n'est nullement obligatoire, et que le plus souvent l'abondance des mots vient suppléer à la pénurie des idées... Admettons-le, mais reconnaissons aussi que ces deux états sont quelquefois réunis. Or, à l'état ordinaire, ces deux facultés d'évocation et d'expression correspondent à l'existence anatomique et fonctionnelle de centres cérébraux spécialisés de psychisme supérieur et de mémoires verbales, lesquels centres sont en rapport anatomique

et fonctionnels entre eux, de telle sorte que leur action concordante « permet d'arriver à l'élaboration de la phrase appliquée sur la pensée comme un vêtement plus ou moins ajusté ». Il s'ensuivra que chez l'écrivain les fonctions d'expressions étant plus souvent sollicitées, il se produira de ce fait une hypertrophie des centres propres du langage, hypertrophie qui sera en rapport avec l'intensité de la fonction et qui sera d'autant plus facilement réalisable que c'est là un phénomène pour ainsi dire normal dans la vie cérébrale, notamment dans la zone du langage, zone dans laquelle les recherches sur le langage intérieur ont montré que chaque individu possède un centre prépondérant.

Donc, chez l'écrivain, hypertrophie de la zone du langage... Mais aux dépens de quoi? Aux dépens des autres zones cérébrales. Et M. Voivenel nous fait à ce sujet une comparaison imagée : « Il se produit ici ce qui se passe dans l'organisme du saumon du Rhin au moment des amours (*Miescher*) : ses organes génitaux s'hypertrophient, mais aux dépens de ses mucles du dos... » Cette hypertrophie d'un territoire cérébral aux dépens des territoires voisins à une conséquence logique : c'est la production d'une sorte de *déséquilibre*, si facilement réalisable dans un organe dont l'instabilité fonctionnelle est extrême, et, dans le cas actuel, singulièrement favorisée par ce fait que le littérateur est en général un émotif qui enregistre ou extériorise des sensations sans avoir recours au raisonnement ou à l'analyse qui supposent et même exigent un certain degré d'unité psychologique de tout le cerveau.

§

Si les états affectifs d'un philosophe jouent un très grand rôle dans l'élaboration de ses théories (Hobbes, Schopenhauer, etc.), on s'imagine en effet quel doit être leur rôle chez la majorité des littérateurs, maintenant, surtout, qu'on connaît mieux le caractère *affectivo-intellectuel* de l'expression littéraire. D'ailleurs, c'est d'après la nature de ces états affectifs qu'on peut les classer en deux grandes catégories fondamentales : les déprimés et les excités.

Parmi les tributaires de la dépression, citons : Pascal, Léopardi (qui, à l'instar de quelques autres, dominèrent leur affectivité dans leurs travaux scientifiques, et dans leurs œuvres littéraires furent entièrement dominés par elle), Heine, Verlaine... Combien n'en trouverions-nous pas qu'inspira l'hypertonie quelle que soit sa forme : joie, colère, égoïsme, peur, orgueil, révolte, haine? M. Voivenel, pour donner un aperçu d'ensemble du rôle que peut jouer l'affectivité pour ainsi dire livrée à elle-même, nous trace, d'après les travaux récents, une esquisse de ce que furent le romantisme et l'école décadente et symboliste « où la sensibilité est tout, l'intelligence et le bon sens

paraissant systématiquement évincés ». Et l'on aime à retrouver, citée par un médecin comme un test précieux de ce déséquilibre cérébral créé par l'hyperémotivité aux dépens des fonctions voisines, cette belle page de Pierre Lasserre sur Michelet :

« C'est un amuseur qui se croit un prophète... Horreur de la réalité, horreur des intelligences énergiques et des volontés créatrices... tendresse suspecte sans mesure et sans examen pour tout ce qui a fait figure de révolté, de dissident ou de vain rêveur, transmutation des malades en grandes âmes prophétiques et des hommes supérieurs en fous et en malades... exaltations et halètements continus de sibylle, dont la violence aurait encore plus de valeur si Michelet ne se minait lui-même et ne s'interdisait de rien dire avec calme quand il n'est pas réellement en proie au démon ; inquiétude, brisures profondes sous une affectation alarmante de « joie » et « d'enthousiasme » ; en un mot lyrisme auquel j'accorderai toutes les épithètes qu'on voudra pour exprimer l'intensité et la violence, à condition qu'il me soit permis d'ajouter « et petitesse », voilà l'âme qui se respire dans l'histoire de Michelet. »

Et si son livre avait paru quelques mois plus tard, M. Voivenel aurait pu tracer, comme pendant au vigoureux tableau de Pierre Lasserre, une agréable peinture de ce que devint M. Anatole France quand il choisit le moment pour devenir historien où sa sensibilité, jusqu'alors contenue par indifférence naturelle ou par souci d'art, venait, sous l'influence d'une crise intime, de se donner libre cours en créant autour d'elle le déséquilibre parfait.

On comprend que M. Voivenel, en passant du romantisme à l'école symboliste, qu'il est obligé de mettre côte à côte comme exemples des effets de la sensibilité, passe en même temps de la sévérité à l'indulgence et à la sympathie, car il n'y a plus là, au lieu d'une crise épidémique qui bouleversa le bon sens... ou même le sens français, qu'une série de confidences individuelles où chacun, dans le langage qui lui semblait le mieux lui convenir, s'efforça d'exprimer son émotion personnelle, sans chercher à troubler l'entendement d'autrui. Il en est, parmi ces poètes — car ce furent des poètes qui voulurent rester tels — qui, croyant mieux extérioriser leurs sensations intimes, crurent même devoir inventer un vocabulaire qu'ils étaient seuls à sincèrement comprendre, tellement, dans ce déséquilibre spécial où les mettait leur sensibilité, ils se sentaient seuls et hors de toute commune mesure avec leurs voisins ; il en est chez qui cette hypersensibilité personnelle et spéciale fut si intense qu'elle produisit dans leur système cérébral comme une action rayonnante et qu'il se fit une série d'associations sensorielles inattendues. Une école nouvelle naquit ainsi où « le mot frappe à la fois l'intelligence par l'idée qu'il représente et la sensibilité par les impressions sensorielles que nous don-

nent sa prononciation et sa lecture ». La lecture produisait le phénomène qu'on a appelé la *pseudo-chromesthésie*, sorte d'anomalie de la perception des impressions visuelles qui fait voir les voyelles comme possédant chacune une coloration spéciale. La prononciation aboutissait à l'*audition colorée* pour laquelle les mots donnent chacun un son musical associé à la disposition des lettres en même temps que chacun, par cette disposition même, éveille l'impression d'une couleur.

§

Si l'affectivité joue en littérature un rôle prépondérant, elle retrouve ce même rôle dans les maladies mentales.

Les émotions morbides les plus fréquentes sont : 1° la joie, relativement rare, mais dominante dans les états maniaques expansifs, les délires extatiques ; 2° la colère, concentrée ou impulsive, passagère ou durable, très commune dans la manie, le délire de persécution ; 3° la tristesse passive ou active qui fait le fond de la mélancolie ; 4° la crainte, la terreur poussées au plus haut point dans les délires panophobiques ou terrifiants ; 5° l'anxiété qui constitue le fondement de l'obsession, de l'angoisse... Les troubles des affections peuvent être ramenés à deux catégories : 1° l'exaltation des affections amicales, amoureuses, familiales, philanthropiques, animales même, très marquée dans certains cas de lypémanie, d'érotomanie, de paralysie générale au début ; 2° l'abolition et la perversion des affections, plus spéciales à certains délires systématisés et dégénératifs... Les sentiments morbides les plus communs sont : 1° l'égoïsme, qui constitue le fond du caractère de beaucoup d'aliénés ; 2° l'orgueil, qu'on observe surtout dans le délire ambitieux ; 3° la méchanceté, la fourberie, le mensonge, l'amoralité, dans la folie dite morale des hystériques et des dégénérés ; 4° la révolte, la haine, la vengeance, dans le délire de persécution ; 5° la générosité, la prodigalité, dans la paralysie générale expansive ; 6° le découragement, l'impuissance dans l'hypocondrie intellectuelle et morale ; 7° l'humilité, la contrition dans la mélancolie et ses diverses variétés.

Et de la constatation de ce déséquilibre spécial résultant de l'affectivité, chez les littérateurs d'une part et chez les fous de l'autre, M. Voivenel conclut : «... Les écrivains sont, semble-t-il, en état d'instabilité cérébrale... Certaines parties de leur esprit sont hypertrophiées, et atrophiées... La folie n'étant pas simplement la démence, mais comprenant toute anomalie mentale, ils se rapprochent des fous..., et si un individu pondéré et vulgaire devient un fou, un déprimé ou un excité, si chez un homme du peuple, grâce à la psychose, l'affectivité s'hypertrophie, nous pouvons voir se développer chez cet humble un talent littéraire relatif, tant il est vrai que le génie litté-

raire coïncide avec le déséquilibre cérébral. Nous sommes donc amenés, pour parfaire notre démonstration de la coexistence du talent littéraire et de la déséquilibration mentale, à donner des observations : 1° de malades littérateurs ; 2° de littérateurs malades. »

§

Nous ne suivrons pas M. Voivenel dans son chapitre copieux sur les malades se révélant littérateurs. Le sujet a été ici maintes fois abordé : dans un article récent et dans un livre dont je voulais parler aujourd'hui — ce que je ne peux faire, à mon grand regret — M. Marcel Réja a traité en partie la question.

Nous avons vu combien était grand le rôle de l'affectivité dans les maladies mentales : or, sous l'influence du processus pathologique il se produit dans le territoire cérébral une *excitation* qui se répercute nécessairement et surtout dans la zone où sont groupées les facultés d'expression : et le fou en proie à cet état — qu'on appelle inspiration chez le poète, qui saura plus ou moins s'en rendre maître et le canaliser — appelle à son aide tous les langages dont il peut disposer, rarement la musique, souvent le dessin et toujours la littérature, prose et surtout poésie, dont la cadence plus ou moins réelle flatte cet instinct du rythme toujours en éveil chez le sauvage ou le civilisé, le pathologique ou le normal. Dans cet état d'éréthisme fonctionnel, si banal pour quiconque a vécu un peu avec les fous, il n'est pas rare de voir cette inspiration d'ordre pathologique persister dans les moments de rémission, dans les intervalles qui séparent les crises délirantes, et provoquer la production de morceaux littéraires souvent fort beaux, dont le sujet eût été parfaitement incapable dans son état de santé antérieur.

Nous ne suivrons pas davantage M. Voivenel dans son chapitre consacré aux littérateurs présentant des tares mentales et dont il donne une longue liste — d'ailleurs forcément incomplète — puisées aux meilleures sources d'observations. Ici le mécanisme est au fond le même, mais ses modalités offrent de nombreuses variantes. Mise à part la grande catégorie des prédisposés qui ne sont littérateurs que parce qu'ils sont déjà malades, mais qui souvent trouvent dans l'art une discipline capable de maîtriser, dans le coin où il s'est logé, le processus malin, — il y a ceux dont le cerveau ne peut, au bout d'un certain temps, supporter cet état de déséquilibre provoqué par l'hypertrophie d'une zone aux dépens des autres : à cet antagonisme fonctionnel succède, d'ailleurs selon la loi, une tare organique, et l'anarchie passagère devient le trouble permanent ; — il y a ceux qui demandent à leurs facultés d'expression plus qu'elles ne peuvent donner, et qui s'épuisent dans l'effort sans connaître la fatigue de la production ; — il y a ceux qui, ne trouvant pas en eux-mêmes, par suite

d'une certaine stabilité — j'allais dire d'une certaine santé — de leur écorce cérébrale, la force capable de rompre l'équilibre préétabli, vont la demander aux excitations extérieures et soumettent leurs circonvolutions à un régime artificiel qui les désagrège ou très vite ou lentement...

§

Nécessairement, dans un livre comme celui de M. Voivenel, la question des rapports du génie et de la folie devait être abordée. C'est grand dommage, car, jusque-là, l'auteur était resté fidèle au sous-titre choisi par lui : *Anatomie pathologique du génie littéraire* (le mot *génie* étant pris ici dans le sens de *faculté créatrice*). Avec cette encombrante question, il est obligé de s'engager dans le maquis des spéculations et des hypothèses, où chacun dit son mot et pourrait bien, ma foi, avoir raison. A la place de M. Voivenel, je m'en serais tenu à la phrase qu'il cite de Grasset : « Le génie et la maladie sont des aboutissants parallèles d'une même construction mentale anormale. » Et j'accepterais volontiers cette seconde proposition, qu'il ajoute lui-même : « Le génie est la manifestation d'un tempérament spécial qui, au point de vue psychologique, se caractérise par la supériorité intellectuelle, et, au point de vue pathologique, par la prédisposition aux maladies nerveuses ». Ces deux propositions, qui sont de bonne clinique, ont au moins le mérite d'être en harmonie avec le reste du livre. M. Voivenel a préféré nous affirmer qu'il voyait dans le cerveau de l'homme de génie un signe de progénérescence,que ledit cerveau est le cerveau de l'avenir, qu'il sera composé de centres nettement spécialisés qui fonctionneront de manière réflexe et que nous penserons *sans y penser* (*sic*)... Ce serait très affligeant, mais ce sont là des mots, des mots, rien que des mots...

ALBERT PRIEUR.

SCIENCE SOCIALE

Edmond Demolins: *Répertoire des répercussions sociales*, Science sociale. — Raoul Allier: *Le Protestantisme au Japon*, Alcan. — G. de Lamarzelle: *Démocratie politique, démocratie sociale, démocratie chrétienne*, Librairie nationale. — Schall: *Mentalité du peuple souverain, causes et remèdes*, Lib. des Saints-Pères. — Charles Dupuis: *La Crise religieuse et l'action intellectuelle des catholiques*, Bloud. — Desdevises du Désert : *L'Eglise et l'Etat en France, tome Ier*, Lecène-Oudin. — Nééra: *Les Idées d'une femme sur le féminisme*, Giard et Brière.

Le **Répertoire des répercussions sociales**, œuvre posthume d'Edmond Demolins, montre l'étendue de la perte que la science sociale a faite. C'est un compendium de toutes les influences que Demolins lui-même ainsi que toute son école avaient cataloguées sur les conditions du développement des peuples, groupées méthodi-

quement d'après la Nomenclature de Tourville dont je rappelle ici les six rubriques : Lieu ; Travail et ses accessoires : propriété, capital, salaires, épargne : Famille avec ses modes d'existence et ses phases de l'existence ; Patronage et ses auxiliaires : commerce, culture, religion ; Associations libres : voisinage et corporations, ou forcées : de la commune à l'état ; enfin Expansion de la race. Sous chacune de ces rubriques (dont l'importance, à ne rien céler, me semble exagérée par l'école de M. Demolins, la science sociale ne se réduit pas à une table des matières) viennent se ranger plusieurs centaines d'observations qui, elles, sont tout à fait précieuses même quand elles sont discutables. J'ouvre au hasard le Répertoire et je tombe sur les répercussions 12, 13, 14, etc. du Lieu sur le Commerce : Les pays à production naturelle prépondérante sont portés à être libre-échangistes — Les pays à production industrielle prépondérante sont portés à être libre-échangistes — Les pays en voie de développement industriel sont portés à être protectionnistes — Les pays à développement mixte de la culture et de l'industrie sont portés à être protectionnistes. En gros, cela est juste et tout le problème du libre échange et de la protection tient dans ces quatre positions ; sans doute, si on veut serrer de plus près les difficultés, on voit que des points restent obscurs et que l'explication qu'il faut donner du protectionnisme américain actuel est moins simpliste, mais il est bon, en pareille matière, de commencer par voir distinctement les grandes lignes. Le *Répertoire* renvoie d'ailleurs toujours aux ouvrages développés qu'ont publiés les écoles de Le Play et de Tourville ; le sociologue qui voudra vérifier la loi dont la formule lui aura semblé trop rigide trouvera donc vite les instruments de ce travail de contrôle. Voici, par exemple, des thèses qui me semblent douteuses : Religion, 32 : L'abandon de l'idée de caste a fait évoluer le brahmanisme vers le bouddhisme. Je crois que l'effet est pris ici pour la cause. 33 : Le sacrifice par le feu favorise la notion du dieu unique. Les Védas, je crois, sont moins monothéistes qu'hénothéistes. 34 : Le monothéisme du désert s'explique par ce fait que le sacrifice par le couteau favorise la croyance au Dieu unique. Je préférerais la vieille explication de Renan, dont il est de mode de sourire : l'immensité désolée de l'horizon, mais qui me semble d'une portée psychologique supérieure. Ces exemples suffisent pour donner une idée de l'attrait des questions posées et de leur difficulté ; on ne peut être sociologue qu'en étant à la fois spécialiste et synthétiste, si j'ose ainsi dire, la vraie synthèse ressortissant à la psychologie, non pas à celle des sauvages, qui ne fait aboutir à rien de bien précieux, mais à celle des grandes races historiques que nous pouvons encore voir et étudier.

§

Justement à propos de psychologie ethnique et de religion, quel

est l'avenir religieux d'un peuple comme le Japonais? C'est la question qu'on peut se poser en fermant **le Protestantisme au Japon**, de M. Raoul Allier. Le livre est, en lui-même, des plus intéressants; il met en évidence une action du christianisme qu'on aurait été tenté tout d'abord de nier en se rappelant combien peu mystique est la race jaune, et combien tout l'Extrême-Orient se satisfait avec un culte des ancêtres qui, à vrai dire, n'est que le strict minimum religieux. Mais il ne faut pas oublier que nous-mêmes, gens d'Occident, nous avons vécu pendant toute l'antiquité sur un fond religieux à peine supérieur, et que le Japon a montré parfois de véritables frénésies de prosélytisme; sans les atroces persécutions de la fin du XVIe siècle, peut-être que tout le Japon serait en ce moment chrétien. Il est vrai qu'il serait catholique, et qu'aujourd'hui, en supposant résolue affirmativement la première question : le Japon sera-t-il évangélisé? une seconde non moins délicate se présenterait : Quelle confession chrétienne adopterait-il? Toutes les églises de chez nous ont des adhérents dans l'Empire du Soleil Levant; il y a même des orthodoxes grecs dont le rôle a dû être, on l'imagine, assez embarrassé pendant la dernière guerre de Mandchourie. M. Raoul Allier, qui est protestant, croit à l'avantage du christianisme réformé; il paraît que certains rites catholiques, comme la confession auriculaire, indisposent les Nippons; la suprématie papale est aussi un obstacle; les protestants japonais sont moins nombreux que les catholiques japonais, mais ils appartiennent presque toujours à un milieu beaucoup plus relevé; le phénomène curieux, c'est que les confessions progressent par leurs propres forces, à la différence des christianismes chinois ou annamites; il y aura bientôt des évêques japonais et des grands-pasteurs japonais (gare au Yoshiwara!). Ce sera intéressant de voir si le progrès des diverses confessions chrétiennes se fera dans le même sens qu'aux Etats-Unis par exemple.

§

C'est en pensant à ces lointaines perspectives qu'on peut se demander si l'Eglise catholique est bien inspirée en tendant à l'extrême les liens de sa discipline; mais en ces matières délicates, ce qui arrive est rarement ce qu'on prévoit! L'impression n'en est pas moins fâcheuse quand on tombe de ces hauts problèmes de psychologie ethnique religieuse dans nos petites questions cléricalo-politiques. **Démocratie politique, démocratie sociale, démocratie chrétienne**, comme on voit que l'auteur d'un pareil livre est un membre de notre Parlement! Et c'est en effet M. de Lamarzelle, un savant juriste, au surplus, mais que restera-t-il de livres pareils dans une demi-douzaine d'années? Et quel effet M. Schall peut-il attendre de la naïve diatribe qu'il intitule **Mentalité du peuple sou-**

verain ; cause et remèdes ? N'en déplaise à l'auteur, l'athéisme social n'est pas l'unique cause et le retour à la foi de nos pères n'est pas l'unique remède. Il y a certainement des considérations bien supérieures dans le petit livre sagement pensé de M. Charles Dupuis, secrétaire de l'Ecole des sciences politiques, **la Crise religieuse et l'action intellectuelle des catholiques**, auquel un autre petit livre de M. Henri Bremond, **la Littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui**, peut servir d'appendice. Mais ces questions de culturkampf sont si ressassées ! Ceux qui s'intéressent à notre lutte du sacerdoce et de l'empire pourront lire le grand ouvrage de M. Desdevises du Désert dont le premier volume vient de paraître : **L'Eglise et l'Etat en France** : il s'arrête au Concordat, mais comment juger les dissensions religieuses de notre temps sans connaître celles des XVIIe et XVIIIe siècles ?

§

Les idées d'une femme sur le féminisme sont à connaître quand cette femme est Nééra, une des plus célèbres romancières de l'étranger. Nééra, que je crois avoir été le premier à présenter au public français, au temps du premier *Ermitage*, est la George Sand italienne ; elle en a l'âme affectueuse et brûlante sans la passion déséquilibrée. Par ceci on peut pressentir son jugement sur le féminisme : « Un mariage modeste, même pas des plus heureux, mais fécond, vaut encore mieux qu'une existence solitaire au milieu des richesses, des plaisirs, de l'étude ou de n'importe quelle compensation. » Et je crois qu'aucune femme, ayant l'âme un peu bien située, ne s'inscrira en faux contre lui. Malheureusement il se trouve de plus en plus des femmes ayant ce que j'ai dit mal situé. *Tota mulier in utero*, disaient nos pères ; *in vaginâ*, rectifient assez de leurs filles ; celles-ci ne veulent plus d'enfants, sans cracher d'ailleurs sur le *fellator*, ni même sur la *fellatrix*, plus sûre, d'où je crois bien l'explication des progrès de l'antiphysisme. Ni épouses ni mères ! clament les plus enragées ; épouses jusqu'au : halte là, mon ami ! concèdent les autres. Et c'est là un féminisme contre lequel il est bien difficile de lutter ; dans la débâcle de toutes les idées de sacrifice, de patriotisme, de religion, il n'y a plus que la bonne mère Nature sur qui on puisse compter ; comme presque toutes les fillettes ont leur poupée, presque toutes les femmes auront un baby ; ce n'est pas bien brillant, je l'avoue, mais qu'y faire ? Il y a, toutefois, d'autres féminismes sur quoi on pourrait discuter. L'un a aujourd'hui atteint son but, puisque toutes les professions libres sont ouvertes aux femmes. Un autre travaille à leur donner les fonctions publiques et les prérogatives civiques ; je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient, au contraire, à ce que la femme soit électrice et même éligible. Pour

les fonctions publiques, il en est que la femme ne remplira jamais, officier par exemple, ou patron d'hommes (pourtant, au moyen âge, il y eut des monastères mixtes où les religieux obéissaient à une abbesse) et d'autres que la femme remplirait très bien : receveurs d'impôts, notaires, bureaucrates ; même parfois mieux que l'homme : professeurs de jeunes enfants ou visiteurs de l'Assistance publique. Pour la magistrature c'est plus délicat ; je crois pourtant que certaines femmes d'un sang rassis siégeraient fort bien dans un tribunal ou un jury, mais en minorité, et non sur un siège de juge unique comme le juge de paix. En théorie donc je marche avec les féministes à tout crin. Mais dans la pratique je pivote avec la sage, avec l'excellente Néera. Je crois qu'une créature, quel que soit son sexe, qui ne veut pas avant tout son bonheur est un monstre, et qu'une femme qui fait consister son bonheur à elle dans du papier noirci, ou de la toile barbouillée plutôt que dans l'amour et tout ce qui s'en suit, est une sotte. Maintenant la femme ne pourrait-elle pas, tout en étant épouse et mère, travailler de son côté ? Assurément si, pourvu que ce travail ne fût pas trop prolongé. Si la femme pouvait quitter l'atelier vers 4 h. ou 5 h. ce serait à merveille, et le travail au dehors lui serait plus salutaire souvent que l'oisiveté brouillonne et potinière du dedans. La femme est faite pour être la collaboratrice affectueuse et docile de l'homme, mais son concours sera d'autant plus efficace que son énergie et sa capacité personnelles seront plus grandes, d'où le louable de tout ce qui tend à lui donner une certaine indépendance. J'avoue à ce propos ne pas saisir le préfacier de Néera quand il avance que la récente loi qui donne à la femme mariée la disposition de son salaire va augmenter les ravages de l'alcoolisme ; il semble, au contraire, que cette loi garantira quelques souffre-douleurs contre la cupidité ignoble de leurs maîtres et n'empêchera pas les bonnes ménagères d'avoir, comme aujourd'hui, tout ou presque tout le gain du mari, pour les dépenses du foyer. Je reconnais d'ailleurs que toutes ces lois sociales à grand fracas ne font pas grand'chose de bon et que la moindre amélioration du caractère de l'homme, trop brutal et trop ivrogne, et de la femme, trop acariâtre et trop bornée, serait cent fois préférable, mais le moyen ?

§

MEMENTO. — *Ketteler*, par Georges Goyau, Bloud. On sait que le baron de Ketteler, entré dans les ordres et devenu évêque de Mayence, est le père du socialisme chrétien allemand qui, par bien des points, se rapproche de celui de Lassalle ; son influence même hors des pays allemands a été réelle. Le livre d'extraits soigneusement réunis par M. Goyau permet de se faire une idée complète de ses doctrines — *Michel Bakounine. Œuvres, t. III. L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale.* P. V. Stock. Ces pages, qui datent de 1871, ont un peu vieilli, mais elles n'ont pas perdu

tout intérêt ; Bakounine s'oppose diamétralement à Ketteler, puisqu'il est à la fois antichrétien et antisocialiste. — Dans le *Journal des Economistes*, compte-rendu des discussions à la Société d'économie politique sur la réglementation du travail et sur la crise allemande, et dans la *Réforme sociale*, compte-rendu des discussions à la Société d'économie sociale sur la situation du Midi vinicole et sur la Crise de l'apprentissage. Toutes ces discussions sont à lire de près. — La *Revue de psychologie sociale* prend le titre de *Vie contemporaine*, garde son format un peu démesuré à mon goût, et donne un très intéressant numéro sur l'Allemagne actuelle, dû uniquement à des plumes allemandes. — Dans la *Coopération des Idées*, M. Georges Deherme poursuit sa campagne d'éducation morale du prolétariat. La question du sabotage posée à propos du dernier lock-out des entrepreneurs de maçonnerie est ici une bonne pierre de touche, et il est aussi satisfaisant qu'inattendu de voir le journal *l'Anarchie* condamner vigoureusement ce procédé cher à M. Georges Sorel. — Dans *le Mouvement socialiste* de ce dernier, un intéressant article de M. Merrheim sur la Crise de l'automobile : ah ! si cette crise emportait les autobus ! — *L'Action régionaliste*, dont M. Charles Brun reprend la direction, rend compte du dernier congrès provincial tenu pour le reboisement ; c'est là une question autrement importante que les neuf dixièmes de celles dont s'occupent les socialistes et les antisocialistes.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

P. Saint-Yves : *Les Vierges mères et les naissances merveilleuses, essai de mythologie comparée*, in-16, E. Nourry, 1900, 3.50.

Le livre de M. Saint-Yves est consacré à une question du plus haut intérêt si on l'étudie en son entier et non pas seulement d'un point de vue folk-lorique. C'est malheureusement à ce dernier parti que s'en est tenu l'auteur, suivant ainsi la même ornière que le comte de Charencey (1) et Sidney Hartland (2), dont il a repris la documentation en la complétant, et en classant les faits autrement.

C'est une croyance très répandue que la procréation peut n'être pas seulement causée d'une manière normale, par la conjonction du mâle et de la femelle, mais avoir lieu par toutes sortes d'autres moyens, que nous savons être, depuis Swammerdam, d'ordre surnaturel. La « naissance miraculeuse » est l'un des thèmes de légende et de conte les plus répandus : et c'est même, pourrait-on dire, une qualité nécessaire du héros légendaire, dieu futur comme le Christ ou Bouddha, grand empereur comme Fou-hi, simple héros civilisateur ou populaire, que d'être né d'une manière merveilleuse, de la plus merveilleuse même : d'une vierge.

M. de Charencey avait classé les légendes qu'il avait recueillies par

(1) *Le Folk-Lore dans les Deux Mondes*, Paris, 1894, pp. 121-156.
(2) *The Legend of Perseus*, t. I, 1894, pp. 71-181.

pays ; Sidney Hartland a examiné le thème de la naissance surnaturelle : 1o dans les contes ; 2° dans les sagas (légendes) ; 3° dans les coutumes, et dans chaque catégorie d'après le procédé : la vierge devient enceinte pour avoir mangé d'un certain fruit, pour avoir ingurgité une drogue, pour s'être baignée, etc. Ces classements ont paru insuffisants à M. Saint-Yves, qui a préféré celui d'après « l'agent provocateur ». D'où les chapitres : I, les pierres fécondantes et le culte des pierres; II, les théogamies aquatiques et le culte des eaux; III, les pratiques fécondantes du culte des plantes et les théogamies phytomorphiques; IV, l'action simultanée des plantes divines et des eaux sacrées; V, les théogamies thériomorphiques; VI, les fécondations météorologiques ; VII, les naissances dues à l'action du soleil ; VIII, les naissances dues à l'action d'êtres anthropomorphiques (défunts, démons). Et toute cette documentation est enfin utilisée dans le dernier chapitre pour expliquer le thème de la naissance miraculeuse du Christ. On remarquera que l'auteur donne dans ce chapitre un essai intéressant de rattachement des légendes chrétiennes primitives aux légendes alors courantes dans le monde de la Méditerranée orientale.

Le classement de M. St-Yves a certes cet avantage de montrer le lien entre le thème littéraire et les croyances et rites correspondants. Si cependant je dis qu'il a suivi « l'ornière », c'est qu'en effet il n'a pas osé déplacer nettement les termes. Il a persisté à présenter en premier lieu le thème, et en second lieu la croyance et le rite, alors qu'il importait d'étudier d'abord à fond les représentations et les actes, quitte, pour leur affabulation littéraire, à renvoyer aux deux collections citées, après tout aisément accessibles.

Autrement dit : l'important, c'est de rechercher comment, avant Swammerdam, on s'imaginait le mécanisme de la procréation ; or les opinions sur ce point diffèrent de peuple à peuple, et chaque peuple a par suite tendance à n'employer dans sa production littéraire que telle ou telle variante du thème. Le premier point élucidé, on se trouve mis ainsi en mesure de déterminer, d'une manière au moins approchée, le lieu d'origine des diverses variantes.

Mais de plus le thème de la naissance non naturelle est lié à divers systèmes magico-religieux, notamment au totémisme, et à tel point que J.-G. Frazer a cru pouvoir fonder sur l'ignorance du mécanisme vrai de la conception une explication définitive du totémisme entier. Le point de départ de cette théorie, ce sont les faits que j'ai exposés dans le *Mercure* (1) : M. Frazer pense que le totem de l'enfant dé-

(1) Depuis, il a paru un certain nombre de travaux sur les Australiens qui prouvent qu'en effet l'idée de la *lucina sine concubitu* est plus répandue qu'on ne croyait. Cf. mes articles dans *Man*, publication de l'*Anthropological Institute* de Londres, 1907, p. 23 sqq. ; 1908, pp. 37 sqq. qui complètent ce que j'ai exposé dans la *Revue des Idées*, 1904, pp. 554-558, et dans le *Mercure de France*, 15 mai 1906, pp. 204-220.

pend de l'objet aperçu ou ingurgité par la mère au moment même où elle ressent le premier symptôme de la grossesse. Je laisse de côté tous les arguments spéciaux contre cette théorie pour faire remarquer seulement qu'il est impossible de parler du « premier symptôme » de la grossesse chez les Australiennes alors que nous ne savons pas quels sont ces symptômes (1). M. Saint-Yves simplifie la théorie de Frazer, en croyant que le savant anglais n'a en vue que la grossesse par manducation et il dit que j'adopte cette théorie. Il se trompe, car j'ai écrit à plusieurs reprises : Qu'on ne saurait baser une théorie générale comme celle de M. Frazer sur une explication préscientifique uniquement locale.

D'ailleurs le totémisme doit pouvoir s'expliquer, non pas par une théorie unique, mais par plusieurs en même temps ; M. St-Yves a consacré un chapitre, où l'on trouvera des faits intéressants et des interprétations originales, au thème de la fécondation de la femme « par un dieu à forme animale ». Il cite, en outre des faits recueillis par Frazer (*le Totémisme*), des faits grecs qu'il soumet à une analyse détaillée : Zeus-taureau et Europe ; Zeus-cygne et Léda, etc. Il rappelle que le totémisme doit être à la base de toutes ces légendes et je lui signale que d'après les travaux récents sur la Crète, il existait dans cette île un rituel totémique caractérisé. Mais il s'est arrêté à moitié route. Le fait certain est celui-ci : on admettait que des rapports entre un animal et une femme pouvaient être suivis de conception ; cette croyance a persisté pendant tout le Moyen-Age ; un grand nombre de tribus prétendent descendre, et s'en font gloire, de l'accouplement d'un animal mâle avec une femme, plus rarement d'un homme avec une femelle animale. Cet acte légendaire, c'est la *bestialité* ; or, il se commet encore beaucoup de nos jours, dans nos civilisations modernes, en qualité de « perversion sexuelle », mais chez les demi-civilisés, soit comme acte érotique admis comme normal, soit rituellement. C'est ainsi que dans le sud de Madagascar, tout chef de famille Antaimoro n'avait de rapports sexuels avec sa femme qu'après en avoir eu avec une génisse « belle et bien soignée, grasse, au poil court, propre et luisant, aux cornes ornées de guirlandes de fleurs et de plantes odorantes que le pâtre avait soin de renouveler tous les soirs en revenant du pâturage ». Dans ce cas la bestialité est nettement un acte rituel ; j'en connais quelques autres aussi caractérisés et il me semble

(1) Je rappelle qu'en France même ces symptômes varient de femme à femme et que, d'après les rares observations qu'on possède, ils sont souvent nuls chez les femmes demi-civilisées ; ni vomissements le matin, ni démangeaisons aux seins, etc. Il ne faut pas voir trop simple en ces matières, ni faire intervenir ainsi des données physiologiques incontrôlables, au moins pour le moment. Que si d'ailleurs le « premier » symptôme pouvait avoir cette importance chez les demi-civilisés, on trouverait parallèlement chez eux cette croyance que la grossesse dure 4 mois ou 5 mois, et non 9 : et cela n'est pas, du moins à ma connaissance.

que si les légendes parlent si souvent d'accouplements de cet ordre, cela ne peut s'expliquer que par des habitudes correspondantes, soit que l'acte de bestialité ait fait à un moment donné partie du rituel totémique, soit que le totémisme soit partiellement une tentative pré-scientifique d'explication de cette catégorie d'actes.

Le thème des « théogamies thériomorphiques » peut donc s'expliquer, le plus souvent, comme une allusion à des rites définis. Dans certains cas, comme l'a bien fait voir M. Saint-Yves, il peut aussi avoir un point de départ iconographique (interprétation d'un bas-relief ancien, etc.).

L'on regrettera encore que l'auteur n'ait pas fait plus de recherches sur les croyances des demi-civilisés quant à la localisation du pouvoir procréateur. Les Zoulous par exemple le placent dans le mollet, et pensent que plus un homme a le mollet gros, plus il aura d'enfants. De même il y a lieu de chercher comment on se représente la constitution interne de la femme. Telle tribu malaise prétend que l'enfant se forme d'abord au niveau des seins, puis descend peu à peu : car les seins enflent les premiers. Dans ce cas, la conception par ingurgitation, thème si fréquent dans les contes, apparaît comme logique. Dans la Grèce et l'Italie antiques, dans l'Italie, le Tyrol et la Bavière modernes on se représente l'utérus comme un crapaud : mais j'ignore comment on explique alors la grossesse ; en tout cas la croyance est intéressante si on se rappelle le rôle procréateur du crapaud dans un asez grand nombre de contes et de légendes, et son emploi contre les maladies de femmes dans la médecine populaire.

En définitive, pour comprendre les thèmes littéraires, on se voit toujours obligé de recourir à l'étude des rites correspondants; et c'est l'un des mérites de M. Saint-Yves d'avoir montré dans son livre combien insuffisante reste l'étude des thèmes seuls, isolés de la vie ambiante. A plusieurs reprises, l'auteur se fait gloire d'avoir démontré l'antériorité d'un rite par rapport au mythe correspondant. Il semble même éprouver une tendance à dériver la mythologie du rituel, tendance qui frappe également dans son livre précédent, *les Saints successeurs des Dieux*. En tant que réaction contre la tendance classique, fort vivace encore en Allemagne (école de Winckler, Siecke, etc.), le point de vue de M. Saint-Yves doit être admis, pourvu que l'impossibilité d'une règle générale et absolue soit bien reconnue d'avance. C'est le vieux procès de l'antériorité, ou non, de l'acte ou de la représentation, de la parole ou de la pensée.

Dans le domaine magico-religieux, la question se complique par ceci que, dans quelques cas, on constate la valeur efficiente directe de la pensée, laquelle est ainsi équivalente par elle-même à un acte ; il suffira, par exemple, de penser l'imprécation sans la formu-

ler, pour que cette imprécation agisse. Mais c'est sortir des limites tracées à son livre actuel par M. St-Yves, qui a en préparation d'autres travaux. C'est un bon signe de voir un auteur éclairer le christianisme par le folk-lore et l'ethnographie; et le dédain en lequel tient ces deux disciplines M. Loisy par exemple, même dans son dernier ouvrage, est cause de l'étroitesse regrettable de la plupart de ses interprétations de textes évangéliques. En Angleterre, G. J. Frazer, en Allemagne feu A. Dieterich entre autres ont bien vu le parti qu'on peut tirer, pour l'interprétation de la Bible, des faits demi-civilisés.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : des vers de J.-K. Huysmans. — *Les Ailes,* pamphlet contre les anarchistes. — *Revue du Temps présent :* poème de M. J. Bonnerot, qui prouve que par trop de « jammisme » on retourne à François Coppée. — *Revue de Paris :* notes sur le Japon. — *Le Correspondant :* la faillite du divorce. — Memento.

MM. Henry Céard et J. de Caldain donnent, d'après des documents inédits, un *Huysmans intime : l'artiste, le chrétien,* dont **La Revue hebdomadaire** (2 mai) commence la publication. On retrouvera, au moyen de ce travail méthodique, ce que cet étonnant écrivain a mis de sa propre aventure dans celles des personnages qu'il imagina. On y verra le dévouement et la sincère admiration de deux hommes pour un des plus curieux artistes du XIXe siècle. Assurément, nous aurons à faire quelque emprunt direct à cette publication. Aujourd'hui, nous nous bornons à en extraire ces vers, publiés dans l'édition bruxelloise de *Sac au dos,* et que Huysmans n'a pas maintenus quand sa nouvelle a paru dans *les Soirées de Médan.*

O croix qui veux l'austère, ô chair qui veux le doux,
O monde, ô évangile, immortels adversaires,
Les plus grands ennemis sont plus d'accord que vous,
Et les pôles du ciel ne sont pas plus contraires.
On monte dans le ciel par un chemin de pleurs,
Mais, que leur amertume a de douceurs divines !
On descend aux enfers par un chemin de fleurs,
Mais hélas ! que ces fleurs nous préparent d'épines !
La fleur qui, dans un jour, sèche et s'épanouit,
Les bulles d'air et d'eau qu'un petit souffle casse,
Une ombre qui paraît et qui s'évanouit
Nous représentent bien comme le monde passe.

§

Simplement à titre de curiosité, voici un « Pamphlet » de M. L. de

Moynau publié par **les Ailes**, revue sociale hebdomadaire, dans son n° 3, qui a paru le 21 mars dernier à Saïgon :

ANARCHISTES

Dangereux imbéciles, redoutables maniaques, impudents arrivistes. Vouloir le bonheur humain !

Andouilles !

Pour qu'il y ait un bonheur humain, il faut d'abord des hommes et ensuite que ces hommes aient la faculté du bonheur.

Comme c'est malin ! Renoncer à la satisfaction des plus légitimes aspirations, se faire capucin, et pourquoi ?

Pour améliorer la condition des misérables, pour faire des hommes ! Alors que par définition les esclaves ne sont pas transformables. Des porcs, vouloir faire des aigles ! Et se tuer pour ça ? Bêtise.

Autant se faire trappiste !

Quand cent ou un million d'hommes auront renoncé à toutes les joies, se seront sacrifiés, qu'est-ce qu'il y aura de changé ?

La peau !

Les soldats qui se font tuer ne se reproduisent pas. Ceux qui pullulent sont les descendants des lièvres.

Alors, sauvons notre peau, et devenons des hommes.

Mais c'est là, au moins la deuxième partie, tout le programme anarchiste.

Oui, mais l'anarchie oublie la sociabilité et ce principe que l'éducation est essentiellement la formation de bonnes habitudes.

Etre un homme n'est pas possible à un homme seul au milieu de la ménagerie de la forêt sociale, armée de griffe d'or et de bec d'argent.

Etre un homme est possible à un groupement de libres énergies. Cherchons nos semblables, sélection, reproduisons-nous, ayons des enfants de nos esprits et de nos chairs.

Et armons-nous. Cuirassés d'or, épées d'acier, dans la lice descendons mais avec les armes de nos ennemis que nous pouvons leur dérober, et nos cœurs et nos cerveaux qu'ils ne peuvent nous prendre sans se ranger parmi nous.

A bas les Anarchies !

Ah ! les excellentes vérités ! *Pour qu'il y ait un bonheur humain, il faut d'abord des hommes et ensuite que ces hommes aient la faculté du bonheur. — Les soldats qui se font tuer ne se reproduisent pas.* Et celle-ci, brillante entre toutes : *Etre un homme est possible à un groupement de libres énergies.*

M. L. de Moynau groupe les phrases avec ce sens exquis du comique dont les rédacteurs des affiches électorales viennent de nous donner la mesure, à Paris.

§

Ce qu'on a appelé le « jammisme » et qui n'est, — comme on le voit de tous les imitateurs, en littérature, en musique, et dans les arts plastiques aussi bien, — que l'application, par procédé, des plus

saillants traits d'une originalité forte, le jammisme donc, aboutit à une réaction poétique vers ces premiers poèmes de François Coppée où l'on trouvera sa meilleure inspiration. Ce fragment d'un poème de M. Jean Bonnerot (**Revue du Temps présent**, 25 avril) je ne le cite point par admiration, certes. J'en dirai qu'il est une bonne et inutile copie :

L'ALBUM DE FAMILLE

. . . .

Ô ma mère ! c'est bien votre album de famille
Tel que vous me l'avez laissé
Feuillets blanc crème, où cinq par cinq sous des charmilles
D'anciens portraits sont enchâssés.

Autour de chacun d'eux un fil d'or métallique
Creuse un cadre ovale ou carré,
Et des fleurs au papier mêlent leur mosaïque
D'un blanc plus vif et plus ombré.

Hélas ! il sont tous morts ceux-là qu'ils représentent
Par l'âge effacés ou ridés,
Cousines et cousins, vieux oncles, vieilles tantes
Aux clairs vêtements démodés.

Vous m'avez dit leur nom, leur vie et leur louange
Si souvent, quand j'étais petit,
Qu'à revoir aujourd'hui leurs traits où rien ne change
Je crois qu'ils n'ont jamais vieilli.

Voici votre portrait en robe blanche et frêle
De première communion,
Et vous voici, ma mère, en cheveux blancs et telle
Qu'est en moi votre vision.....

Vous les avez connus, ma mère, ceux et celles
Dont les portraits vivent encor
Et quand oublie un nom ma mémoire infidèle
Je me sens seul avec des morts.

Vous n'êtes plus assise auprès de moi, dans l'ombre,
Pour me le redire à mi-voix ;
Et de ceux qui s'en vont chaque an grandit le nombre
Et croît le vide autour de moi.

§

Les notes que M. Charles Laurent a rédigées *Au Japon*, ces derniers mois, et qui sont imprimées dans la **Revue de Paris**, (1er mai), ont la saveur de mémoires d'un autre temps. La forme en est bien de ce temps-ci, néanmoins. Cette impression provient, sans doute, de la distance qu'il y a, du Japon à Paris, et qui nous fait croire à un retard des Japonais sur notre civilisation. Ils ne retardent pas, les petits hommes jaunes !

Leurs journaux organisent des concours.

4 décembre,

Le *Jiji* continue son concours de beauté. Toutes les personnes qui croient avoir quelques charmes peuvent envoyer leurs photographies au journal ; les geishas seules ne peuvent pas prendre part au concours. Le *Jiji* est un vertueux journal, mais il a tort, au nom de la vertu, d'exclure de ce concours les plus jolies Japonaises, car les jolis visages sont rares au Japon et pour recruter les geishas, on ne choisit point les laiderons. Une femme pour être jolie, doit avoir une figure allongée, un nez droit assez long, de grands yeux et le teint blanc. Les yeux, le nez aplati est le signe d'une naissance commune, le teint jaune indique une fille de la campagne, *hinata kousaï* : mot à mot, qui sent le soleil.

Il y a des Japonais cocus dans le mariage :

25 décembre.

Les scandales n'ont point manqué ces derniers temps. L'amiral Ito est poursuivi pour adultère par le mari de sa bonne : simple affaire de chantage mais les journaux se sont emparés de ce fait-divers avec joie. Il y a encore l'affaire Tanaka : la femme de ce dernier aurait été la maîtresse d'un Européen et de plus aurait eu comme amant Komazo, un acteur célèbre de Tokyo. Divorce, scandale, Komazo fait appel à un jury d'honneur qui le lave de tout soupçon.

Dans ce pays, où l'amour est facile, l'adultère est sévèrement puni ; aussi les femmes mariées trouvent difficilement un amant, car il faut un certain courage pour risquer quatre ans de prison, et puis au Japon l'opinion publique n'est pas indulgente pour l'adultère.

Les législateurs japonais s'ingénient à trouver des impôts productifs et qui ne frappent pas la majorité dont dépend la popularité politique :

6 février.

Des nouvelles taxes sont votées par les deux Chambres, le prix du pétrole, du saké, du sucre va donc être augmenté. L'idée d'un impôt sur les geishas fait son chemin. Le *Yorodzou* publie un article intitulé : *Plus de geishas :*

« Le Japon est célèbre par ses nombreuses geishas et une telle popularité de cette classe de femmes ne s'est jamais vue dans aucun temps, dans aucun pays. Les geishas d'aujourd'hui ont su s'attirer la protection des hommes d'Etat et certaines sont même devenues comtesses et princesses (allusion à la femme du prince Ito, une ancienne geisha).

Quand on demande aux étrangers quelles sont les distractions du Japon ils répondent : « Les geishas ». Il est malheureux de voir l'influence de ces filles détruire peu à peu ce passé d'honneur que le Bushido (lois morales pour les guerriers) nous avait légué. Dans l'ancien temps, un samouraï, s'il allait dans une maison de plaisir, était déshonoré et était forcé de s'ouvrir le ventre. Aujourd'hui la compagnie des geishas est recherchée et est considérée comme une chose élégante.

Sans parler du côté moral de la question, cherchons d'abord quel remède le gouvernement pourrait apporter à un tel état de choses. On fum

moins. On boit moins depuis que le prix du tabac et du saké a été augmenté... Un impôt sur les geishas équilibrerait le budget actuellement en déficit ; elles répareraient un peu le mal qu'elles ont fait à la réputation du Japon. »

Pauvres geishas ! ce Matsumoto qui vous maltraite ainsi doit être un amoureux vexé à qui l'une de vous a donné un coup de coude (le coup de coude est la manière de refuser un homme), ou ce doit être un salutiste encore enflammé par les paroles du général Booth. Depuis le mois d'avril 1907, l'armée du Salut est en honneur ici ; chaque jour, dit-on, pendant le séjour du général Booth au Japon, 300 Japonais confessaient publiquement leurs fautes, des larmes dans les yeux ; mais depuis son départ les conversions ont dû bien diminuer.

Le Japon paie fort cher ses comédiens. Au Japon, on commence à protester contre les dépenses militaires. Au Japon, les vieilles courtisanes ouvrent des maisons de thé où le service est fait par de jeunes courtisanes. Les socialistes japonais, enfin, usent de l'excommunication, et quelques-uns ont de bonnes idées, témoin ce qui est transcrit ci-dessous, à la date du 1er mars :

21 février.

Depuis hier l'union ne règne plus au sein du parti socialiste japonais Voici le texte de la résolution qui fut votée : « La conduite de M. Sen Katayama est indigne d'un vrai socialiste : il est donc exclu du parti socialiste. »

L'excommunié Katayama explique cette mesure ainsi : « C'est, dit-il, une inimitié personnelle entre M. Nishikawa et moi. Ce dernier me reproche, étant socialiste, de posséder une maison et de n'avoir pas partagé le peu d'argent que j'ai avec les autres membres du parti. »

1er mars.

Un nommé Kusaka, simple ouvrier de l'arsenal d'Osaka, veut faire don au budget de 2.400 yens à la condition que l'on n'y touche pas pendant quatre cents ans. Il a écrit dans ce sens au président de la Chambre des députés ; il pense que, dans quatre cents ans, capital et intérêts réunis rembourseront la Dette du Japon. La commission chargée d'examiner cette demande a accepté la proposition de Kusaka.

Pour un peu que le Japon continue, le péril jaune ne nous viendra pas de lui, mais de la Chine mystérieuse.

§

La Faillite du divorce, de M. Joseph Bigenwald, — **Le Correspondant**, 25 avril, — est un curieux réquisitoire contre la fameuse loi Naquet élargie par un précieux amendement, que l'on sait. M. Bigenwald parle avec sérieux de « la moralité d'un département » et de choses analogues. Il a dressé des tableaux statistiques fort peu significatifs d'où il tire des conclusions amusantes :

Ce que nos tableaux établissent péremptoirement c'est que, d'une façon

générale, les départements qui ont proportionnellement le plus de divorces sont ceux qui ont également le plus d'enfants sans famille. A cette règle, il y a des exceptions qui s'expliquent suffisamment par l'extrême diversité des situations climatériques et des coutumes. La Corse, par exemple, qui a une faible proportion de divorces, a une forte proportion d'enfants illégitimes, mais personne ne s'étonnera qu'elle puisse difficilement entrer en comparaison, sur ce point, avec nos autres départements.

Quelles que soient les exceptions que l'on remarque dans l'un et l'autre tableau, le résultat final est aussi concluant que possible. Les 42 départements où l'usage du divorce est le plus développé ont une moyenne de 180,09 enfants illégitimes pour 100.000 habitants, contre 95,015 pour les 45 départements où le mariage est resté le plus à l'abri de ce virus. Si l'on compare le rapport moyen des naissances illégitimes à la natalité générale, le résultat est le même : 8,82 pour 100 dans la première catégorie, contre 4,68 pour 100 seulement dans la seconde.

Faut-il rendre le divorce responsable de tant d'êtres nés sans famille, tous menacés d'une existence inférieure, et beaucoup voués en même temps à la criminalité? Faut-il croire que les époux divorcés ne sont pas si désireux que le prétendait leur apostolique défenseur de rentrer dans l'observation de la loi, et que l'expérience du mariage les en a dégoûtés définitivement? Si cela n'est pas vrai de tous, ce l'est pour beaucoup. Combien de femmes, privées à la fois de foyer et de ressources, n'ayant plus de parents ou repoussées par eux à cause de la charge inopportune qu'elles leur imposeraient, tombent dans la prostitution! Quelle que soit, néanmoins, la part du divorce dans ce triste bilan, elle est impossible à déterminer. Il nous suffit d'avoir démontré qu'il existe entre ces deux phénomènes sociaux un rapport à peu près constant de concomitance et que leurs progrès sont parallèles. On peut en conclure qu'ils dérivent d'une source commune : cette source, c'est l'égoïsme de l'individu qui recherche des jouissances personnelles, sans souci des conséquences de ses actes ; c'est l'oubli des responsabilités, c'est l'individualisme animal.

Une grande partie des liaisons illicites sont des fautes de jeunesse ; le divorce est la faute de l'âge mûr. Une même méconnaissance du devoir des parents vis-à-vis des êtres qu'ils appellent à la vie caractérise celle-ci aussi bien que celles-là. Mais si, dans les erreurs de la jeunesse, l'oubli de ce devoir est plus radical, plus absolu, — grâce d'ailleurs à la complicité de la loi, — il a certaines circonstances atténuantes que l'on ne peut invoquer dans le second cas.

Qui croira que cette multitude de divorces est due à l'impossibilité de concilier des caractères incompatibles? Si pareille assertion était soutenable, il faudrait en conclure que certains départements produisent une race de bien méchante qualité! Non, la vraie cause est celle que nous avons déjà dite : l'égoïsme de l'individu qui ne veut obéir qu'à son caprice, qui vit pour lui et pour lui seul, qui n'entend rien sacrifier de ses jouissances personnelles à une postérité que bien souvent, en constituant un foyer, il aurait voulu éviter et qu'il regrette. Comme nos vignes, nos familles ont leur phylloxera qui s'attaque à leurs racines : le voilà!

Qu'on puisse encore, au xxe siècle, penser de la sorte, — c'est miraculeux et attendrissant.

§

Memento. — *La Nouvelle Revue* (1er mai). — « La littérature allemande au xvie siècle », par M. A. Chuquet. — « Le pape et l'orthodoxie », par Un Flamine.

La Revue des lettres et des arts (1er mai). — M. Georges Périn : « Sur Charles Van Lerberghe ». — « Quatre épigrammes » de M. Lucien Rolmer.

La Femme contemporaine (mai) a obtenu un encouragement épiscopal et vaut d'être feuilletée. Mme Marguerite Forget y écrit, notamment, sur « la bonne culture ».

La Revue (1er mai). — « La France comme maison de Jeu », par M. Paul Hubault. — « Un d'Orléans ignoré », fort curieux article de M. Paul Risson.

La Rénovation esthétique (mai) contient un bon essai de M. Emile Bernard sur « l'Art arabe » et des vers intéressants parmi lesquels des stances de M. Louis Thomas et un très beau sonnet d'un anonyme, à la gloire du Tintoret.

La Revue bleue (2 mai). — « Armand Carrel », extrait des mémoires de P. F. Dubois, publiés par M. A. Lair.

La Vie contemporaine (avril). —« Le luxe et la morale au xviiie siècle », très fine étude de M. André Morize.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Maison de Balzac (*Le Temps*, 18 mai.) — Ludovic Halévy (*L'Opinion*, 9 mai). — France et Allemagne (*La Dépêche*, 11 mai). — Un journal Janus (*L'Action Française*, 16 mai).

Nous allons avoir, paraît-il, une maison de Balzac, comme nous avons déjà une maison de Flaubert, une maison de Victor Hugo. Il s'agit de celle où il demeura, 47, rue Raynouard, à Passy. Très curieuse, elle le sera beaucoup moins quand la foule des badauds y évoluera ; mais quand on devient musée on devient banal : c'est inévitable. Présentement, la maison appartient à Mme Barbier, qui fut le propriétaire de Balzac ou plutôt la fille du propriétaire de ce temps-là. Elle l'a presque constamment habitée depuis. Hier elle la cédait à un groupe de Balzaciens, dont le représentant est M. de Royaumont. Balzac vécut là en réfugié, fuyant ses créanciers, ses éditeurs, toutes sortes d'importuns plus ou moins dangereux. La maison, qui a trois étages sur la rue Berton, n'en a qu'un au-dessus de son petit jardin. Pour y parvenir, il faut traverser une autre maison, celle de la rue Raynouard. Au bout d'une allée, on descend deux étages, on est dans le jardin, puis on remonte et on trouve le cabinet de travail du romancier. M. Jean Lefranc, qui nous explique tout cela dans le Temps, continue :

J'ai pu alors m'entretenir avec la fille de Mme Barbier, qui a bien voulu m'initier au mystère des couloirs et des escaliers de cette maison que Balzac avait choisie, semble-t-il, comme un refuge. Car il y fut poursuivi par ses ennemis ordinaires : les créanciers. Et sait-on qui l'aidait à se défendre, à s'esquiver, à se cacher? Ses propriétaires elle-mêmes, Mme Barbier et sa mère, celle-ci défunte depuis longtemps. Haut perchée, la maison était comme un château-fort d'où l'œil vigilant de ces dames veillait sur la vallée. Dès qu'un voyageur « peu sûr » apparaissait, Balzac était averti. Et tandis que le fâcheux parlementait à la porte de la rue Raynouard, le pauvre grand romancier fuyait par la rue Berton. Et même quand fut connue cette ruse et quand les créanciers, malins, se présentèrent aux deux issues à la fois, même alors on échappait au péril : deux escaliers conduisent du jardin dans la rue Berton, et quand l'ennemi montait à l'assaut par la droite, Balzac disparaissait par la gauche !

J'ai parcouru ces corridors étroits où l'écrivain passait. J'ai vu, dans la cour que ferme un lourd portail ouvrant sur la rue Berton, une vieille dame, très lasse aujourd'hui, mais qui, toute gaie et espiègle, il y a plus de soixante ans, sautait sur les genoux de Balzac. C'était l'enfant de sa femme de ménage; elle est aujourd'hui concierge et garde cette entrée par où elle a vu souvent s'enfuir le pauvre littérateur tracassé, qui, dévalant par un escalier qu'on voit encore, gagnait les quais de la Seine subreptICEment.

« Chaque jour, me dit la fille de Mme Barbier, il sortait, vers cinq heures; il allait chez son imprimeur, porter sa *copie* ou ses épreuves. C'était sa promenade hygiénique, et il la faisait très régulièrement. Il rentrait, dînait, se couchait pendant quelques heures, puis se relevait pour travailler toute la nuit. Il ne se reposait de nouveau que dans la matinée du lendemain.

« Mme de Brignols, qui, comme vous le savez, lui servait de gouvernante, logeait dans cette chambre dont vous voyez à droite la fenêtre. Elle l'entourait de soins délicats et pieux. Il le fallait du reste, car M. de Balzac ne s'occupait de rien. Toute sa pensée allait à ses travaux. Pourtant son café lui causait quelque souci : il avait donné à ma grand'mère les adresses de trois marchands chez lesquels on trouvait les cafés de son goût. Il procédait lui-même au mélange de ces trois cafés et y apportait une minutie extrême. Ces adresses, ma grand'mère les avait inscrites sur son livre de cuisine et nous aurions causé un grand plaisir à M. de Spoelberch de Lovenjoul, si nous avions pu le retrouver, ce petit livre... »

Ainsi, longtemps, avec douceur et piété, on parla de « M. de Balzac ». Et orsque, quittant la rue Raynouard, je me suis retrouvé tout à coup dans le Paris bruyant, j'ai pensé que ce n'était point seulement un abri contre les réclameurs d'argent que Balzac était venu chercher parmi ces arbres dans ce jardin surélevé.

Il avait voulu aussi le silence et la paix pour vivre sa destinée, qui était d'écrire, toujours, infatigablement. Car même « bâclant de la copie » pour payer ses dettes ou pour s'enrichir, cet homme extraordinaire fit des chefs-d'œuvre. Mais il quitta l'asile bienfaisant et fut rejeté dans la tempête. La « Peau de Chagrin » s'était contractée tout à fait.

C'est parce qu'il y passa quelques années tranquilles, parce qu'il y poursuivit sa grande œuvre d'un effort régulier, qu'il est bon de vénérer cette vieille demeure, — bien que les balzaciens fervents aient dès longtemps dressé un autel à leur dieu dans leur bibliothèque même, seul temple digne des grands écrivains disparus.

§

La presse n'a pas trouvé grand'chose à dire de M. Ludovic Halévy. M. Claretie lui-même n'a trouvé à son sujet que des anecdotes ternes et déjà assez connues. Les uns exhumèrent l'opinion de Sarcey, d'autres celles de Jules Lemaître : **L'Opinion** déterra celle de M. Pailleron, qui l'appelait « un parisien évervé, retors, gouailleur et blasé, au fond le plus impressionnable, le plus naïf, le plus sentimental peut-être de tous les hommes ». Cela n'est pas si bête. Tout ce que je dirai ici, c'est que Ludovic Halévy, jusqu'à ses derniers moments, suivit avec passion le mouvement littéraire, et non pas celui du boulevard, le vrai. C'était un passionné de poésie, et fier de sa collection d'éditions originales parnassiennes et symbolistes. L'homme était supérieur à l'œuvre, et sa conversation le prouvait. Bien des écrivains d'aujourd'hui, qui ne le savaient pas, ont perdu en lui un ami littéraire et un protecteur discret dans certains milieux difficiles à se laisser émouvoir par le talent.

§

M. Bouglé fit, à propos des histoires Andler, ces sages réflexions dans **la Dépêche** :

Nos jeunes nationalistes entendent-ils donc, pour sauvegarder plus sûrement leur pureté nationale, couper tous les ponts entre l'Allemagne et nous ? Veulent-ils jeter par-dessus bord, de peur de la contamination germanique, Gœthe, et Schiller, Wagner et Helmholtz ? Sont-ils d'avis — comme ce magistrat fameux qui parlait dans l'affaire Loeb — que la lecture de Kant et autres rêveurs est pour de jeunes Français une lecture immorale ? Telle est pourtant l'enfantine sagesse que ces « étudiants » ont l'air de faire leur, lorsqu'ils viennent témoigner, sous nos fenêtres, que les lauriers des marmitons de *Lohengrin* les empêchent de dormir.

Ces jeunes cultivés n'oublient qu'un point : c'est que leur doctrine méconnaît, en fait, les conditions de toute culture digne de ce nom. Mais regardez donc, disciples de Barrès, regardez la figure de votre maître lui-même. Il l'a promenée dans tous les climats. Il a roulé son Moi, pour l'emplir d'impressions et d'idées, à travers le monde — d'Arles à Sparte, et de l'Espagne à la Bavière. « L'univers m'enrichit », s'écriait-il naguère avec une orgueilleuse modestie. Oui, sans doute, il « faut rester soi-même ». Mais cela ne veut pas dire « rester chez soi ». Il faut boire dans son verre, mais cela n'interdit pas de tendre son verre à toutes les sources.

En fait, nulle littérature n'a été, depuis le seizième siècle, plus emprunteuse que la nôtre. Relisez, nationalistes, les travaux de Texte, et ceux

aussi de Brunetière. Vous y verrez que nos plus grands génies ont pris leur bien partout où ils le trouvaient. Classiques ou romantiques, ils n'ont jamais repoussé les présents de l'Italie ou de l'Espagne, de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Tous les grands renouvellements ont d'abord été des rapprochements. S'il y a une vérité écrite en grandes lettres par l'histoire de notre littérature, c'est bien celle-ci : pour que la plante de l'esprit porte tous ses fruits, il est bon que ses racines rayonnent au loin sous la terre.

Voilà pourquoi, dans l'intérêt même de notre culture française, nous devons, entre les étrangers et nous, multiplier les contacts. Voilà pourquoi nous devons être reconnaissants à l'équipe de savants groupés autour de la *Revue germanique* — Henri Lichtenberger, Victor Basch, Albert Lévy, Charles Andler — qui s'emploie, avec tant de science et d'intelligence, à faire connaître au public français Nietzche ou Feuerbach, Lassalle ou Henri Heine.

En acceptant de piloter un groupe d'étudiants en Allemagne, Andler n'a rien fait que continuer, à travers la réalité concrète, l'œuvre de transmission scientifique à laquelle il s'est voué.

§

Amusante découverte faite par l'**Action française** :

Il s'imprime toutes les nuits, à Paris, un journal assez curieux. Ce journal a deux éditions : l'une, qui s'adresse au public clérical et démocrate, s'appelle *le Peuple Français* ; l'autre, qui vise un public anticlérical et également démocrate, s'intitule *l'Aurore*.

Naturellement, les deux éditions présentent quelques menues différences ; mais la moitié de la composition leur est commune. Qu'on ouvre *l'Aurore* et *le Peuple Français* d'hier 15 mai : on y constatera l'identité des articles suivants :

L'Inauguration de l'exposition franco-anglaise, Le Budget de 1909, La Revanche du lock-out, Les Elections de Dimanche, La Session parlementaire, La Guerre au Maroc, Au Quartier Latin : désordres et bagarres, Le Contrôle des liquidations, Tribunaux, L'Election de Saint-Etienne, Au Maroc (dernière heure), Les Journaux de ce matin, Faits divers, Les Sports, Où mène l'alcool, Cadavre de mineur, Le Premier mai russe, Bourse de Paris du 14 mai.

Cette association de l'abbé Garnier et de M. Ranc a, en effet, quelque chose d'assez piquant, mais elle est pratique. Ils donnent un exemple fort moral d'économie bien entendue.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Polyphème*, drame antique en 2 tableaux et en vers d'Albert Samain. Musique de scène de M. Raymond Bonheur (19 mai).— ODÉON : *L'Alibi*, pièce en 3 actes de M. Gabriel Trarieux. *Une vieille contait*, un acte en vers de MM. Gumpel et Delaquys (25 avril). — L'affaire du *Foyer*. — Memento.

J'ai passé une soirée charmante à la Comédie-Française. On jouait *Simone* et *Polyphème*. Je suis arrivé à huit heures vingt-cinq, pour

retenir ma place, et à la demie, juste au moment où le rideau se levait sur la pièce de M. Eugène Brieux, je suis parti, pour aller attendre au boulevard, assis à la terrasse d'un café, que M[lle] Pierat se fût réconciliée avec M. Grand, sur les instances de M. Leitner. *Simone* gagne beaucoup à être vue ainsi à distance! A onze heures moins un quart, j'étais de retour et prenais ma place, pour écouter ce petit chef-d'œuvre humain et pénétrant qu'est le *Polyphème* d'Albert Samain.

Il faut féliciter la Comédie-Française, en la personne de MM. Jules Claretie et Albert Lambert fils, d'avoir accueilli et mis à son répertoire **Polyphème**. L'œuvre le méritait et la preuve en a été le succès qui lui a été fait, aussi grand que lorsqu'elle fut jouée à l'*Œuvre* en 1904. S'il y a là comme une consécration pour la mémoire d'Albert Samain, la Comédie-Française y a gagné de son côté un spectacle aussi facile à monter que commode pour ses soirées et qui sera toujours applaudi.

On a beaucoup prononcé le mot : antique, à propos de *Polyphème*. La Comédie-Française l'a même qualifié sur l'affiche de : drame antique, et cette manière de voir n'a pas moins paru dans le décor, par l'introduction d'une statue de Dieu mythologique nullement indiquée dans la brochure. Il m'a semblé que c'était beaucoup se méprendre sur les intentions d'Albert Samain, qui n'eut certainement jamais la préoccupation de faire « antique » ni aucun souci d'érudition et de « couleur locale ». Il s'en est d'ailleurs expliqué lui-même, à propos de certaines pièces d'*Aux Flancs du Vase*, où l'on avait voulu voir, à cause de leurs titres et des noms de leurs personnages, des reconstitutions de scènes gréco-latines. « Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent, disait-il; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis, c'est tout. Au fond, ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale.» Certains poèmes d'*Aux Flancs du Vase* ont d'ailleurs été écrits par Albert Samain à Magny-les-Hameaux, chez son ami M. Raymond Bonheur, et les paysages qu'on y voit décrits ne sont exactement que les divers aspects du paysage qu'il avait alors devant les yeux. De même, certains tableaux n'ont rien d'inventé, rien d'une reconstitution savante, rien de cet « hellénisme de professeurs », comme il disait lui-même. Ce sont des scènes d'intimité qu'il eut également devant les yeux, notamment au foyer et dans la famille du peintre Carrière. Otez de ces poèmes certains mots usuels, remplacez les noms grecs par des noms d'aujourd'hui, — le sien et celui des amis qui l'entouraient, — et vous aurez de petits tableaux de vie moderne, d'existence familière dans un coin de campagne, aussi près de nous, dans un genre plus fin, plus tendre et plus orné, que les croquis de François

Coppée. Ainsi en est-il absolument pour *Polyphème*. C'est une sensibilité, ce sont des sentiments tout modernes qu'a voulu y exprimer et qu'y a exprimés Albert Samain, la bonté, la pitié de l'homme disgracieux, repoussé par celle qu'il aime, et qui se sacrifie au lieu de se venger. Le mythe antique ne lui a été qu'un prétexte, un moti pour servir de base à son inspiration, selon laquelle il l'a modifié, transformé, et, je ne crains pas de le dire, rehaussé et embelli. C'est ce qu'à très bien expliqué M. Léon Bocquet : « Avec une fable dont, avant lui, s'étaient servis beaucoup de poètes et d'artistes, Samain a formé deux actes de passion et de lyrisme. Le thème connu n'est pas sensiblement modifié : Polyphème, le géant, laid et âgé, aime Galatée, jeune et belle. Il en est dédaigné au profit d'Acis, un jeune berger sentimental. Polyphème, qui devrait sagement se résoudre à n'être qu'un ami pour Galatée, n'admet pas qu'un autre obtienne un amour qu'il mendie et qu'on lui refuse. Quand il est persuadé que Galatée le repousse, quand il a vu les deux jeunes amants s'étreindre, mordu au cœur par la jalousie, il se crève les yeux afin d'écarter de lui l'atroce vision qui persiste, hélas ! dans la nuit de sa cécité douloureuse, parce qu'elle habite sa pensée plus encore que ses yeux. Alors, sûr de ne pouvoir guérir, comme la mer est proche, il y va finir son sacrifice... Polyphème, chez Samain, n'est plus le pasteur ivre des mille brebis, le rustaud qui fait cailler du lait sur des claies d'osier. Il n'est plus le monstre informe et velu, à l'œil unique et frontal. De son animalité terrible, il a perdu l'horreur tératologique. Il s'est fait homme. C'est un rude chasseur des temps primitifs, robuste comme les forêts de chênes qu'il parcourt, dur comme la terre première, sa mère, et dont le cœur juste ignore les délicatesses, mais est capable d'une immense passion d'instinct et de brutalité sensuelle. Il pourrait broyer et tuer, et cependant il se contente de gémir, et de pleurer, et de pardonner ensuite, parce que, dans sa dernière évolution, la pitié et la bonté, dons sublimes de Samain, sont entrés dans son cœur (1). » Et le fait est que *Polyphème* c'est du Samain, rien que du Samain, dans le ton, dans les mots, dans les images, jusque dans l'émotion un peu repliée et pleine de caresses.

Polyphème, qui est certainement appelé à prendre place au répertoire de la Comédie-Française au même rang que *Le Passant*, a été très dignement représenté. Ses interprètes ont fait de louables efforts pour réaliser dramatiquement ces deux tableaux qui sont avant tout au long poème. Quand M. Albert Lambert, qui joue Polyphème, aura renoncé à ses attitudes hiératiques, à rouler aussi terblement les r, à son carquois trop joli et qu'il aura mieux pénétré les nuances de ce rôle qu'on sent qu'il aime vraiment, et quand Mlle Bovy

(1) Léon Bocquet : *Albert Samain : sa vie, son œuvre*. Soc. du « Mercure France ».

aura mieux compris la grâce légère de Galatée, dont elle fait peut-être un peu trop une « coquette », ce sera parfait. M. Grandval joue Acis, vrai berger de Théocrite, dont il rend bien la séduction un peu maniérée, et M[lle] Bergé a été un Lycas simple et affectueux, un « bon petit gas », comme elle a dit elle-même. Une musique voilée de M. Raymond Bonheur, qui n'empiète en rien sur l'œuvre, qui se contente de la contourner, de l'entourer comme une amitié et de lui composer un fond d'harmonie, et le décor de M. Louis Edouard Fournier ont complété cet hommage rendu à un vrai poète.

Il faut également féliciter M. Antoine, — je suis décidément en veine d'éloges, — d'avoir représenté **L'Alibi** de M. Gabriel Trarieux. Voilà enfin une pièce intéressante, dont les personnages ne sont pas de vains fantoches, mais au contraire les représentants chacun d'un groupe d'idées, une pièce remarquablement faite, par-dessus le marché. Aucune tirade, aucune longueur, aucun de ces insupportables monologues à la Dumas pour nous renseigner sur la psychologie du héros et sur la thèse soutenue. Le rideau se lève. La pièce commence. Tous les personnages principaux se trouvent bientôt en scène. Au bout d'un quart d'heure, on connaît leur caractère, leur tempérament, leurs idées, le groupe social auquel ils appartiennent, comme s'ils avaient parlé une heure, par le simple jeu des propos que fait tenir à tous la circonstance qu'ils traversent. Pas un instant, de plus, pendant les deux premiers actes, on ne se doute de ce qui va se passer, quelle nouvelle péripétie va surgir, ni vers quel dénouement on se dirige. N'est-ce pas la perfection dramatique, cette intensité de vie, avec les moyens les plus simples et les plus réduits? Cette pièce, qui a eu un succès très marqué, méritait à mon avis d'en avoir un plus grand encore.

L'Alibi, dont tous les personnages, sauf deux, sont des officiers, est une transposition très apparente de l'affaire Dreyfus. Si les détails en sont différents, ainsi que le dénouement et la conclusion — celle-ci, en effet, toute à l'honneur de l'armée, — le fond est absolument le même, et l'intrigue sentimentale que M. Gabriel Trarieux a introduite dans sa pièce, n'a fait qu'en augmenter la vigueur. Mais vous jugerez mieux de ces différences par l'exposé de la pièce. Nous sommes au régiment d'artillerie dont M. de Mas-Loubiers, artistocrate et fervent catholique, est colonel. Il a une fille, Marthe, fiancée à un de ses officiers, le lieutenant d'Aiguevives, sorti des grandes écoles, homme de son monde et de ses opinions. Le premier acte nous introduit chez le colonel au même moment que le capitaine adjudant major Laroche, officier de naissance plébéienne, sorti du rang, protestant et démocrate, vient lui annoncer un drame : son camarade le capitaine Delmas, a été trouvé mort sur la route qui mène à la ville, la tête trouée par la balle d'un révolver d'ordonnance. Interrogé

par le colonel, il lui fait part de ses soupçons : l'assassin, pour lui, c'est le lieutenant d'Aiguevives, et il rappelle un incident qui s'est produit récemment entre les deux officiers, à propos de la lecture par Delmas de journaux socialistes et du reproche que lui en avait fait Aiguevives. Sans doute, le colonel les avait réconciliés, en calmant leur ardeur à chacun, mais la réconciliation n'avait été qu'apparente, les deux officiers se haïssaient, et pour lui, Laroche, il n'y a pas de doute, l'assassin de Delmas c'est Aiguevives. Une coïncidence vient d'ailleurs à l'appui de ses soupçons. Le lieutenant d'Aiguevives a été vu à cheval, sur la même route, dans la même direction que le capitaine Delmas et bien qu'il n'y ait pas d'autre route pour revenir au au quartier, on ne l'a pas vu repasser. Il conclut de tout cela qu'il y a au moins lieu d'ouvrir une enquête, c'est son devoir, et presse le colonel de lui en donner l'ordre.

Dès cette première scène, les caractères des deux officiers sont montrés de façon frappante, le colonel, homme de caste, malgré son équité, et le capitaine, protestant rigide, homme du devoir strict, le premier porté tout naturellement à innocenter à l'avance l'homme de son monde, et le second ne laissant pas d'éprouver une certaine satisfaction à la seule idée du déshonneur d'un aristocrate. Ces préventions presque involontaires, ils s'en expliquent tous les deux, d'ailleurs, et dans des termes qui leur conservent à l'un et à l'autre toute notre estime. Ils sont soldats avant tout. En dépit de ses sympathies de race et d'idées, le colonel est tout prêt à faire justice s'il le faut, et l'on sent que le capitaine, malgré son parti-pris politique et s'il montre un peu trop de zèle et de hâte à vouloir ouvrir une enquête, n'hésiterait pas à y renoncer si on lui démontrait son erreur. Seulement, il faut la lui démontrer. Il ne sort pas de là.

En attendant, le colonel tient à interroger lui-même, devant le capitaine Laroche et le major, le lieutenant d'Aiguevives, et celui-ci paraît. Le colonel le met au courant de la mort de Delmas, des soupçons qui pèsent sur lui, et lui demande de s'expliquer. L'explication est simple. Tout ce qu'a relevé le capitaine Laroche est exact. Le lieutenant d'Aiguevives est bien passé à cheval sur la route, à l'heure indiquée. Où allait-il ? Il ne peut le dire. Cet empêchement est formel, irrévocable. Le colonel essaie de l'aider. Il a dû rencontrer des gens, être remarqué, il pourrait peut-être fournir des témoignages ? Non. Il n'a rencontré personne qu'une voiture de paysans. Il pleuvait, il galopait, la bâche de la voiture était tirée, la nuit commençait ; il est peu probable qu'on l'ait vu. Sur la question de son retour au quartier, il n'est pas repassé par la route, en effet. Il était en retard, et pour se rattraper, il a coupé à travers champs et sauté la haie du chemin de fer. Après cela, c'est tout. Le colonel a beau insister, l'interroger même seul à seul, le conjurer de lui dire, fût-ce sous le sceau du

secret, le but de sa sortie, c'est peine perdue. Aiguevives maintient qu'il n'a rien à dire. On peut l'arrêter. Force est donc bien au colonel de se résigner, de donner satisfaction à Laroche en lui laissant ouvrir l'enquête, et, en attendant, de mettre Aiguevives aux arrêts, au visible contentement de Laroche, doublement flatté comme enquêteur et comme démocrate. Avez-vous deviné que la raison du mutisme du lieutenant d'Aiguevives est une histoire de femme ? On s'étonne même, d'ailleurs, que cette idée ne vienne pas au colonel et qu'il ne le questionne pas dans ce sens.

Le deuxième acte se passe à la caserne. Aiguevives aux arrêts, le capitaine Laroche s'occupe de rassembler les éléments de son enquête. Dans une courte conversation avec l'adjudant, et ensuite avec le commandant, il nous montre le fond de son caractère, en se félicitant de la circonstance : « Quel succès pour notre cause, à nous autres républicains, officiers sortis du rang, si nous pouvons pincer dans un pareil crime un de ces messieurs si fiers de leur naissance. » Tout d'abord, il cherche à savoir le but de la sortie du lieutenant d'Aiguevives et il fait chercher, pour l'interroger, son ordonnance. C'est un moment plaisant. L'ordonnance est une sorte de paysan finaud qui joue la bête pour ne pas vendre son maître et dont Laroche a grand'peine à tirer quelque chose. Il en apprend toutefois que Aiguevives, quand il allait à la ville, se rendait chaque fois dans une espèce d'hôtel fréquenté par les officiers en bonne fortune. Il restait là tantôt une heure, tantôt un moment très court. Une dame était là, oui, mais dire comme elle était ? D'abord, lui, simple ordonnance, cela ne le regardait pas, et ensuite, cette dame était si bien cachée sous sa voilette... Le plan du capitaine Laroche commence à s'effondrer un peu. Une histoire de femme ? Il y a loin de là à un assassinat. Mais quelle peut bien être cette femme ? Ce nouveau côté de la question l'attire, il faut absolument qu'il sache, et il se décide aussitôt à partir pour la ville, interroger lui-même l'hôtelier. C'est à ce moment qu'entre en scène un nouveau personnage, la propre femme de Laroche, venue pour le dissuader de ses soupçons contre Aiguevives, le détourner de son enquête, et qui met à cela toute sa force, toute son intelligence, toute son éloquence, pressante, suppliante, menaçante, arrogante, le mettant en garde contre son sectarisme, son aveuglement, sa notion du devoir exagérée et maladroite, tout ce qui fait dire de lui dans le régiment : « Laroche ? Excellent officier. Seulement, il a des œillères. Il voit droit devant lui, rien à côté. » Mais Laroche ne veut céder en rien. Dans toute la démarche de sa femme, il ne voit que le désir de sauver quelque amie, et il la laisse repartir, plus que jamais à cette question : quelle peut-être cette femme ? Sur ces entrefaites, on lui amène un maréchal-des-logis arrêté dans la campagne et qui s'avoue l'assassin du

capitaine Delmas. Il était en route pour déserter. Il a rencontré l'officier. Celui-ci a voulu le faire revenir de force. Il a tiré dessus. Cette fois-ci, c'est la ruine totale du plan de Laroche, en même temps qu'une preuve de son aveuglement, de son parti-pris. Aiguevives est innocent et il n'a plus qu'à aller en informer le colonel. « Et... la femme?... lui demande alors l'adjudant. Faut-il toujours interroger l'hôtelier?... — Mon Dieu ! maintenant, répond Laroche, ce n'est plus guère utile, vous comprenez... » Et se ravisant aussitôt : « Si, tout de même, ajoute-t-il, si, tâchez de savoir — par curiosité. » L'image de cet homme inconsciemment acharné par devoir, par honnêteté, à découvrir son malheur, est vraiment une très belle chose.

Il faut bien dire qu'ici la pièce est finie ou aurait pu l'être. Le troisième acte n'apporte rien de nouveau, du moins rien d'égal à tout ce qui précède. Il nous montre Mme Laroche arrivant chez le colonel, après avoir quitté son mari comme on a vu ci-dessus, encore ignorante de l'arrestation du maréchal-des-logis. Elle se trouve en face de Mlle de Mas-Loubiers, et pour sauver Aiguevives comme pour obtenir qu'on arrête Laroche dans ses recherches imprudentes, elle lui révèle, honteuse, douloureuse, que la femme de l'hôtellerie, la maîtresse du lieutenant, c'est elle, Madeleine Laroche, ancienne chanteuse de café-concert, épousée par l'officier, et qui, un beau jour, après quinze années de fidélité, négligée par son mari tout entier à son « devoir », s'est laissé séduire encore une fois par la jeunesse, par l'amour, le dernier amour, avant de n'être plus qu'une vieille femme au cœur mort. Certes, la scène est belle, humaine, pleine d'émotion, quoiqu'un peu longue, mais, je le répète, auprès des scènes précédentes, si élevées, si dégagées du théâtre ordinaire, elle a quelque chose qui détonne, quelque chose de secondaire. Il en est de même de toutes celles qui suivent, jusqu'au baisser du rideau : l'arrivée de Laroche venant apprendre au colonel l'arrestation de l'assassin, sa rencontre avec sa femme, l'explication des époux, la douleur et la colère de Laroche, puis son pardon, sa décision de démissionner, et enfin son consentement à tout oublier et à rester au régiment, sur l'ordre affectueux du colonel, pour qui un officier est avant tout un homme qui doit savoir se taire et se résigner. Je ne fais d'ailleurs cette critique qu'avec les plus grands scrupules. M. Gabriel Trarieux n'a pas pensé, ou plutôt n'a pas osé terminer sa pièce sur son deuxième acte. Il a craint sans doute la sécheresse, la dureté qu'elle y eût prises, et il a voulu finir vraiment, en vrai théâtre. C'était extrêmement difficile, et peut-être ne pouvait-on trouver mieux que ce « bon dénouement » auquel les deux premiers actes permettaient si peu de s'attendre.

L'Alibi a été joué à la perfection. C'est étonnant ce qu'on rencontre de vrais artistes, pleins de talent et d'intérêt, dès qu'on n'est plus

à la Comédie-Française. A la Comédie-Française, les comédiens, tant et tant de rôles qu'on les voit jouer, sont toujours les mêmes. On dirait qu'avant d'interpréter un personnage ils ont une préoccupation plus impérieuse : celle de rester avant tout un « sociétaire ». Vous pouvez voir M. Leloir, M. de Féraudy, M. Le Bargy, M. Silvain, tous enfin, dans les rôles les plus divers, les plus contraires, un financier, un militaire, un prince, un employé ou un prêtre, vous n'aurez jamais devant les yeux, par l'aspect, les gestes et la voix, que le « sociétaire » et qui tient à ce qu'il en soit bien ainsi. C'est tout l'opposé dans les autres théâtres, où les comédiens s'appliquent si fort à être à chaque nouveau rôle un nouvel individu, par le physique et par l'intonation. C'est ce qui se passe notamment à l'Odéon. Depuis que je rédige cette chronique dramatique, voilà plusieurs rôles que j'y vois jouer par MM. Calmettes, Desjardins, Desfontaines, Mosnier et Bernard. A chaque fois, il m'a fallu savoir qu'ils étaient de la pièce pour les reconnaître, tant ils étaient méconnaissables. En eux, ainsi qu'en Mme Jane Hading, que j'ai eu grand plaisir à revoir, toujours aussi belle et vibrante, M. Gabriel Trarieux a trouvé mieux que des interprètes : des collaborateurs.

L'Alibi était précédé d'un petit acte poétique, charmant comme le conte de fée qu'il raconte, coquet et malicieux : **Une vieille contait**, de M.M. Gumpel et Delaquys, où l'on s'est plu avec raison.

Je voudrais bien dire un mot sur l'affaire du *Foyer*. On sait que le jugement a été rendu et que M. Claretie a été condamné à reprendre les répétitions. Ce résultat était à prévoir, au point que je me suis étonné plus d'une fois qu'on pût en douter, et je regrette bien de ne pas l'avoir écrit au début du litige. J'aurais passé à bon marché pour bon prophète. Il était en effet impossible qu'une pièce reçue, distribuée et mise en répétition pût être soudain rendue à ses auteurs sous prétexte qu'ils se refusaient à apporter des modifications telles qu'elles en changeaient du tout au tout le fond et le caractère du personnage principal. Des corrections de détails peuvent être faites au cours des études, cela se pratique tous les jours, mais on ne voit jamais mettre en répétition une pièce à laquelle doivent être apportés des changements dans les situations et dans les caractères. Ce serait de la besogne inutile, et apprendre une pièce pour en jouer une autre. Mais ce qui m'a surtout étonné, c'est de ne voir personne envisager un autre côté de la question. Pour une fois, nous voyons des auteurs résister aux exigences coutumières de la Comédie-Française, ne pas avoir en vue que le désir d'être joués, maintenir au contraire l'intégralité de leur œuvre. Ignore-t-on que sur cinq pièces représentées à la Comédie-Française, il n'y en a pour ainsi dire pas une qui le soit dans son texte original, tant les réclamations de celui-

ci, de celui-là, corrections, suppressions, augmentations, adoucissements, etc., ajoutées à la faiblesse ambitieuse de l'auteur, l'ont modifiée, transformée, faite tout autre. Je rencontrais dernièrement un jeune auteur dramatique qui a eu une fois une pièce refusée à la Comédie-Française. « Il y a le mot « fichu » dans votre pièce, lui avait dit d'un ton sévère le lecteur. « Fichu » ! Sachez-le, Monsieur, on ne dit pas ce mot-là ici. » C'est une excellente image pour ce que je veux dire. MM. Mirbeau et Natanson ont dit : « Il y avait « fichu » dans notre pièce. Vous le saviez. Vous l'avez reçue et mise en répétition. Vous la jouerez avec « fichu ». — Je n'ai peut-être pas beaucoup qualité pour donner mon avis, n'ayant rien d'un auteur, mais il me semble que cette seule fermeté de MM. Mirbeau et Natanson devrait ranger de leur côté tous les écrivains.

Je voulais vous parler également des *Trois Masques*, de *Socrate*, de *Mariage d'étoile*, de *Candida*. Mais déjà huit pages ! J'ai peur qu'on ne trouve que la chronique dramatique abuse.

Memento. — Les Escholiers : *Autour de la lampe*, pièce en 3 actes de M. André Ibels. *L'Invitation à l'amour*, comédie en un acte de M. Georges Loiseau (12 mai). — Ambigu : *Le Crime d'un autre*, drame en 5 actes de MM. Lecomte Arnold et Léonce Renault (15 mai). — Grand Guignol : *Une leçon à la Salpêtrière*, tableau dramatique en 2 actes de M. André de Lorde. *Lydie et Léontine*, pièce en 2 tableaux de M. Paul Gaffieri. *Tics*, de M. René Berton. *L'Invalidation*, de M. Pierre Montrel. *Les Perles* de M. Auguste Petyt (15 mai). — Théâtre Fémina : *La Camarade*, comédie en un acte de M. Robert Dieudonné. *Chérubin*, comédie en 3 actes en vers de M. Francis de Croisset (16 mai). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Le Chemineau* (première à ce théâtre), drame en 5 actes de M. Jean Richepin (18 mai). — Gymnase : *Jeunesse* (première à ce théâtre), pièce en 3 actes de M. André Picard (18 mai). — Odéon : *Le Nirvana*, poème dramatique en 4 actes de M. Paul Vérola, musique de scène de M. Tiarko Richepin. *La Voix frêle*, pièce en un acte de MM. Augustin Thierry et Eugène Berteaux (22 mai). — Palais Royal : *Nuit de Noces* (première à ce théâtre), vaudeville en 3 actes de MM. Henri Kéroul et Albert Barré (22 mai).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Opéra : *Hippolyte et Aricie*, tragédie en 5 actes et un prologue; paroles de l'abbé Pellegrin; musique de Jean-Philippe Rameau.

L'Opéra vient de nous donner, avec **Hippolyte et Aricie**, un spectacle plus intéressant qu'attrayant, en somme, même aux oreilles averties ; mais, ce faisant, ses directeurs accomplissaient un très noble devoir envers un des plus glorieux noms de notre art national et réhabilitaient enfin une institution dispendieuse et trop longtemps stérile ou galvaudée. Ressusciter la première œuvre dramatique de

Jean Rameau, jouée pour la première fois en 1733 et depuis 1767 disparue de la scène, constituait une tâche aussi ardue que délicate à toutes sortes d'égards. Le théâtre lyrique, qui réjouissait nos pères il y a 175 ans, n'a pas grand'chose de commun avec notre actuelle conception du genre. En réalité, il était composé de trois éléments assez disparates, le ballet, le drame et la cantate de concert, de quoi l'intervention parallèle ou alternative aboutissait rarement à un amalgame homogène. Il y avait, dans l'opéra d'alors un spectacle décoratif et chorégraphique dont l'importance considérable était trop souvent aggravée par une autonomie tyrannique. Au milieu de ce cadre indifférent ou presque se déroulait ou, mieux, s'intercalait par bribes une tragédie surtout déclamée en d'opiniâtres récitatifs ; tragédie que découpaient à son tour des chœurs et des airs à reprise favorables au *bel canto*, parfois purement épisodiques. D'autre part, nos aïeux du XVIIIe avaient sans doute plus de loisirs que nous, sinon plus de patience, puisque, nonobstant les coupures, *Hippolyte et Aricie* n'a pas duré moins de 4 heures 1/2 d'horloge. L'embarras était donc, après l'impossibilité d'une exécution intégrale de l'ouvrage, le choix à décider de ce dont on devait l'amputer sans altérer l'ensemble de son caractère. C'est à M. V. d'Indy que fut confié ce soin scabreux aussi bien que, d'ailleurs, le gouvernement musical du travail des répétitions, et on n'est pas surpris que, conformément à ses théories gluckistes, il ait, autant qu'il put, respecté le dialogue dramatico-récitatif de préférence au reste. Il semble cependant avoir ici tergiversé quelque peu, en conservant un *Prologue* aussi superflu que puéril, tandis qu'on pouvait regretter, pour le drame, la suppression du court tableau qui ouvre, avec un des morceaux les plus fortement expressifs de la partition, le cinquième acte ainsi réduit aux proportions d'un bref épilogue d'une candeur vraiment excessive en sa mythologie madrigalesque. Encore qu'on hésiterait certes à lui faire un reproche sévère d'avoir écourté cette fin, outre de l'air plaqué du *Rossignol*, de l'interminable *Chaconne*, traditionnelle apothéose à l'usage du corps de ballet, un parti pris de modifications de cette espèce, pourtant, apparaît une infidélité essentielle au caractère du vieil opéra français. Elles se divulguent, par surcroît, inefficaces ou même surérogatoires, car, en dépit des émondages tendancieux quoique habiles et, au demeurant, fort acceptables de M. V. d'Indy, *Hippolyte et Aricie* n'en demeure pas moins aujourd'hui un spectacle factice, où l'incohérence des moyens nous déconcerte dès l'abord, mais est capable de séduire diversement notre culture et, par l'observation d'affinités réciproques, de fournir à notre sensibilité une ambiance tutélaire. Entre deux menuets, tambourins ou gavottes, on excuse plus volontiers la nigaude fadeur des déclarations d'Hippolyte ; on est moins ahuri de contempler la chaste Diane se ballader dans des

bosquets avec son arc et son croissant dans les cheveux, pour y chanter des vers de mirliton en unissant des amoureux ; le pompier ou la niaiserie du poème s'en atténue d'autant dans le tragique. Si le spectacle que l'histoire baptisa « l'opéra français » n'a pas a priori l'intangibilité d'un bloc fameux, ce fut du moins un tout en son hétérogénéité principielle, un organisme concerté, admis par l'artiste créateur autant que par la réceptivité contemporaine, et le rêve serait peut-être de ne le connaître, exhumé, que sous son aspect authentique originel, avec ses héros en perruque et ses déesses en paniers. Sans doute, on y aurait assez malaisément l'illusion de la « vie », mais on l'a moins encore en le modernisant ; à mesure qu'on le fait, on n'y peut qu'être plus choqué par le suranné du discours, l'arbitraire ou le saugrenu de conventions caduques brutalement transplantées d'époque et de milieu. De tout cela, nous ne pouvons plus guère goûter que la musique pure en ses combinaisons intrinsèques, en sa grâce ou sa robustesse, ou en ce qui s'y perpétue çà et là de vrai, de fort ou de profond dans l'expression de sentiments humains et contre quoi nulle convention de mode ou de métier ne saurait prévaloir. Aussi, puisqu'il fallait rogner, on eût assurément toléré de plus larges brèches dans le dialogue entremêlé d' « airs tendres », car, parmi ce bon tiers au moins de tout l'ouvrage, bâti presque exclusivement de formules, de mélismes récitatifs d'une banalité depuis Lulli courante alors et dont l'irrémédiable ennui nous écrase, il y a fort peu de « musique ». De cette déclamation poncive, Rameau, selon les errements du temps, écrivit simplement le mélos au-dessus d'une basse continue et chiffrée abandonnée à l'empirisme du claveciniste accompagnateur. Il est vrai que la réalisation qu'on entendit à l'Opéra de ce chiffrage fut l'œuvre de M. V. d'Indy, mais, en son élégance et son adresse, ce serait musicalement tout au plus du Rameau de seconde main accompagnant de fastidieux palabres. Le respect exagéré de ces récitatifs mortels eut pour fâcheuse conséquence d'induire à resserrer ailleurs le mouvement jusqu'à l'extrême. L'admirable *Trio des Parques* en fut absolument défiguré par une allure galopante où sombraient à la fois sa majesté d'oracle infernal et la cinglante vigueur de son rythme, martelant et scandant le crescendo d'enharmonie géniale. L'apogée expressif et dramatique autant que musical de l'ouvrage apparut ainsi sacrifié à une prolixité le plus fréquemment ridicule ou oiseuse. Malgré ces critiques générales et quelques éventuelles objections de détails, la reconstitution d'*Hippolyte et Aricie* que nous offre notre Opéra, néanmoins, s'atteste des plus louables. Le pertinent artificiel des décors et costumes évoque, sans le copier, notre galant, factice et verbeux XVIIIe, suffisamment pour atténuer l'invraisemblance ou l'absurde de cet imbroglio démodé. A cet égard comme à bien d'autres, on constate agréablement quelle

heureuse métamorphose s'est effectuée ici depuis six mois. L'ensemble de l'interprétation mérite les meilleurs compliments, et ce n'est guère qu'avec le maître de ballet, les gestes et évolutions qu'il régla, qu'on retrouve les plus déplorables souvenirs des quinze ou vingt dernières années. On doit féliciter hautement les nouveaux directeurs d'un effort artistique aussi consciencieux que désintéressé, grâce auquel, à défaut d'une révélation dramatico-lyrique homogène, nous pouvons pour le moins entendre et apprécier enfin le *musicien* Rameau au théâtre, qui fut son domaine.

L'impression est des plus complexes. Il semblerait qu'on y pût trop évidemment faire abstraction à priori du dialogue ou monologue récitatif trop souvent dépourvu du moindre intérêt musical. Cet élément traditionnel de l'opéra lulliste se dénonce, au contraire, la base du lyrisme expressif de Rameau. C'est lui seul qui s'épanouit en ces ariosos pathétiques, — quelle qu'en soit, au surplus, la symétrie de forme, — où gît la substance propre du drame. Et on en discerne bientôt que le pseudo-lyrisme de Rameau était essentiellement *oratoire*. Ce n'est jamais par une transposition purement musicale, spontanément incarnée dans une inspiration adéquate, que s'expriment chez lui les passions de l'âme humaine, voire en leur paroxysme, mais par la déclamation d'un mélos musicalement subordonné aux inflexions de la parole, au ton et aux accents du discours, sans que l'accompagnement, d'ordinaire, y saisisse autre chose que quelque allusion pittoresque. S'il advient cependant parfois que l'orchestre intronise soudain le pathos musical au cœur même du drame, c'est en de rares occasions et, comme avec le *Trio des Parques*, toujours dans des ensembles déclamés où le tragique s'empreint de quelque caractère *décoratif*. Le monopole de la musique appartient au spectacle et, en dehors de ces cas exceptionnels, elle est presque entièrement confinée dans les danses, les intermèdes plus ou moins postiches ou étrangers à l'action. Elle y apparaît quasiment un simple instrument de plaisir, un moyen de distraire l'auditeur des touchantes péripéties d'un drame où on la dirait une intruse. Sans doute, une telle disgrâce s'accuse inhérente peut-être à la constitution de l'opéra français; mais l'application par Rameau de son principe hybride n'est pas moins significative. Ses contemporains le vantaient d'avoir introduit dans l'opéra plus de musique que ses devanciers n'avaient coutume, et une science plaisamment chansonnée par ses détracteurs. Et, en effet, ce qui nous frappe avant tout aujourd'hui dans *Hippolyte et Aricie*, c'est une verve abondante et une solidité d'écriture et de style, de quoi l'intime et désinvolte connexion impose tout d'abord une impression de force évidemment géniale. Mais il semble que, comme celui de Voltaire, le génie de Rameau ait été surtout intellectuel. Cette science, dont nous découvrons les bienfaits,

n'est peut-être pas méprisable, encore que rétrospective. Placé entre Lulli et Gluck, Rameau se démontre à coup sûr meilleur « musicien » que l'un et l'autre; mais meilleur, à l'endroit du second, seulement au point de vue du métier, de la dextérité polyphonique. En songeant que Rameau (1683-1764) fut le contemporain de Bach (1685-1750) et de ses fugues, on peut certes admirer l'audacieuse et correcte aisance de ce métier, sa liberté novatrice au regard d'un contrepoint tardigrade, affranchie de toute étroite scolastique. La polyphonie libérée, claire, élégante de Rameau, c'est déjà l'écriture de Mozart. Sans doute; mais ce n'est que son écriture. Cette verve précise et châtiée se décèle froide à l'épreuve; cette imagination fertile trahit incoërciblement la sécheresse, en même temps que la réflexion. On en chercherait volontiers la cause dans l'âge avancé où Rameau aborda le théâtre. Mais le peu qu'il écrivit auparavant ne diffère à peine des productions du quinquagénaire que peut-être pour la maturité. Tout l'art de Rameau se divulgue le fruit de la réflexion. C'est celle-ci qui lui en fournit les ressources, en l'amenant à sa découverte révolutionnaire et géniale d'une théorie fondée sur la nature du phénomène sonore. Son art n'est que l'application réfléchie de cette théorie préalable. Le génie et l'intelligence sont loin d'aller toujours de pair et compagnie. On observe même assez habituellement plutôt le contraire chez les artistes créateurs, où la force d'un instinct spécifique absorbe toutes facultés, et peut fort bien loger l'inconscient génie dans un cerveau primaire, témoin rien que le grand Hugo. C'est la sensibilité divinatrice qui crée le merveilleux, l'humain ou le profond, bref le durable enclos dans la beauté d'une œuvre d'art. Esprit de perspicacité géniale, Rameau fut un artiste plus intelligent que sensible. Aussi, — car l'ironie des conséquences est implacable, — l'art lucide, logique, pondéré, nerveux, volontaire de ce penseur est-il, en fin de compte et en réalité, irrémédiablement superficiel. Le *musicien* Rameau n'atteint à l'émotion que précisément là où il est généralement le moins musicien, quand il est soutenu par le drame, duquel il interprète instinctivement l'intrigue active et exploite les effets scéniques. Il ne pénètre pas musicalement jusqu'au tréfonds de ses personnages; il traduit moins leurs sentiments que leurs paroles, qui seules lui dictent sa justesse d'expression indéniable, mais toute oratoire; moins la fatalité psychologique du drame que ses événements, sa tragédie extérieure et ses tableaux. Il est logique, descriptif et théâtral, mais, même ici, il n'est jamais *lyrique*. Ailleurs, dans les ballets ou chœurs épisodiques, où la musique pure est enfin souveraine, il est fécond, inépuisable, spirituel, gracieux, étincelant parfois, mais toujours d'un imperturbable sang-froid, d'une verve trop visiblement impassible et comme indifférente à son objet. Il pâtit, d'autre part, assez cruellement de la comparai-

son, voire contemporaine. Son harmonie, systématiquement conçue, souvent originale et hardie, nous charme ou nous surprend sans nous étreindre. Elle nous semble insipide ou glacée auprès du romantisme occulte dont nous ravit le doux et profond Couperin, et même auprès du naturel naïf et savoureux, nuancé de sentimentalité schumannienne, d'un Destouches. Si son métier était « savant » pour l'opéra d'alors, cette science, en tant que telle, s'effondre devant celle d'un Bach autant pour l'intérêt purement musical que pour le souffle ou la puissance; les combinaisons de cette polyphonie limpide et équilibrée nous indiffèrent en soi désormais et, si l'enharmonie des *Parques* peut nous empoigner au théâtre, elle ne supporte pas musicalement le voisinage du *Prélude* de la fugue d'orgue en *sol* mineur. Enfin, dans l'œuvre entier de Rameau, il n'est pas une mélodie peut-être dont on se sente à l'occasion irrésistiblement hanté, comme de telle arie de Haendel, de quelque adagio, thème ou refrain de Bach ; qui tout à coup réveille en notre mémoire attentive un chant grave ou ému, une pensée profonde, un cantique d'amour, de joie humaine ou de contemplation pure. Faute de lyrisme spontané, l'inspiration de Rameau reste superficielle. Il serait puéril de le dissimuler, de vouloir se mentir à soi-même au nom d'une sorte de nationalisme analogue à celui dont nous faisons grief à nos voisins teutons de la partialité aveugle. Ses écrits théoriques, au surplus, suffiraient à la gloire de Jean-Philippe Rameau en consacrant le plus invulnérablement son génie précurseur. Tout Helmholtz, plus d'un siècle à l'avance, est déjà dans la *Génération harmonique* (1737), où l'intuition spéculative de l'artiste complète ou synthétise les observations de Sauveur et Mayran, et rénove la conception de l'art sonore en dévoilant l'essence même de la musique. C'est là peut-être son titre le plus sûr à l'immortalité. Il serait non moins absurde, certes, de dédaigner le musicien. Si celui-ci ne fut ni profond ni sensible, ses qualités pourtant sont parmi les plus rares. On ne saurait méconnaître sa fécondité robuste, la précision, la verve et la clarté d'un style qu'on peut assurément qualifier de « classique », autant pour ce qu'il annonce et devança que pour une eurythmie organique qui est la condition des chefs-d'œuvre. Seulement, il ne faut pas trop s'emballer sur quelqu'un qui, d'ailleurs, ne s'emballa jamais. L'évident classicisme de Rameau n'évoque musicalement rien de plus haut qu'un menu mendelssohnisme avant la lettre, doublé de la mentalité tragique ou poétique enchevêtrée d'un Voltaire et d'un Abbé de Bernis. Cet art, d'une élégance un peu fanée et sèche, est parfois dramatique, éloquent, mais disert et, en somme et au fond, théâtral ou « joli ». On se plaît à saluer dans l'œuvre de Rameau la plus pure peut-être et caractéristique expression musicale du génie de notre race. Espérons qu'on se trompe, ou, pour le moins, qu'on

exagère. Le génie, c'est beaucoup; mettons « l'esprit français » tel que le définit la tradition « classique » qui remonte au Grand Siècle et que notre Université cultive. En tout cas, gardons-nous de le croire, car c'est ainsi que se perpétuent les légendes. Gardons-nous de situer dans l'histoire notre sensibilité nationale, et surtout d'en conférer l'apanage à une époque a-lyrique entre toutes. Notre musique française a de plus glorieuses racines dans le passé, et combien plus humaines, avec le prodigieux Josquin, son ancêtre. Elle a secoué le joug de trop de conventions, la poussière de trop de formules, pour ne pas recouvrer enfin la puissance et la profondeur du lyrisme de ses origines.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Henri Hymans : *Les Van Eyck* (H. Laurens). — Arnold Goffin : *Thiéry Bouts* (G. Van Oest). — Jean de Bosschère : Quinten Metsys (G. Van Oest.) — Pierre Gauthiez : *Holbein* (H. Laurens).

On sait peu de chose de certain quant aux **Van Eyck**. Le lieu de leur naissance semble être Maeseyck, ou Alden Eyck, dans le Limbourg; Hubert y serait né en 1366, d'après les écrivains du XVIe siècle; Jean était son cadet de vingt années. L'aîné travailla à Gand, où il mourut le 22 septembre 1426 : il y reçut la commande du fameux retable de l'*Adoration de l'Agneau* pour la cathédrale de Saint-Bavon; nous savons aussi qu'au mois de mars de 1426 il était chargé de colorier une statue de saint Antoine. C'est à un travail semblable exécuté en 1435 pour la façade de l'hôtel-de-ville, que nous devons de voir le nom de Jean cité dans les archives de Bruges où il travailla principalement jusqu'à sa mort en 1441. Mais il avait aussi, pour Josse Vyt, seigneur de Pamele, achevé le retable de *l'Agneau* commencé par son frère et qui ne fut terminé et mis en place qu'en 1432.

M. Henri Hymans s'est avec raison montré fort prudent dans l'attribution des diverses parties du retable à chacun des deux frères. Au moment où il se mettait à l'œuvre, Jean van Eyck était un peintre déjà fameux. Du vivant même de son frère, en 1425, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, l'avait nommé son peintre et varlet de chambre : le document nous révèle en outre que l'artiste avait précédemment été peintre en titre de Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, évêque de Liège, oncle par alliance de Philippe le Bon, et dont le portrait nous a peut-être été conservé dans *l'Homme à l'œillet* du musée de Berlin : le personnage porte en tous cas au cou une torsade d'argent supportant l'insigne de l'ordre de Saint-Antoine, le *tau* terminé par une clochette d'argent, et cet ordre avait eu précisément pour fondateur Albert de Bavière, père de Jean sans Pitié. Philippe

le Bon envoya son varlet de chambre en Portugal exécuter le portrait de l'infante Isabelle, qui épousa le duc en 1430, mais la peinture semble depuis longtemps perdue. C'est à l'occasion de ce mariage que fut instituée la Toison d'Or; *Baudouin de Lannoy*, qui faisait partie de l'ambassade, en porte le collier sur son portrait du musée de Berlin.

Le *Timothée* de la National Gallery est de 1432, et à peu près contemporain du portrait de *Baudouin de Lannoy*. M. Hymans n'hésite pas à donner à Van Eyck *la Madone du Chancelier Rolin* du Louvre et *la Madone au Chartreux* de la collection Gustave de Rothschild: je pense que M. Henri Bouchot eût protesté contre une telle attribution. Mais il me paraît prématuré de prendre parti. Au contraire le *Jean Arnolfini* de Londres est un témoignage indiscutable de la manière du peintre : il y faut joindre *la Sainte Barbe* d'Anvers, *la Madone du Chanoine Pala* et *l'Epouse du peintre* de Bruges, *le Cardinal Albergati* de Vienne. On me permettra de ne pas insister sur ces œuvres désormais popularisées par la reproduction, et de ne pas découvrir à nouveau que Jean Van Eyck fut un peintre admirable.

On a tout dit, en effet, ou à peu près, sur les maîtres de cet ordre et la plupart des ouvrages qui leur sont consacrés ne sont que des compilations d'intérêt contestable. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de remettre en lumière des artistes de second plan, et c'est ce but que vise précisément la nouvelle collection des grands artistes des Pays-Bas publiée par l'éditeur Van Oest. Sans méconnaître la valeur des collections encyclopédiques, il faut pourtant dire qu'elles ne font en général que se répéter, tandis que nous attendons encore en France des monographies consacrées à nos artistes, où le texte ne prendrait pas une inutile place au détriment de l'illustration.

Thiéry Bouts est précisément l'un de ces peintres encore assez mal connus sur lequel il n'existait aucun récent travail d'ensemble. Il est l'un des continuateurs de Jean Van Eyck, et commença probablement à travailler vers l'époque de la mort de celui-ci. D'après Van Mander, Thiéry serait originaire de Harlem, mais c'est à Louvain que s'écoula toute sa carrière. Il apparaît dans les comptes communaux sous le nom de Dieric Boudts, et est quelquefois confondu avec un peintre décorateur du nom de Hubert Stuerboudt. Né vers 1410 ou 1415 il put profiter des exemples de Van Eyck et de Roger van der Weyden : il était à Louvain vers 1450, et il y épousa quelques années plus tard Catherine de Porte, dite Mettengelde, dont il eut deux fils Thierry et Albert, et deux filles. En 1473, Thiéry veuf se remaria avec Elisabeth van Voshem, veuve elle-même d'un Jean de Thesis ; l'artiste mourut peu après, en 1475.

Parmi les œuvres peintes à Louvain, il convient de signaler d'a-

bord les triptyques destinés aux autels de Saint-Erasme et du Saint Sacrement *le Martyre de saint Erasme* et *la Cène ;* l'église de Saint-Pierre les conserve encore, hormis les volets du grand triptique maintenant partagés entre la pinacothèque de Munich et la galerie royale de Berlin : la *Pâque juive*, l'un de ces volets détachés de la Cène, est justement tout à fait typique de la manière un peu sèche et raide de Bouts. Il venait de terminer *la Cène*, quand il eut à exécuter en 1468, pour la chambre du conseil communal, la *Justice de l'empereur Othon* dont les deux panneaux sont maintenant au musée de Bruxelles. C'est une œuvre imposante, moins attrayante que la *Cène* où le tempérament flegmatique de l'artiste s'est laissé pénétrer par l'émotion, écrit M. Arnold Goffin ; la grandeur du format et son développement en hauteur exagèrent encore la statue allongée et mince des personnages, coutumière chez Bouts, mais l'éclat de la facture et du coloris, la probité de l'art réaliste du vieux maître, la vérité observée des figures rachètent amplement les défauts de ces pages. Le *Martyre de saint Hippolyte* (Eglise Saint-Sauveur à Bruges) passe pour l'une des dernières œuvres de maître Thiéry, et il faut lui attribuer encore la touchante *Adoration des mages* de Munich et la *Sibylle de Tibur* de Francfort. Voici comment M. Arnold Goffin résume l'art de Thiéry :

Il y avait, chez Bouts, quelque chose d'anguleux, de saccadé dans la vision comme dans la pensée : disposition organique, dont l'effort du maître et l'expérience de l'art, le sien et celui des autres purent atténuer, mais non faire disparaître les effets clairement discernables dans toutes ses œuvres authentiques... Et il semble qu'on l'entrevoie, lui, avec son œil méticuleux et son imagination inerte, derrière ses personnages indifférents et immobiles.

C'est encore à Thiéry Bouts que revient M. Jean de Boschère dans son ouvrage sur **Quinten Metsys**.

Si l'initiateur de Metsys nous est inconnu, il n'en est pas de même quant à celui qui l'inspira. Ce maître spirituel est Thierry Bouts, comme l'ont déjà dit plusieurs critiques ; il est à Louvain le premier peintre ayant beaucoup produit, et dont les œuvres sont venues jusqu'à nous... Il y a entre Van der Weyden et Bouts la même différence qu'entre Bouts et Metsys. Ils s'empruntent des types et des formes, même des aspects entiers. Mais ces analogies s'avèrent, pour la majeure partie purement objectives ; enlevons ces formes physiques, soulevons ces voiles matériels et nous découvrirons l'ossature de la conception fort divergente... Bouts avait l'esprit d'une clarté nette ; il semble avoir ignoré que le doute existait. Sans ressortir d'une macération cérébrale, son art est d'une chasteté presque froide, ne révèle pas le moindre sensualisme ; nulle chaleur n'obscurcit ces réalisations ponctuelles où chaque chose a son office clairement utile, depuis la plante qui sauve d'un dilemme assez embarrassant dans *Othon* jusqu'aux détails les moins apparents, point d'éléments décoratifs seulement. Le ca-

ractère le plus singulier de son œuvre est une absence presque totale de composition et d'art. La *Cène* est une file de personnages auxquels les pinceaux instinctivement émacièrent des têtes d'acètes et d'ermites ; chaque figure y agit séparément... Les panneaux merveilleux de la *Légende de l'empereur Othon* ne résultent pas plus d'une composition artiste ; la préméditation est visible à l'expression des figures, mais celles-ci sont isolées, les longs personnages se dressent un peu comme des troncs d'arbres dans un verger. Cette enfance de la composition prouve la pureté et la sûreté de Bouts qui, il nous semble, n'avait pas découvert un autre sens aux œuvres de Van der Weyden que celui d'images pieuses... L'art de Bouts, c'est la doublure ou le commentaire précis d'un texte. Van der Weyden ajoute à cette qualité une sentimentalité tantôt éplorée, tantôt rayonnante de quiétude, Van der Goes y introduit un fanatisme brûlant, ému et grandiose, Metsys y introduit l'amour sensible, souvent mêlé à une pointe de profane, par inadvertance.

Bien que né à Louvain vers 1466, c'est à l'école d'Anvers qu'appartient Quinten Metsys. En 1491, il est inscrit dans cette ville comme franc-maître de la Gilde de Saint-Luc. Mais je ne puis suivre Metsys pendant toute sa carrière et force m'est de passer sur les œuvres de début, pour signaler seulement *la Légende de sainte Anne* et l'admirable *Ensevelissement* d'Anvers (1511), la plus belle œuvre peut-être de l'artiste. Tous ceux qui sont allés à Anvers ont été fortement émus par le célèbre triptyque de *l'Ensevelissement*, et *la Salomé* d'un des volets est une figure à coup sûr inoubliable. Avec quelques têtes de caractère, comme *le Profil d'homme* d'une superbe laideur de la collection Ed. André, *le Banquier* du Louvre, *les Receveurs* de Windsor et les plaisants types de *l'Amour inégal* de la collection Pourtalès, Metsys se place au premier rang des portraitistes. Son sens extraordinaire de la composition, l'art d'user des contrastes de valeurs, le métier éclatant du coloriste, le mettent plus haut encore : c'est un poète merveilleux, et il faut tenir *l'Ensevelissement* comme une des plus belles pages non seulement de Metsys, non seulement de l'école néerlandaise, mais encore de toutes les écoles ; il est digne d'être comparé aux chefs-d'œuvre italiens de l'époque précédente créés par les Gentile da Fabriano et les Pisanello.

Holbein, sur lequel M. Pierre Gauthiez vient de publier une nouvelle et consciencieuse monographie, s'en est tenu surtout au portrait peint, réservant en général pour la gravure ses dons de composition. On ne peut guère assurer qu'il ait surpassé avec son portrait fameux d'*Erasme*, celui que Metsys peignit, en 1517, de l'humaniste, et qui se trouve maintenant au palais Stroganof à Rome : dans dans cet ordre d'idées, les classements sont toujours dangereux. Mais il est juste de dire avec M. Pierre Gauthiez que la vraie grandeur de Holbein, c'est la force de son dessin.

L'émail de sa couleur, la justesse de ses tons dans la peinture, et la mâle sobriété de sa composition, si bien alliée vers la fin à la beauté des accessoires, toutes ces qualités robustes ou spirituelles, d'autres artistes les possèdent, et nombre d'artistes les ont aussi grandes, plus grandes même. Mais personne n'a surpassé, et bien peu de rivaux égalent cette impeccable probité du dessin, cet art de comprendre et de résumer par quelques traits un personnage physique et un caractère moral.

Ajouterai-je que je ne partage nullement l'aversion de M. Gauthiez pour *la Danse des Morts ?* Je serais assez malvenu à le faire, ayant dans mon ancien bagage littéraire quelques *Squelettes fleuris* d'assez macabre invention sentimentale.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La littérature au Parlement. — Quelques anthologies. — Une enquête sur la littérature française de Belgique. — Les livres. — Le Salon de Printemps. — Memento.

MM. Van Dooren et Fonsny, deux professeurs de l'enseignement moyen, à qui nous devions une Anthologie des Poètes lyriques français, ouvrage dont je vous parlai naguère, ont aussi publié une Anthologie des prosateurs français, non moins remarquable et d'autant plus louable que le choix à faire était encore moins aisé et la matière bien plus compacte. Pour ce livre de près d'un millier de pages, M. G. Lanson, professeur de littérature française à la Sorbonne, a écrit une préface dans laquelle il félicite les auteurs du tact, du goût, du sens critique et de l'érudition avec lesquels ils ont procédé, et aussi d'avoir fait une large part aux écrivains français de l'étranger et surtout aux écrivains belges : « Vous auriez fait, dit-il, à la littérature française hors de France une place encore plus grande que je ne m'en serais pas plaint. Nous les ignorons trop, nous autres Français de Paris. Nous leur sommes injustes. Et, mal guéris de Vaugelas ou de Boileau, nous sourions trop aisément d'une expression locale ou d'une construction incorrecte ; nous faisons trop la grimace au moindre goût de terroir et nous méconnaissons les plus fortes qualités par de puérils dégoûts de puristes ou de boulevardiers. Vous avez eu raison, Messieurs, de montrer que notre langue est plus riche et plus féconde qu'on ne le croit aux environs de l'Opéra et sur les pentes de Montmartre, et nous aurons quelque chose à apprendre dans votre livre. »

Cet ouvrage, accueilli avec une faveur générale, a valu à MM. Fonsny et Van Dooren le prix De Keyn décerné par l'Académie Royale de Belgique, c'est-à-dire la plus haute récompense. L'anthologie des poètes des mêmes auteurs avait obtenu la même distinction, fait sans précédent, car il n'était jamais arrivé depuis la fondation du prix en

question qu'un même auteur fût couronné deux fois de suite. Or, malgré cette consécration officielle, cette sanction éclatante, il paraît que l'*Anthologie des Prosateurs* n'a pas été approuvée par certain sanhédrin de bérengistes, chargé de décider en souverain ressort si tel livre mérite d'être adopté comme manuel classique par les écoles de l'Etat. Cet aréopage s'appelle le Conseil de Perfectionnement. A la Chambre des Représentants, M. Emile Vandervelde, le député socialiste, a interpellé le ministre de l'Instruction publique au sujet de cet ostracisme et il nous a fait connaître les motifs très édifiants derrière lesquels le dit Conseil se serait retranché pour refuser son *approbatur* à l'excellent ouvrage en question. Ces motifs les voici : les auteurs ont publié dans leur anthologie la mort de *Madame Bovary*, de Flaubert, morceau admirable s'il en fut; ils citent des titres d'ouvrages « pernicieux et dangereux », notamment *Un Mâle*, dans la liste des œuvres de Camille Lemonnier, et *Escal-Vigor*, dans la bibliographie de votre serviteur; ils reproduisent une page du merveilleux *Uilenspiegel* de Charles de Coster, dans laquelle on rencontre ce mot d'une souveraine indécence : femelle (!), enfin, MM. Fonsny et Van Dooren ont donné dans leur livre un échantillon de la prose de M. Georges Clemenceau, sans estimer que l'anticléricalisme de l'homme politique devait faire proscrire l'écrivain. « Faut-il s'étonner, a conclu M. Vandervelde, étant donné l'état d'esprit de ceux qui devraient perfectionner l'enseignement moyen, que cet enseignement dans notre pays soit aussi médiocre ? »

Depuis l'apparition de l'*Anthologie des Prosateurs*, M. Fonsny, l'un des auteurs, ayant été prématurément enlevé par la maladie, son collaborateur, M. J. Van Dooren, a publié sous son seul nom un troisième ouvrage non moins bien compris que les deux autres et représentant une innovation particulièrement heureuse : une *Anthologie illustrée des Poètes et des Prosateurs français depuis le XVII*e *siècle jusqu'à nos jours*. M. Jules Claretie, le préfacier de ce livre, constate qu'il joint à la séduction des lettres l'attrait de l'art : « *Ut pictura poesis!* dit le sympathique académicien. Outre un joli choix de belles pages qui donnent à l'ensemble un caractère très littéraire, il y a une admirable suite de gravures, soixante-quinze reproductions de tableaux célèbres empruntés aux diverses écoles de peinture. » D'autre part, l'auteur expose le but, éminemment louable, qu'il a poursuivi et, empressons-nous de le dire, qu'il a atteint : « Les enfants aiment les images. Malheureusement, ce ne sont pas toujours des œuvres d'art, des choses de beauté qui touchent leurs regards. Voyez-les se rendant en classe ou retournant chez eux. Ils se pressent aux vitrines des libraires ou des marchands de journaux, et là, les yeux écarquillés, le cou tendu, ils béent d'admiration devant la grossière imagerie des illustrés à un sou; ils se bousculent pour aller voir,

jusqu'au plus petit détail, les pages sanguinaires et imbéciles où hurlent les couleurs les plus criardes. » M. Van Dooren a pensé avec raison qu'en illustrant un livre classique où, parmi les belles pages d'écrivains français ou belges, apparaîtraient, soudain rayonnantes, de superbes reproductions d'œuvres consacrées par l'admiration universelle, il pourrait espérer de combattre en partie le mal causé par le spectacle de l'imagerie des aubettes de journaux.

Tous ces ouvrages de MM. Van Dooren et Fonsny ont été édités à Verviers, à la librairie Albert Hermann.

Puisque je parle d'anthologies, je recommanderai non moins chaleureusement une nouvelle édition revue et augmentée, des *Lectures choisies d'auteurs belges de langue française* (Wesmael Chalier, éditeur à Namur) par M. A. Sluys, directeur de l'Ecole Normale d'instituteurs à Bruxelles. Ce livre est conçu d'une façon assez originale aussi. M. Sluys avait été le premier à composer pour nos écoles primaires, moyennes et normales, un livre de lecture contenant exclusivement des morceaux choisis dans les œuvres de nos écrivains nationaux de langue française. L'ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend des pages se rapportant à la Famille et à l'Ecole, la seconde embrasse la Patrie, la troisième traite de l'Humanité tout entière. Tous ces extraits et fragments sont on ne peut mieux choisis.

Une enquête sur la littérature belge avait été faite auprès des écrivains de France par les étudiants de l'Université de Gand. Ces jeunes gens viennent de publier, dans leur almanach, les réponses que leur ont adressées quelques célébrités parisiennes pour ne citer que MM. Remy de Gourmont, Camille Mauclair, Rachilde, André Gide, Saint-Georges de Bouhélier et Léon Bazalgette. La réponse de ce dernier, l'auteur de cet admirable *Walt Whitman* qui fait sensation ici comme chez vous, me paraît la plus consciencieuse et la plus complète. Peu de Français connaissent et aiment mieux notre pays que M. Bazalgette : « De *Uilenspiegel* à la *Multiple Splendeur*, dit-il, votre littérature constitue comme un Etat très neuf et admirable de la Confédération des Lettres française, un domaine sinon très vaste, du moins pittoresque, plein de sites imprévus et imposants, riche en sucs nourriciers, qu'il serait désormais impossible de séparer du corps principal sans défigurer celui-ci. Les pages de sagesse et de beauté de Maeterlinck, l'œuvre surabondante et multitudinaire de Lemonnier, les grands hymnes torturés ou panthéistes de Verhaeren, les proses intenses d'Eekhoud, les romans de Demolder, de Des Ombiaux ou de Glesener, d'autres œuvres, bien d'autres encore, sont là pour témoigner de la croissance rapide et vigoureuse, en une terre longtemps improductive, de plants qu'une communauté d'essence rattache aux vergers de France. »

La pousse des feuilles et l'épanouissement des fleurs n'arrête plus, comme autrefois, la production littéraire. Toujours beaucoup de livres; trop de livres. Il y en a si peu d'intéressants, de vécus, de nouveaux; si peu sont écrits avec amour, avec ardeur, avec convictions. Voici deux exceptions. D'abord *le Sculpteur de masques*, un acte en vers, gauche, farouche, brutal, grimaçant, mystérieux jusqu'à l'obscurité, d'un symbolisme ambitieux, d'une langue opaque, convulsive, plutôt des cris que des phrases construites et liées, mais de l'émotion, de l'horreur, de l'angoisse, et l'on comprend que Verhaeren ait été remué par cette chose non truquée, dans laquelle, sous la maladresse, la naïveté et aussi la présomption, il a surpris le souffle et senti palpiter un tempérament d'artiste. Sans partager tout l'enthousiasme du grand poète, nous nous l'expliquons et nous reconnaîtrons en cette ébauche dramatique de M. Crommelynck un effort tout au moins intéressant qui nous change un peu de tant d'élucubrations soi-disant bien écrites dues à ceux que, dans son *Problème du Style* — un livre que nos jeunes écrivains belges ne sauraient trop relire — M. Remy de Gourmont a appelés les « mauvais bons écrivains ».

La Petite Reine Blanche, roman d'un joueur de balle, par M. Maurice des Ombiaux (édition de la Belgique artistique et littéraire), fait exception aussi dans cette littérature de pacotille philosophique et pédante dont on nous encombre. C'est un nouveau récit de rondes et plaisantes mœurs vallonnes, dont l'auteur, plein de bonhomie et de goguenarderie relevée d'une agréable pointe de sentiment, s'est fait une spécialité au moins autant goûtée sur les rives de la Senne et de l'Escaut que sur celles de la Sambre et de la Meuse. Ces livres ont de la vie et de l'invention, c'est-à-dire ce qui manque à la plupart des rengaînes d'amateurs encombrant notre marché. On s'y intéresse et on les lit jusqu'au bout en se passionnant pour les rivalités de ces sportmen et de ces athlètes de village, en applaudissant à leurs prouesses, en s'attendrissant à leurs amourettes, en souriant même avec indulgence à leur humeur saugrenue.

Le Salon de Printemps, organisé au Palais du Cinquantenaire par la Société des Beaux-Arts, fut, grâce au tact, au goût et à la compétence artistique de M. Jean de Mot, un des meilleurs dont nous ayons souvenance. Il ne suffit pas d'avoir à montrer de beaux tableaux, il faut savoir les présenter à leur avantage. Et tel fut le cas. On admira entres autres des ensembles très complets de l'œuvre de Joseph Stevens et Jean Stobbaerts, deux animaliers merveilleux, de Jacob Smits, le plus poète, le plus pathétique de nos artistes, d'Eugène Smits, élégant interprète de la femme, d'Alfred Verhaeren, de James Ensor, puis quelques bonnes toiles isolées de Maurice Blieck, Paul Mathieu, Jean Gouweloos. Du côté des étrangers on comptait Ménard,

Renoir, Monet, Jacques Blanche, le Hollandais Breitner et l'Anglais Sauter.

Memento. — *La Belgique Artistique et Littéraire* (nos d'avril et mai) : La Belgique et le Congo par M. le Capitaine Jobé, Truk dit Trak par George Garnir, les Dialégomènes Philosophiques par Edmond Picard, Carmen Sylva et son œuvre par Hélène de Golesco.

La Société Nouvelle (avril et mai) : l'Ecole et Luther, les Anabaptistes par Elie Reclus, la Société du Trou d'Aiguille par Mac Cready, la Vertu de la Révolte par J. F. Elslander, une sincère étude de mœurs par M. J. Chot, un excellent essai sur le Cynisme par M. Louis Thomas, des articles de Bonnet, de Jules Destrée, etc., etc.

La Vie Intellectuelle (avril et mai) : L'Amour de l'Homme et de la Guêpe par Mme Blanche Rousseau, la Vieille Tour d'Ostende par M. Edmond de Bruyn, des notes très équitables sur Jean Lorrain par M. Josés de Bérys, une étude de M. Arnold Goffin sur le Pinturicchio, la critique musicale de M. Abel Torcy.

Dans ce dernier article, très juste et très mordant, M. Torcy rappelle le mot désormais légendaire d'un monsieur Braun en pleine chambre des Représentants : « Les sports font plus pour faire connaître un pays que les sciences et les arts. Est-ce que Gand n'est pas connu par sa victoire de Henley et ses chiens policiers ? » Maeterlinck ne compte pas !

Le Thyrse (nos d'avril et mai) : Charles Grolleau par Louis Thomas, deux Poèmes de Stuart Merrill, le Beau Costume par Franz Mahutte, Divitte par Sylvain Bonmariage.

Revue de Belgique : Une étude sur l'auteur américain Lafcadio Hearn et une traduction d'un conte de cet écrivain par Joseph de Smet.

Durendal : des lettres de J.-K. Huysmans, une étude d'Arnold Goffin sur le peintre Laermans, des vers de M. Georges Ramaekers.

L'Art flamand et hollandais : Les vitraux de Lierre et d'Anvers aux xve, xvie et xviie siècles par M. J. de Bosschère, un Jordaens inconnu par le Dr Bredius.

Accusé de réception : *Le Roi aveugle* par M. Pierre Broocorens (Edition de la Belgique artistique et littéraire), le *Souffleur de bulles* par M. Marcel Angenot (Paul Lacomblez édit., Bruxelles), *L'Epée et la psychologie de son escrime* par Charles Havenith (Lamertin, édit. Bruxelles), *Emile Verhaeren* par M. Maurice Gauchez (édition du Thyrse), *Les Heures de jeunesse* par M. Omer de Vuyst (Lamertin, édit. Bruxelles).

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Ernst Heilborn : *Josua Kersten ;* Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 5 — Georg von Ompteda *Wie am ersten Tag ;* Berlin, ib. id., M. 5 — Georg von Ompteda : *Minne ;* Berlin, ib. id., M. 5. — Hanns Heinz Ewers : *Das Grauen :* Munich, Georg Müller ; M. 3.50. — La lutte autour des papiers posthumes de Nietzsche. — A propos d'un article de M. Richard M. Meyer. — Memento.

Josua Kersten. — Les Allemands ont un goût particulier pour une catégorie de littérature qu'ils ont appelée *Entwickelungsro-*

man, le roman de l'évolution. *Candide* et *Wilhelm Meister* troublent toujours les jeunes hommes qui sont à la recherche d'une conception de l'univers, et, quand ils ont atteint l'âge mûr, s'ils ne se sont assis dans une position toute faite, ils aiment à raconter les luttes, les déchéances et les triomphes qui ont naguère peuplé leur imagination. Car, généralement, c'est dans le cerveau que tout cela se passe et la vie de tous les jours suit des courbes toutes différentes de celles qu'il plaît à l'ingéniosité des romanciers d'imaginer pour leurs lecteurs. Avec son remarquable *Jean Christophe*, M. Romain Rolland nous a donné récemment en France le modèle du genre. Il a pris son héros au berceau pour nous en montrer toutes les évolutions intellectuelles et morales. Nous ne pensons pas qu'outre-Rhin on soit tenté d'accomplir aujourd'hui une œuvre d'aussi longue haleine. Le lecteur veut être diverti, plus peut-être qu'en France, et le compte est assez facile des gens qui sont allés jusqu'au bout de la seconde partie de *Wilhelm Meister*.

M. Ernest Heilborn, l'auteur du plus récent *Entwickelungsroman*, nous avait donné naguère une très belle édition de Novalis, de ce Novalis dont MM. Paul Morisse et G. Polti vont prochainement nous offrir une traduction française. Mais ce serait téméraire de vouloir opposer *Josua Kersten* à *Henri d'Ofterdingen*, malgré le sentiment religieux et le goût de la nature qui, à plus d'un siècle de distance, forment le fond des deux ouvrages. M. Heilborn n'a pas assez oublié qu'il est un des meilleurs journalistes du Berlin moderne et le ton de persiflage qu'il affecte gâte souvent les meilleurs passages de son *Josua Kersten*. Ce petit garçon rêveur, que l'on appelle Josué et qu'une bonne bourgeoise très religieuse a recueilli et adopté, est le fils d'une servante morte en lui donnant le jour. Sensible à l'excès, il souffre horriblement quand cette brave dame lui avoue, le jour de sa première communion, qu'elle n'est pas sa vraie mère. Jeune étudiant, un petit incident, sans importance, décide de toute sa vie. Au retour d'une de ces beuveries, comme il s'en pratique dans ces villages qui entourent les cités universitaires, il protège, contre ses compagnons à moitié ivres, une jeune fille inconnue qui passe sur le chemin, et ayant insulté ceux-ci, il refuse de se battre. Sa vie durant, il ne saura pas si ce geste de dédain aura été un acte de courage ou une lâcheté instinctive. Mais la vie de « corporation » le dégoûte avec ses pratiques ridicules, et ses anciens amis lui deviennent méprisables et odieux. Pourquoi, ne les jugeant plus ses égaux, accepterait-il de se mesurer avec eux? Dans toute la ville, c'est un haro général sur le malheureux Josué Kersten. On l'évite dans la rue et c'est tout juste si on le tolère encore sur les bancs de l'Université. Pourtant il tient tête à la foule. On lui fait un « chahut » et on lui casse ses vitres. Au comble du désespoir, il va peut-être se déci-

der à lâcher pied, quand il voit apparaître chez lui le père de la jeune fille dont la protection lui a coûté si cher. C'est un illustre professeur de physiologie, féru d'idées « modernes » et qui le prend sous sa protection. En quelques semaines, grâce au savant, l'opinion publique est retournée et Kersten est le héros de la ville. Naturellement il se met à aimer Marianne, la fille du professeur. Mais, bien que payé de retour, il la fuit, parce qu'il ne se rend toujours pas compte s'il est un lâche ou un héros.

C'est ensuite une brève idylle avec une petite actrice, qu'il abandonne au moment où meurt sa mère adoptive, pour aller faire du journalisme en province. Il y a du Frédéric Moreau dans Josué Kersten. Le nihilisme et la veulerie de *l'Education sentimentale* se retrouvent chez ce héros sans énergie, qui, quand les difficultés s'amoncellent, abandonne la lutte et renonce au triomphe définitif.

Josué Kersten est un raté. Dans sa jeunesse il faisait des vers, et maintenant il n'est même pas capable de maintenir sa situation dans le journalisme. Pourtant, une bonne vieille, femme du patron de son journal, lui apprend un peu la sagesse de vivre. Arrivé au bout de ses peines, il retrouve Marianne, l'ange gardien qui l'a attendu; il retrouve aussi le vieux jardinier, qui, pareil au Maître des *Disciples à Saïs*, lui enseigna jadis le goût de l'horticulture.

D'une lecture très attachante, le roman de M. Heilborn vaut surtout par les détails et par l'harmonie de sa composition. Ecrit dans une langue claire et brève, il nous introduit dans des milieux d'étudiants, de savants et de journalistes qui sont minutieusement étudiés, mais l'auteur, pour ne pas tomber dans le pathos, quand il nous présentait des situations délicates, n'a pas pu éviter une certaine sécheresse.

Wie am ersten Tag. — Romancier très fécond et assez brillant, le baron d'Ompteda a souvent été appelé « le Maupassant allemand ». Ses descriptions de la vie des officiers d'outre-Rhin sont aujourd'hui presque classiques. Il connaît le hobereau aussi bien que le bohême et s'arrête aussi volontiers aux conflits sociaux qu'aux complications sentimentales. Son roman *Comme au premier jour* nous fait connaître le monde des artistes berlinois. Un sculpteur qui se trouve beaucoup plus près de Rodin que des Begas et des sous-Begas de la nouvelle Germanie, après avoir vécu comme un ours à travailler dans les montagnes du Tyrol, fait une exposition d'ensemble à Berlin, laquelle échoue de la façon la plus lamentable. Mais, à cette occasion, il fait la connaissance d'une actrice qui lui paraît être le modèle rêvé, et, comme elle est sage, il l'épouse, car autrement elle ne se déciderait pas à lui poser le nu. C'est ensuite chez lui une lutte acharnée pour réaliser « la Beauté ». Mais sa main est lourde et il ne parvient à rendre que l'enveloppe matérielle de la femme. Pourtant

elle l'aime, elle partage toutes ses privations, elle lui trouve de l'argent. Excédé de misère et d'impuissance, il tue par hasard un riche amateur qui lui refuse des subsides. Quand il avoue son crime à la compagne de sa vie, elle lui déclare qu'elle l'aime « comme au premier jour » et en quelques heures il achève sa statue, il lui donne de l'*âme* et en fait un chef-d'œuvre, avant d'aller se livrer à la justice.

Le caractère de l'amateur d'art, gros industriel, stupide et roublard tout à la fois, est admirablement dessiné. On peut en dire autant d'autres personnages épisodiques. Mais il y a entre le sculpteur Otto Müller du début, artiste et amant de la nature, et la figure mélodramatique qu'il devient à la fin, un écart qui choque le lecteur. On eût aimé trouver plus d'unité dans le développement.

Il faut faire la même critique au second livre de M. G. von Ompteda, **Minne**, roman d'adultère qui nous conduit de nouveau dans la société berlinoise. Minne Reiss, née Eilers, poupée adorable et sans cervelle, trompe son mari, géant de sept pieds et critique d'art, avec une inconscience charmante qui finit par la conduire au ruisseau. Car le brave homme renonce délibérément aux joies du mariage et laisse la jeune dévergondée suivre son destin et le premier joli officier qu'elle rencontrera au coin d'une rue de Karlsbad. L'auteur s'est élevé à une belle sensualité dans ses descriptions des amours de Minne Reiss. Son style vigoureux et coloré se prêtait admirablement au récit de toutes ces aventures scandaleuses poussées parfois assez loin.

Das Grauen. — M. Hanns Heinz Ewers est tout jeune et possède une âme aventureuse. Le portrait qu'il a mis en tête de son volume nous montre un jeune homme élégant, aussi épris certainement de parisianisme que de littérature rare. Les « histoires singulières » qu'il réunit sous le titre de *Das Grauen*, que vous pouvez traduire, si vous voulez, par *l'Epouvante*, témoigne d'une lecture assidue d'Edgard Poe et de ses imitateurs. Il y aurait là plus d'un scénario pour les fournisseurs habituels du Grand Guignol. L'auteur date ses nouvelles tour à tour de Raguse, de Grenade, de l'île Capri et de Port-au-Prince. Son inspiration suit la fantaisie de ses différents déplacements. Mais toujours l'étrange et l'horrible l'attire. Il a cependant su éviter l'écueil de la banalité, mérite assez rare à une époque où l'étrangeté même est devenue la menue monnaie que bientôt l'on mettra hors de cours, tant l'effigie en paraît usée. Il faudrait citer quelques-unes de ces intéressantes pages écrites avec art. Contentons-nous de faire mention de la nouvelle *le Cœur des Rois*, qui contient le récit d'une invraisemblable entrevue entre le peintre Martin Drolling et le prince Ferdinand d'Orléans, en septembre 1841.

§

Nous avons analysé il y a quelques semaines le premier volume de

l'ouvrage que M. C. A. Bernouilli a consacré à *Franz Overbeck et Frédéric Nietzsche*. Le second volume, qui devait paraître en même temps, avait été saisi, sur l'instigation du Nietzsche-Archiv, par M. Peter Gast, parce que des lettres de celui-ci y avaient été reproduites sans son autorisation. Le tribunal grand-ducal de Weimar a donné raison à M. Gast et la seconde partie de l'œuvre de M. Bernouilli demeure provisoirement sous séquestre. Mais les débats ont livré à la publicité une série de documents qui depuis lors ont fait le tour de la presse allemande. L'avocat de la partie adverse a lu, en particulier, des lettres de Nietzsche, où le philosophe s'exprime sur le compte de sa sœur dans des termes qui laissent entrevoir que les relations de l'un à l'autre ont été toutes différentes de l'idyllique exposé que nous en donne Mme Fœrster-Nietzsche dans sa biographie. Ceci cependant ne devra déconcerter personne. On connaît la nervosité de Nietzsche et il est de toute évidence que ses rapports avec sa famille n'ont pas été sans nuages. Il se plaignait de ne pas être compris, il trouvait déprimante l'influence que les siens pouvaient avoir sur lui. Mais qui donc, entre 1882 et 1887, comprenait l'œuvre de Nietzsche ? qui donc ne méconnaissait pas le créateur de *Zarathoustra* ?

Mme Foerster-Nietzsche s'est défendue en faisant publier par un M. Bernard Scharlitt, dans la *Œsterreichische Rundschau* (15 mai), les lettres que lui adresse son frère durant la seconde partie de l'année 1883. Elles sont pleines de cordialité et témoignent d'une affection condescendante. Il est vrai qu'elles sont écrites après l'orage, alors que Nietzsche s'était définitivement brouillé avec Mlle Lou Salomé et le docteur Paul Rée. Quelques semaines plus tôt, il écrivait sur un tout autre ton.

Mais on se demande quel intérêt peuvent avoir pour le public ces querelles de famille. Ce qui est infiniment plus important et ce qui justifie en une certaine mesure l'intervention de M. Bernouilli, c'est de savoir si Mme Foerster-Nietzsche, par son caractère et son éducation, est qualifiée pour s'occuper de publier les œuvres de son frère. Le *Litterarisches Echo* du 15 mai contient une longue lettre de l'écrivain suisse, où celui-ci énumère quelques-uns des griefs qu'il élève contre le Nietzsch-Archiv. M. Bernouilli insiste surtout sur le fait que, par toute la mise en scène du nietzschéisme, on tend à créer un mouvement « pseudo-religieux », ce qui ne répond nullement aux aspirations et aux tendances du philosophe. La vérité historique exige aussi que l'on juge sa vie conformément aux documents que nous possédons et que l'on évite de créer une légende évangélique où tous les amis de Nietzsche, tous ses correspondants, apparaissent comme des disciples et des satellites.

En fin de compte, pourquoi M. Gast ne veut-il pas que l'on publie

ses lettres? Parce que, dans des moments d'épanchement amical, il se permet des réflexions sur Mme Fœrster qu'il ne voudrait pas voir aujourd'hui livrées à la publicité. On comprend cette réserve jusqu'à un certain point. M. Carl Albrecht Bernouilli avait communiqué son ouvrage en manuscrit à M. Charles Andler. Dans une séance de la « Société pour l'étude des langues et des littératures modernes », ce professeur a déclaré « qu'il ne se souvient pas des lettres de Peter Gast et croit pouvoir induire de là qu'elles sont insignifiantes, sûrement ». Admirable raisonnement et qui jette un jour nouveau sur la mentalité de M. Andler. M. Andler a lu et il ne se souvient pas, et il trouve tout naturel qu'on livre à la publicité des lettres privées sans autorisation de leur auteur ! Ils ont vraiment de bien drôles de gens à leur Sorbonne.

M. Richard M. Meyer écrit à notre directeur pour soulever quelques objections contre le commentaire que nous avons donné ici même de son article de la *Gazette de Voss*. Disons-lui tout d'abord que nous ne connaissions ses dissertations sur le prix Nobel que d'après un résumé du *Litterarisches Echo*. Ce n'est donc pas à nous qu'il doit s'en prendre si ses idées ont été imparfaitement rendues. Il croit qu'il n'y a pas en France d'écrivain de l'importance de Selma Lagerlœf. Donnons-lui acte de cette déclaration en lui rappelant que nous avons eu George Sand, et que c'était déjà de trop !

Memento. — Nous reprendrons dans quinze jours l'analyse des revues allemandes.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Un esthéticien de la musique : M. Ildebrando Pizzetti, *Ariane et Barbebleue*, Rivista Musicale Italiana, Turin. — Quelques Poètes : Francesco Chiesa, *Liriche*, Nuova Antologia, Rome. — Massimo Bontempelli : *Odi Siciliane*, Sandron, Palerme. — Massimo Bontempelli : *Sonetti*, Soc. Ed. L'Avanguardia, Lugano. — Aurelio Ugolini : *Viburna*, La Vita Letteraria, Rome. — Memento.

La Nave de M. d'Annunzio n'a pas seulement servi à montrer l'évolution de l'Esthète-Poète, évolution que tous les artistes purs ne peuvent que regretter. La dernière œuvre de l'auteur de *Canto Nôvo* a été couronnée par des honneurs particuliers. Elle contient un vers fort regrettable, un vers par trop emphatique, qui a déchaîné l'engouement général, en révélant en même temps la tendance nouvelle du Poète qui ne sait plus demeurer solitaire et superbe, et s'adresse à la popularité italienne en lui criant :

Arme la proue et cingle vers le monde !

Cette emphase a créé le Poète « Vates » national. C'est dommage. Car il suivra peut-être ce chemin facile, ce ruisseau trouble, où le lyrisme se noie fatalement dans la politique.

Mais il faut être reconnaissant à M. d'Annunzio artiste, puisqu'il a été capable de découvrir, je crois, et de révéler, un jeune musicien sur lequel la musique contemporaine de l'Italie et d'ailleurs doit compter désormais. C'est M. Ildebrando Pizzetti, baptisé par M. d'Annunzio : Ildebrando da Parma.

Je ne parlerai pas ici de la tentative esthétique admirable de M. Pizzetti. Il a créé pour *la Nave* une musique de scène toute particulière, une polyphonie vocale très noble, très inspirée, très savante, saluée par des acclamations unanimes.

Mais M. Pizzetti est aussi un esthéticien remarquable. Ses critiques musicales, parues dans quelques journaux, et dans l'excellente *Rivista Musicale* des frères Bocca, le placent, avec M. Romualdo Giani, à l'avant-garde de toute la critique musicale italienne. M. Pizzetti, pour sa compréhension étonnante des dernières affirmations de la musique française, et par sa recherche ailée de la forme dramatique de demain de notre race, du « Drame Musical latin » qui doit triompher à la place du vieux Mélodrame latin et du Drame Musical allemand, semble vraiment égaré au milieu de la société péninsulaire, encore hantée par l'engouement opériste et en général franchement réfractaire à toute compréhension musicale moderne.

L'étude sur **Ariane et Barbebleue** a paru dans la *Rivista Musicale*. On peut remarquer, avant tout, la connaissance profonde de l'âme française moderne qui fait de l'auteur un exégète admirable, un philosophe puissant des tendances encore voilées de notre mentalité méditerranéenne contemporaine. Lorsque M. Pizzetti parle du « Drame Musical Latin », vers lequel tendent, on le voit, tous ses efforts d'esthéticien et de compositeur, il suit, et il dépasse parfois la volonté esthético-musicale de l'école nouvelle où fleurissent les noms rouges et bleus de Debussy, de Dukas, les aînés, et de Maurice Ravel, de Déodat de Sévérac, de Roussel, les derniers arrivés. L'idéal du Drame Musical Latin complète, enveloppe, étreint notre idéal esthético-tragique même. Certes, quelques jeunes esprits inconnus, jeunes, obscurs, suivent en Italie nos derniers mouvements esthétiques, comprennent notre volonté de solidarité idéale méditerranéenne (comprise bien entendu non dans le sens naïf provençal, mais dans le sens double dantesque : gaulois-gothique). Ce sont de jeunes obscurs, qui se révèlent à nous de temps en temps, par des lettres où frémit un talent déjà sûr, un talent de novateurs, exprimés en des épîtres, qui formeront un jour quelques chapitres de l'histoire de la nouvelle formation idéale méditerranéenne. Ces jeunes suivent avec une sympathie particulière nos tentatives de renaissance tragique, et souffrent des obstacles apportés chaque année à l'éclosion du véritable esprit tragique nouveau, par les organisateurs de quelques spectacles vagues, à Orange, à Cauterets ou ailleurs. M. Ildebrando Piz-

zetti est la voix écoutée, sonore, savante de tous ces esprits fraternels perdus dans l'ombre des triomphes vaniteux du jour.

A propos d'*Ariane et Barbebleue*, M. Pizzetti étudie toute la formation de la volonté musicale française, sur laquelle Debussy a attiré définitivement l'attention du monde entier. Il voit là le signe certain de la renaissance de la race, des nouvelles affirmations esthétiques « latines ». Une confiance absolue anime cet exégète, qui unit l'exemple à la parole, le geste supérieur de la création à la recherche intellectuelle du critique.

La discussion analytique très originale de l'œuvre musicale de M. Paul Dukas est précédée par la discussion de l'œuvre littéraire de M. Maeterlinck, et des tendances du Drame moderne. M. Pizzetti se range immédiatement, dans notre esprit, du côté des musiciens vraiment modernes, qui sont en même temps penseurs et poètes, expressions suprêmes de notre nouvel humanisme de Précurseurs (1).

M. Pizzetti montre son orientation critique, tout au long de son étude. Il la révèle en évidence et en beauté, surtout dans la partie où il discute la phrase de Maeterlinck qui déclarait avoir écrit *Ariane et Barbebleue* pour offrir au musicien « un thème convenable à des dévoloppements lyriques ». M. Pizzetti se révolte contre l'idée d'un « thème convenable » offert au musicien. Pour lui, comme pour tous les créateurs modernes, de Rodin à Debussy et à Maeterlinck même, toute la vie, exprimée dans n'importe quelle forme de l'art, est un « thème convenable » à tout développement dans tout art.

C'est là le fond de notre doctrine humaniste, de notre conscience de précurseurs. L'âme de l'artiste moderne est un océan : tous les fleuves de l'inspiration y affluent et y *demeurent reconnaissables*. Ce qui autrefois constituait des « genres » doit prendre aujourd'hui le nom indéfini de « fleuve d'inspiration ». Le parallélisme des arts est parfaitement compris. Leur fusion aussi, dans le creuset du génie parfaitement cultivé. Avec une telle force, complète et très éclairée, M. Ildebrando Pizzetti apporte son hommage à l'esthétique française d'avant-garde, qui influence les élites de partout, et il acquiert des droits incontestables au triomphe, par son art, du « Drame Latin » nouveau.

§

Il m'est agréable de laisser ondoyer mon esprit dans le domaine ensoleillé des rythmes. Après avoir parlé de l'esthétique d'un musicien, il me plaît de parler de quelques jeunes poètes, parmi les meilleurs de la littérature italienne contemporaine.

J'ai déjà écrit ici même sur un poème vaste et beau, *Calliope*, de

(1) *Cf. Littérateurs symphonistes*, dans le *Bulletin français de la S. I. M.*, du 15 mars 1908.

M. Francesco Chiesa. Dans une plaquette qui porte le titre très simple : **Liriche**, M. Chiesa affirme encore davantage sa puissance. Cet homme, certes très jeune, est un grand poète. Il sait que le *sentiment* de l'art est dans l'*abstraction*, et que l'*expression* de l'art est dans la *stylisation* de ce qu'on est convenu d'appeler la « vie réelle ». Par ces deux dogmes, que la conscience moderne accepte, enfin, après les avoir nouvellement découverts, M. Chiesa peut écrire ce rêve étrange de la pierre, *Minute tragique,* où la passion humaine est écrasée sous le poids énorme de la vie, et devient un lourd rocher. Les éléments psychiques de l'homme et des minéraux fusionnent dans la flamme de l'inspiration. L'image n'est plus telle — elle est la réalité pure et simple. Le « moi lyrique » souffrant et accablé, et cependant révolté, n'est plus *semblable* à la pierre, il *est* la pierre. Le lyrisme grandiose de ces poèmes s'exprime ainsi dans une terza rima absolument dantesque de forme et d'esprit :

> Je sentais en moi redevenir grosses,
> graves, mes veines : le sang n'errait plus
> en déployant au vent ses drapeaux rouges,
>
> au sommet des sens : je n'avais en moi, unique,
> que la conscience de mon poids massif...
> Et il tomba un dernier coup de massue
>
> qui me défit : chaque miette, chaque boucle
> de ma chair était en moi ; j'avais sur le front
> mille yeux, mille yeux qui voyaient rougeâtre...

M. Massimo Bontempelli n'a pas la même puissance d'abstraction lyrique. Sa poésie est plus intime, sa langue est moins vigoureuse, plus précise, plus classique, plus simple, ainsi que le sentiment qui la rythme. Dans les **Odi Siciliane**, M. Massimo Bontempelli se rattache vraiment aux nobles et simples poètes de la renaissance italienne. Une grande joie géorgique exalte en lui les aspects de la nature italienne, et sa culture fait vibrer ses enthousiasmes devant tant de souvenirs de beauté et de force épars sur l'île du soleil. Dans quelques sonnets, réunis sous le titre **Sonetti**, le poète s'exprime dans la plénitude de ses moyens d'expression. Sa langue, son style, ne dérivent d'aucun des deux poètes « majeurs » vivants : d'Annunzio ou Pascoli. M. Massimo Bontempelli, poète élégiaque et tendre, s'exprime dans la langue pure des maîtres morts, très noblement.

Je regrette de ne pas pouvoir associer ma sympathie à celle des « amis » qui ont réuni en un volume : **Viburna**, les vers d'un jeune professeur mort, Aurelio Ugolini. Je suis l'adversaire de la pitié comprise comme élément esthétique. Le sort de Aurelio Ugolini, mort trop jeune, a été peut-être triste. Sa poésie n'est pas belle. Et ce qui lui fait surtout du tort, à mon gré, en irritant le lecteur qui ne cherche que la poésie dans un livre de poèmes, et non les expressions de la

pitié d'autrui, c'est la préface de M. Giovanni Marradi. La prose liminaire de ce poète très estimé a un ton trop familier et trop rempli d'expressions apitoyées, pour que cela ne nous agace pas. La Poésie, l'Art, sont en dehors des contingences réelles de la vie ou de la mort. Il ne faut jamais profaner l'expression esthétique en la mélangeant avec les expressions d'un plan simplement sentimental ou moral. La mort d'un artiste ne doit pas nous émouvoir, jamais. S'il a laissé son œuvre, et si son œuvre est belle, cela nous suffit. Si elle ne contient qu'une promesse, nous attendrons d'autres artistes la réalisation esthétique du mort. Rien n'est détruit, jamais. Le talent est une semence. Sa fécondation s'accomplit par l'œuvre; et s'il ne se réalise pas entièrement, il se répand certainement en semence idéale dans les esprits de ceux qui suivent. Au surplus, le style d'Aurelio Ugolini, très influencé par les classiques latins et par Carducci, et la sobriété presque scolastique de son inspiration, doivent nous permettre d'estimer le poète mort, sans nous forcer à le « pleurer ».

MEMENTO. — Giannotto Bastianelli : *Poemi e Musiche*. Pulini, Montevarchi. — Massimo Bontempelli : *Socrate moderno*, S. Lattes, Turin. — A. Manassero : *Le Umili*, Sandron, Milan. — A. Beltramelli : *Le Gaje Farandole*, Bemporad, Florence. — Luigi Grilli : *Lauri e Mirti*, R. Giusti, Livourne. — Marino Moretti : *La Serenata delle Zanzare*, Streglio, Turin. — Umberto Fracchia : *Le Vergini*, Casa Ed. Centrale, Rome. — Felice d'Onufrio : *La famiglia Rondani*, roman, Soc. tip. Ed. Nazionale, Turin. — Nicola Allevato: *Germogli*, La Vita Letteraria, Rome. — Pignatelli di Monteroduni : *Il Santo misterioso*, Soc. tip. Ed. Nazionale, Turin. — Paolo Savj-Lopez : *Rassegna di Letteratura francese*, « Rassegna Contemporanea », Rocca S. Casciano. — B. Croce : *Letteratura e Critica*, G. Laterza, Bari.— Walt Whitman : *Foglie di erba*, L. Gamberale tr., R. Sandron, Milan. — Paolo Gazza : *Tempus loquendi*, Soc. tip. Ed. Nazionale, Turin.— G. Lanzalone, *Accenni di critica nuova*, « La Vita Internazionale », Roma.

RICCIOTTO CANUDO.

LA CURIOSITÉ

Vente Zélikine : objets d'art et de haute curiosité. — Collection P. M.: tableaux anciens. — Collection Homberg : faïences, ivoires, émaux, manuscrits, etc. — Ventes Gerbeau.

La **vente Zélikine**, qui eut lieu les 7, 8 et 9 mai, sous la direction de Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, comporte une leçon dont beaucoup pourraient profiter. En profiteront-ils ? Nous n'aurons pas la simplicité de le croire. Du moins, nous retiendrons le cas de M. Zélikine comme digne d'intérêt.

Aujourd'hui tout le monde veut s'adonner à la curiosité; tout le monde veut faire des collections. Est-ce par amour du beau, par culte du passé ? Est-ce par désir de s'instruire, de s'occuper intelligemment,

de se distraire par des émotions d'une qualité rare et choisie? Non point. On collectionne en vue de spéculer, dans le dessein de s'enrichir à l'aide de coups heureux. Pour tout dire, il s'agit surtout de jeu.

Avec un tel état d'esprit, un objet, un bibelot, un tableau n'ont plus de prix intrinsèque ni de valeur esthétique : ils n'ont plus que des cours. Pour être un bon expert, il suffit de les connaître. C'est une science plutôt aisée, où la mémoire a plus de part que le goût et la culture. Mais un cours, une cote sont choses essentiellement variables, influencées par mille accidents, soumises à des hasards divers. Ci-gisent précisément les difficultés pour l'acheteur, lequel n'est jamais sûr de retrouver ses prix. Faut-il le plaindre? Eh! pourquoi le plaindrions-nous, puisque c'est lui qui a créé la situation actuelle?

M. Zélikine, récemment venu de Russie pour s'installer à Paris comme antiquaire, avait formé sa collection en quelques mois, ayant acquis, sans trop compter les billets de mille, la plupart des objets dispersés l'année dernière dans les ventes Kotchoubey, Queyroi et d'Yanville. Obligé aujourd'hui pour des raisons de santé de mettre sa collection aux enchères, il n'a rencontré parmi ses pareils qu'un emballement relatif. Il en est résulté que la collection Zélikine, qui avait pu coûter 6 à 700.000 fr., n'a guère produit que 400.000 fr. Le célèbre buste de Louis XV en porcelaine de Mennecy resta à M. Seligmann pour 23.000 fr. A la vente d'Yanville, M. Zelikine l'avait payé 42.500 fr. A la vente Turgot, en 1887, ce buste n'avait pas dépassé 700 fr.! M. Canessa offrit 37.000 fr. de l'émail peint par Monvaerni, représentant une adoration des Mages. Cette plaque avait coûté 41.000 fr. à M. Zélikine. De même M. Zélikine s'était rendu acquéreur à la vente d'Yanville pour 51.000 fr. d'un groupe en cuivre battu, la Vierge portant l'enfant Jésus, assise sur un siège en cuivre champlevé et émaillé. Ce même groupe ne monta pas au-dessus de 17.000 fr.

La **vente P. M.** ne provoqua pas non plus des enchères bien chaudes. Cette collection présentait cependant un bel ensemble de peintures anciennes. Ce fut une œuvre de Jean de Mabuse, *Mars et Vénus*, qui obtint le prix le plus haut, 20.000 fr. Un Hugo van der Goes, *la Vierge et l'Enfant*, ayant figuré à l'exposition de Bruges, fit 14.500 fr. Le total de la vente s'éleva à 416.836 francs.

La **collection Homberg**, dispersée du 11 au 16 mai par les soins de Me Lair-Dubreuil, comprenait les objets les plus divers : faïences, ivoires, émaux, pierres, marbres, bois sculptés, cuivres, bronzes, vitraux, manuscrits orientaux et européens. Le catalogue annonçait d'ailleurs 748 numéros. Chacun de ces objets aurait mérité attention, car tous étaient de choix. Mais comment s'y arrêter?

On ne put que jeter un coup d'œil rapide, et encore sur quelques-uns seulement.

Les enchères furent animées. Me Lair-Dubreuil obtint pour les six vacations un total de 820.000 fr.

Dans les céramiques, le plus gros prix, 16.000 fr., alla à une lampe de mosquée en faïence de Damas, décorée d'inscriptions en bleu sur blanc, acquise par M. Kalebjian.

Les manuscrits persans, tous enrichis de fines miniatures, suscitèrent une assez vive concurrence. Les experts, MM. Mannheim, demandaient 4.000 fr. du *Verger*, poème de Saddi de Chiraz, illustré de cinq miniatures. M. Koutchakji, en lutte avec MM. Kélékian et Antoine, le poussa jusqu'à 11.000 fr. Un manuscrit français du XVe siècle, livre d'heures avec 27 miniatures, resta à M. Mannheim pour 5.300 fr.

Les émaux excitaient aussi les convoitises des amateurs. Une crosse de la fin du XIIIe siècle, en cuivre champlevé, émail bleu et or, une Annonciation en cuivre dans la volute, revint à M. Leman pour 16.050 fr. M. Mannheim acquit pour 11.900 fr. une plaque de châsse du XIIIe et pour 12.000 fr. une châsse de la même époque.

Au nombre des sculptures se trouvait une charmante terre cuite par Clodion, Bacchante nue, couronnée de pampres, assise sur un tertre en compagnie d'un enfant. Ce groupe fut payé 30.000 fr. par M. Jousselin.

La dispersion des **collections de feu M. Gerbeau** par MM. Bizouard et Baudoin donna lieu à plusieurs ventes : une vente de porcelaines de Chine et d'objets d'extrême-Orient, une vente d'estampes et de gravures anciennes, une vente de tableaux modernes et anciens.

Dans les deux premières le public se disputa les objets avec assez d'entrain. Il montra plus de froideur dans la troisième. Mais faut-il céler que cette collection de tableaux modernes ne comprenait pas des œuvres très remarquables? Le Besnard n'était rien moins qu'heureux. Cette fillette au visage vulgaire, aux cheveux couleur carotte, à la robe japonaise semée de dessins d'un bleu criard, dans une pose un peu ridicule, n'éveillait vraiment aucune idée de beauté. Le Fantin-Latour se présentait si bien poudré de gris et de violet que l'on ne distinguait pas grand'chose du sujet. Et pouvait-on voir mieux que des pochades dans le Claude Monet et dans le Ziem? La *Jardinière*, par Pissarro, nous fit songer que l'école des peintres « confettistes » commence à compter parmi les vieilles lunes. Quant à l'éternelle *Madeleine* de feu le père Henner, on pouvait passer devant elle avec un aimable sourire. Le Corot n'était pas non plus d'une belle qualité, bien que M. Allard l'ait payé 9.200 fr. La *Fenaison*, par Daubigny, ne rencontra pas d'amateur; la *Mare dans la forêt*, par

Th. Rousseau, revint à M. Moll pour 1.550 fr. Les œuvres de Legros se vendirent mal. M. Vollard donna 1.055 fr. de la *Leçon de Géographie*, 220 fr. d'une curieuse toile, portrait de l'artiste et du sculpteur Rodin. Le *Calvaire*, qui par l'expression rappelle l'admirable *Ex voto* du musée de Dijon, ne dépassa pas 870 fr. et échut à M. Ernest May. Une fraîche et jolie toile de Guillaumin, *le Verger*, monta à 1.500 fr. M. Bonjean acquit pour 3.200 fr. un Jongkind d'une belle qualité, *Canal en Hollande*, et M. Bernheim jeune pour 3.350 fr. un agréable Sisley, le *Pont de Moret*, catalogué à tort sous le titre de *Machine de Marly*.

Mais dans la collection Gerbeau abondaient surtout des Lebourg. On en comptait 24. Lebourg est un délicieux paysagiste, toujours ému et presque toujours émouvant, dont le tort peut-être est de produire un peu trop. Voici quelques prix : *Environs de Rouen*, 3.100 fr., *Hiver en Auvergne*, 1.750 fr., *Bords de la Seine*, 2.050 fr., le *Bas Meudon*, 1.150 fr., *Vue du Pont Neuf*, 800 fr.

Dans les dessins modernes figurait une œuvre charmante de François Bonvin, *la Tricoteuse*, acquise par M. Demellette pour 250 fr.

Dans les tableaux et dessins anciens, M. Pierre Decourcelle paya 2.225 fr. le *Portrait de Goya*, par lui-même. Ce tableautin, qui n'était intéressant que par son sujet, avait fait 3.000 fr. en 1907 à la vente Muhlbacher. Un curieux dessin de Prud'hon, *Portrait de l'impératrice Joséphine*, n'alla qu'à 250 fr.

Constatons d'ailleurs que, cette année, les ventes manquent d'enthousiasme : la crise américaine a peut-être touché plus vivement que les autres les intérêts de la Curiosité.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RECENTES

Esotérisme

J.-G. Frager ; *Le Rameau d'Or* ; Schleicher 10 »

Histoire

Duchesse de Dino : *Souvenirs*, publiés par la Comtesse Jean de Castelane ; Calmann-Lévy. 7 50

Jean Hervez : *Mignons et Courtisanes du XVI*e *siècle* ; Biblioth. des Curieux. 15 »

Marat : *Correspondance*, recueillie et annotée par Ch. Vellay ; Fasquelle. 3 50

Marcel Navarre : *Louis XI en pèlerinage* ; Bloud. »

F. Tastevin : *Histoire de la Colonie française de Moscou* : Champion. 3 50

Littérature

Dom A. du Bourg : *Huysmans intime* ; Libr. des Saints Pères. »

E. W. Fischer : *Etudes sur Flaubert inédit* ; Leipzig, Zeitler. 3 »

Frédéric Lachèvre : *Voltaire Mourant. Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie, publiée sur le Ms inéd. et annotée*, etc. Champion. »

Pédagogie

Edmond Parisot et Félix Henry : *Les Meilleures pages des écrivains pédagogiques*, Colin. 3 »

Philosophie

R. de Gourmont : *Promenades philosophiques ;* « Mercure de France ». 3 50

Georges Pellissier : *Voltaire philosophe ;* Colin. 3 50

Poésie

Henri Blin : *Mes Veillées ;* Messein; 3 50

Ed. Dreyfus-Brisac ; *Mimes et Rimes ;* Paris, chez l'auteur, 149, rue de Rome. »

Jules de Marthold : *La Bonne Lorraine ;* Daragon. » »

Gabriel Mourey : *Le Miroir ;* « Mercure de France » 3 50

Fernand Séverin : *Poèmes ;* « Mercure de France » 3 50

Publications d'Art

J.-F. Raffaëlli : *Les Promenades d'un Artiste au Musée du Louvre ;* Annales politiques et littér. 6 »

A. Samain : *Symphonie héroïque*, composition et gravures de Charles Chessa ; Ferroud. » »

Questions juridiques

Octave Aubry : *L'Indulgence et la Loi ;* Libr. génér. de Droit. 5 »

Questions militaires

C. Caudrillier : *La Trahison de Pichegru et les Intrigues royalistes dans l'Est avant Fructidor ;* Alcan. 7 50

Général Désiré Chlapowski : *Mémoires sur les Guerres de Napoléon, 1806-1813.* Plon. 3 50

Colonel Lussan : *Souvenirs du Mexique ;* Plon. 3 50

Questions religieuses

Marcel Hébert : *Le Pragmatisme ;* Nourry. 1 25

A.D. Sertillanges : *Féminisme et Christianisme ;* Lecoffre. » »

Roman

André Barré : *Gretchen ;* Michaud, 3 50

Jean Bertheroy : *Les Bergers d'Arcadie ;* Ambert. 3 50

J. Blaize : *Rêve de Lumière ;* Plon. 3 50

Sylvain Bonmariage : *Les Aventures merveilleuses de l'Abbé de Lassus ;* Soc. belge d'édit., 1 »

Guy Chantepleure : *Le Baiser au Clair de Lune ;* Calmann-Lévy. 3 50

A. Charpentier : *Yella ;* Ollendorff. 3 50

André Daverne : *Le Prix du Sang ;* Plon. 3 50

Henry Désestangs ; *Wilhelmine ;* Sansot. 1 »

V. Deterroac : *La Joie d'être artérioscléreux ;* Messein. 3 50

Harlor : *Le Triomphe des Vaincus ;* Per Lamm. 3 50

Edmond Jaloux : *Le Démon de la Vie ;* Stock. 3 50

Rudyard Kipling : *Trois Troupiers ;* trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Antonin Lavergne : *Les Frelons ;* Ollendorff. 3 50

Charles Picot : *Une Proie ;* Bosc. 3 50

Adolphe Retté : *Le Règne de la Bête ;* Messein. 3 50

Comte A. de Saint-Aulaire : *Un Prosélyte de l'Amour ;* Perrin. 3 50

Addy de Saint-Germain : *L'Aimant ;* Lemerre. 3 50

Sciences

Charlton Bastian : *L'Evolution de la Vie*, trad. de Henri de Varigny ; Alcan. » »

Sociologie

Paul Acker : *Œuvres sociales des Femmes ;* Plon. 3 50

E. Armand : *Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?* Ed. de « L'anarchie ». 1 50

Pierre Baudin : *Nous et les Autres ;* Librairie-Universelle. 3 50

Pierre Clerget : *La Suisse du XXe siècle ;* Colin. » »

Jean Cruet : *La Vie du Droit et l'Impuissance des lois ;* Flammarion. 3 50

Jean Lagorgette : *Le Fondement du Droit et de la Morale ;* Giard et Brière. 7 »

Jean Lagorgette : *Conditions d'existence de l'Etudiant ;* Giard et Brière »

Georges Sorel : *Réflexions sur la Violence ;* « Pages libres ». 5 »

Théâtre

Christian Cherfils : *Mimes et Ballets Grecs ;* Messein. 3 50

Karl Manzius : *Molière*, trad. du danois par Maurice Pellisson ; Colin. 5 »

Voyages

E. F. Gautier : *Sahara Algérien ;* Colin » Hugues Lapaire : *Le Pays berrichon ;* Bloud.

MERCVRE

ÉCHOS

Mort de François Coppée. — M. Georg Brandès en Finlande.—L'Exposition annuelle de la Société des Amis des Arts, de Brest. — Jésus-Monod prédit par les Goncourt. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de François Coppée. — Gravement malade depuis plusieurs mois, François Coppée est mort le samedi 23 mai 1908, à une heure de l'après-midi. Il était né à Paris le 26 janvier 1842, dans une famille modeste de nombreuse, et avait été d'abord commis chez un architecte, puis employé au ministère de la Guerre. Il débuta dans le groupe des Parnassiens, en 1863, et M. Catulle Mendès, dans *La Légende du Parnasse contemporain*, nous a laissé un portrait de lui à cette époque : « Très jeune, assez maigre, pâle, l'air fin, des yeux timides,... vêtu d'un habit étriqué, neuf et propre,... un peu l'air d'un employé de commerce ou de ministère, et en même temps l'élégance de ses traits, la grâce ironique de son sourire, on ne sait quoi de doux et d'un peu triste, de parisien aussi,... qui faisait qu'on le remarquait. » En 1866, il publia son premier recueil de vers : *Le Reliquaire*, le même jour que Paul Verlaine faisait paraître les *Poèmes Saturniens*. Puis ce furent les *Intimités*, où il marqua pour la première fois son originalité, faite de douceur voluptueuse, de délicatesse nuancée, d'émotion infiniment simple. La façon est connue dont il devint célèbre du jour au lendemain avec *Le Passant*, représenté à l'Odéon en 1869, avec Agar et Mme Sarah Bernhardt comme interprètes. Depuis ce jour, François Coppée, n'avait fait qu'aller de succès en succès, et sa réputation que grandir. Accueilli aux Tuileries, chez l'Empereur, et protégé par la Princesse Mathilde, il obtint un poste de sous-bibliothécaire au Sénat, qu'il quitta bientôt pour le même emploi à la Comédie-Française. Après avoir fait représenter quelques autres actes : *Deux Douleurs*, *L'Abandonnée*, *Fais ce que dois*, il publia en 1871 *Les Humbles*, avec lesquels il créait un genre médiocre, mais quelquefois amusant, pittoresque, la poésie des petites gens, de l'existence bourgeoise, des soirées sous la lampe, des dimanches parisiens dans des cadres de banlieues, une poésie qu'on a rapprochée souvent, avec quelque raison, de certains tableaux des écrivains naturalistes, et qui fit de lui, à l'époque, un véritable novateur. On doit également à François Coppée le poème-monologue, avec *La Bénédiction*, *Le Naufragé*, *L'Epave* et *La Grève des Forgerons*, son premier essai dans ce genre qui lui procura une vraie popularité. En 1884, François Coppée fut élu à l'Académie française, en remplacement de Victor de Laprade. Peu après, un incident avec l'acteur Coquelin l'amena à donner sa démission de bibliothécaire à la Comédie-Française. Depuis, l'histoire de sa vie n'avait plus été que celle de ses œuvres, au théâtre : *Severo Torelli*, *Les Jacobites*, *Pour la Couronne*, et *Contes en prose*, *Poèmes et Récits*, *Arrière-Saison*, *Le Pater*, *Toute une jeunesse*, *Longues et brèves*, *Mon Franc-parler*, *Le Coupable*, etc., etc., contes, poèmes, théâtre, romans, recueils d'articles et de nouvelles.

Deux crises morales devaient cependant marquer ses dernières années. En 1897, à la suite d'une grave maladie, François Coppée, jusqu'alors assez peu préoccupé de religion, s'était converti et était redevenu catholique vraiment pratiquant. Il a laissé un récit de cette conversion dans *La Bonne souffrance*, un ouvrage qui eut une diffusion considérable et qui gagna à sa réputation un nouvel élément avec le monde religieux. La seconde crise fut son enrégimentement dans le Nationalisme, à propos de l'affaire Dreyfus. Il ne tarda pas d'ailleurs à se retirer, sa sincérité et son désintéressement détonnant trop au milieu des intrigues d'une agitation politique.

Les jeunes poètes sont nombreux qui ont trouvé chez lui l'accueil le plus bienveillant et souvent même une aide effective. Ici même, Pierre Louys, Albert Samain, Francis Jammes, Charles Guérin.

Avec François Coppée, c'est une originale et sympathique figure littéraire qui s'en va. Son talent a été très bien analysé en quelques mots par M. Anatole France: « C'est un poète vrai. Il est naturel. Par là, il est presque unique, car le naturel dans l'art est ce qu'il y a de plus rare... S'il suffit d'une médiocre culture pour le comprendre, il faut avoir l'esprit raffiné pour le goûter entièrement. » C'est aussi un homme d'esprit, un esprit où il y avait du sentiment et la blague du gavroche. Il l'a montré jusqu'au bout. Quand sa sœur Annette mourut le dimanche 17 mai 1908, — juste six jours avant lui, — et qu'il vit partir le convoi que son état de santé l'empêchait d'accompagner : « C'est une répétition générale », dit-il.

§

M. Georg Brandès en Finlande. — M. Georg Brandès doit se rendre prochainement en Finlande, où ses nombreux admirateurs se préparent à le recevoir avec enthousiasme. Comme chacun sait, le célèbre critique danois est israélite. Or, la Finlande, malgré le libéralisme de ses institutions, est peut-être le pays du monde où la condition des juifs est la plus dure. Ils n'ont le droit de séjourner que dans trois villes, dont il leur est interdit de s'éloigner de plus de trois kilomètres. Les seules professions qui leur soient permises sont le commerce des fruits, des allumettes, des cigarettes et des vieux habits. Les juifs fixés en Finlande n'ont pas le droit de contracter mariage avec ceux du dehors. Quant à ces derniers, tant juifs russes que juifs étrangers, ils ne peuvent séjourner plus de trois jours dans le grand-duché.

Aussi, dans un meeting qui s'est tenu dernièrement à Helsingfors, un orateur, en manière de protestation contre ces prescriptions draconiennes, a-t-il posé la question Brandès. Que fera l'administration, si l'illustre écrivain désire rester plus de trois jours en Finlande ? L'expulsera-t-elle, ou, honteusement, laissera-t-elle violer les règlements ? Il faut avouer que le cas est embarrassant. Pour M. Georg Brandès, en homme d'esprit, il est probable qu'il se félicitera de n'être pas né en Finlande, où, au lieu de s'adonner à la littérature, il eût été réduit à vendre de vieux habits !

§

L'Exposition annuelle de la Société des Amis des Arts, de Brest, aura lieu dans les salles du Musée de peinture, du 10 juillet au 10 août. Elle comprendra des sections de peinture, pastel, miniature, aquarelle, sculpture, gravure en médaille, architecture, lithographie et art déco-

ratif. La Société des Amis des Arts emploie ses fonds disponibles à l'acquisition d'œuvres choisies dans son exposition par les gagnants de sa loterie ; elle espère que le ministre des Beaux-Arts et la Ville de Brest, qui dispose chaque année d'une certaine somme pour l'achat d'œuvres d'art, se rendront acquéreurs des meilleurs travaux exposés. Indépendamment de ces achats, la Société favorise de tout son pouvoir les ventes, sur lesquelles elle ne prélève aucune commission.

Il n'y a pas de jury d'admission. Aucune somme ne pourra être réclamée aux artistes comme droit d'exposition.

Les œuvres doivent être adressées, franco, du 10 au 15 juin, à M. le Président de la Société des Amis des Arts, au Musée de Brest.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à M. P. Léonard, 21, rue Algésiras, Brest.

§

Jésus-Monod prédit par les Goncourt. — « Parfois, je pense qu'il viendra un jour où les peuples modernes jouiront d'un dieu à l'américaine, d'un dieu qui aura été humainement et sur lequel il y aura des témoignages de petits journaux : lequel dieu figurera dans les églises, son image non plus élastique et au gré de l'imagination des peintres, non plus flottante sur le voile de Véronique, mais arrêtée dans un portrait en photographie... Oui, je me figure un dieu en photographie et qui portera des lunettes. » (*Journal des Goncourt*, 15 nov. 1861.)

§

Publications du « Mercure de France » :

LE MIROIR, poèmes, par Gabriel Mourey. Vol. in-18, 3.50.

TRENTE ET UN DESSINS d'Auguste Donnay pour illustrer les *Contes pour les Enfants d'Hier* d'Albert Mockel. In-8 sous couverture, 2 francs.

§

Le Sottisier universel.

Kalbert est né le 3 juillet 1885, à Altwasson (Silésie). Il avait commis au cours de cette nuit même quatre cambriolages. — *Le Temps*, 14 mai.

Les présidents des bureaux ont donc, par réquisition régulière, réclamé la protection des urines par la force publique. — Lille, *L'Echo du Nord*, 12 mai.

L'air sentait le foin tiède ; au pied des pommiers, la chair des reines-claude tombées s'ouvrait et fondait en sirop. — A. CHEVRILLON : *Taine* (*Revue de Paris*, 1er mai).

A la voix du père Mathieu, l'océan ricane ; soulevée d'un rire bestial et plein de convoitise, sa large face se plisse d'énormes rides qui battent et rebattent les hauts flancs du navire. Une vague, frétillante de rage, une frange d'écume aux lèvres, etc. — ALBERT DU MOULIN, *Le Soleil*, 26 avril.

L'ATTENTAT DE TÉHÉRAN. Tanger (source anglaise), 9 mars. Le Caïd Mac Lean est parti pour Rabat. — *Le Journal*, 10 mars.

Le notaire a jeté la servante sur la couverture déchirée et s'est jeté sur elle. Un rauquement de bête fauve qui s'assouvit engloutit dans sa gueule le cri douloureux de la pauvreté naïve et prisonnière. — LUDOVIC GARNICA DE LA CRUZ : *L'Arène aux Crucifiés*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

Les Chambres françaises sont rentrées. On leur a servi aussitôt comme tarte à crème l'impôt sur le revenu et le rachat de l'Ouest. Malgré ce menu, le monde de Bourse incline volontiers à croire que le vote de l'impôt sur le revenu sera renvoyé au calendes grecques. Il pourrait bien se leurrer. Quoi qu'il en soit, le Marché présente d dispositions plutôt bonnes.

Nous trouvons notre 3 o/o à 96,87, l'Extérieure Espagnole à 94,67, le Turc unifié 96,10. Les fonds russes sont bien soutenus : le 5 o/o 1906 à 98,22, le Consolidé 4 o/o 86,60, le 4 o/o 1901 à 85,65, le 3 o/o 1896 à 70,60, le 3 o/o 1891 à 72,60, le Bon d Trésor à 505.

Les établissements financiers sont généralement en progrès : Le Crédit Lyonnais s'a vance à 1185, le Comptoir national d'Escompte à 689, la Société générale à 660.

Quant aux affaires, quelques-unes sont en voie de réalisation ou ont été réalisées. L Compagnie Transatlantique vient d'émettre avec succès 100.000 obligations ordinaires d 150 fr. offertes au prix de 200 fr. Les actionnaires avaient un droit de préférence d 62 o/o à titre irréductible. La plupart des établissements financiers avaient prêté leu concours à cette opération, ainsi qu'à celle que vient de faire la Compagnie générale des Voitures. Le Comptoir d'Escompte a émis au bénéfice de cette compagnie 25.000 obli gations 4 o/o au prix de 430 fr. Il est aussi question d'une émission de 200.000 obliga tions du Crédit foncier Egyptien. C'est le Crédit Lyonnais qui dirigerait cette opération Enfin, le Comptoir d'Escompte prépare une petite émission de 20 millions dont les titres représenteraient des rentes danoises.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris) :

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.